

Madeline Miron

Lettres à mon père

Récit

ISBN: 978-2-925084-21-1



LETTRES À MON PÈRE

RÉCIT

Madeleine Miron

Auteure: Madeleine Miron

Conception graphique: Fernand Miron

Pages couverture: Maxim Larivière, Virtua

Dépôt légal: 2^e trimestre de 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

© 2020. tous droits de reproduction réservés

ISBN: 978-2-925084-08-2

Diffusion et distribution:

Madeleine Miron

669 Chemin des Rangs 4-5 Ouest

Saint-Vital de Clermont, Qc., J0Z 3M0

tél.: 819-333-5306

Fernand Miron

Courriel: champimiroy@hotmail.com

Ouvrages de Madeleine Miron publiés à compte d'auteur:

Poésie

1-La grande illusion, 1957 à 1962, 76p.

2-L'ombre du cygne, 1962 à 1964, 40 p.

3-Tant d'espoirs, tant de rêves, 1967 à 1972, 132 p.

4-L'âme en attente, 1972 à 1975, 56 p.

5-Nuit et lumière, 1975 à 1977, 52 p.

6-Interlude hivernal, 1977 à 1978, 52 p.

7-Scènes intemporelles, 1979 à 1980, 48 p.

8-L'emprise des saisons, 2008 à 2012, 52 p.

Récit

9-Lettres à mon père, 2000 à 2004, 312 p.

Romans

10-Le difficile passage, 1996 à 2000, 140 p.

11-Mathilde Imbeault, tome 1, 2000 à 2007, 396 pages.

12-Mathilde Imbeault, tome 2, en écriture.

LETTRES À MON PÈRE

Habel,

Je t'écis ces lettres que tu liras quand je me serai sauvé pour de bon.

Ton fils,

Jovito

Mon père,

Pourquoi t'écire des lettres ? Pour que tu saches tout de moi : mes besoins, mes peurs, mes joies, mes chagrins, mes désirs.

Je ne sais rien de toi, de maman ni de mes premières années.

J'aimerais tant que tu me parles de ton enfance, de ta rencontre avec maman, de sa mort, de ma naissance et de mes grands-parents, car je dois bien en avoir.

J'ai un passé que tu me caches. Moi, je ne te cacherai rien. J'écirai toute la vérité même si je sais que parfois tu auras mal en me lisant.

Ton fils Jovito

Mercredi, 4 octobre

Habel,

J'aurais voulu me rendre compte par moi-même que l'Abitibi est loin de Montréal. Le sommeil m'en a empêché. Il m'a saisi peu après St-Jérôme pour me lâcher à Rouyn.

J'aurais tant aimé que tu fasses le voyage en plein jour, mais notre ménage n'a été chargé dans le camion qu'en fin de soirée.

Tu t'informes à quelques reprises. Nous arrivons. Le soleil se lève. Tador est là avec du café, un pain, du fromage et des confitures. Je mange beaucoup et avec appétit. Tu observes Tador et surtout, ses vêtements.

Il nous invite à aller dormir chez lui. Tu le remercies. Nous avons nos sacs de couchage dans l'auto et une glacière pleine. Il part. Il reviendra aider lorsque le camion de déménagement arrivera.

Moi, je n'ai pas sommeil. Toi, tu t'endors bien vite. Je sors sans faire de bruit. Les arbres sont beaux. Toutes les couleurs du feu sont en eux et le soleil les fait briller. De temps en temps, une feuille se détache et tombe doucement par terre. Je vois courir un écureuil. Soudain, le vent s'élève et se met à arracher les feuilles. Le sol devient aussi coloré que la forêt. Le vent parle aux feuilles tout en jouant avec elles et celles-ci lui répondent. Lorsqu'il arrête, le soleil se pose sur elles et les caresse, mais le vent jaloux les prend et les repousse dans l'ombre.

La forêt est partout. En face, il y a une maison sans rideau ; je n'en vois pas d'autres. Derrière notre maison, il y a un hangar, un garage et une vieille cabane au bord du bois. Un grand bouleau attire mes yeux. Il me souhaite la bienvenue. Je l'adopte aussitôt : c'est mon

arbre. L'envie d'y grimper me prend, mais tu m'as dit de ne pas m'éloigner et d'essayer de dormir. Nous aurons tant à faire en fin de journée!

Je me sens bien. Je suis arrivé chez moi. J'aime cet endroit inconnu, immense, silencieux, tellement beau et je crois y entrevoir la liberté.

Jeudi, 5 octobre

Papa,

J'ai honte, tellement honte. J'ai laissé voir le peureux que je suis.

Tador arrive avec la petite table, les deux chaises et la bibliothèque ouverte. Je lui aide à les rentrer dans la maison.

- Ça va meubler un peu la grande pièce devant ta chambre. Jovito, je pense installer aujourd'hui même le portique à la porte est de la maison. Ainsi, cet hiver, vous serez protégés du vent et de la poudrerie du nord. Viendrais-tu me prêter main forte ?

- Tout de suite. Je ferai ce que mon père m'a demandé plus tard.

Je monte avec lui dans le camion. Il passe devant sa maison et fait un arrêt devant une barrière. Nous descendons tous les deux. Il l'ouvre, me demande de la refermer lorsque le camion sera passé et de le rejoindre à la remise. Je m'exécute. Je fais quelques pas quand soudain, je vois une bête énorme foncer droit sur moi. A la vitesse de l'éclair, je me jette à plat ventre sous la barrière et me retrouve de l'autre côté, dans la cour.

Je me sens faible et mon cœur bat si vite. Tador voit tout. Il marche à

ma rencontre et ouvre à nouveau la barrière. Il pose la main sur mon épaule.

- Frilou n'a aucune malice.

Tu sais, il se serait arrêté avant d'arriver à toi.

Ne t'en fais pas. Je vais l'attacher plus loin à un poteau.

Tu pourras m'aider en toute tranquillité.

Il nous faut sortir les panneaux de bois de la remise et les placer dans le camion.

Je travaille en ayant l'œil sur le cheval de Tador.

Les armoires et garde-robes du deuxième sont lavées et j'ai rangé mes choses. Tu reviens bientôt de ton examen médical.

Il me faut un endroit où cacher mes lettres pour que tu ne les retrouves pas avant mon départ. J'explore. Je cherche. Je trouve : dans ma chambre, dans la garde-robe. Le tapis a été coupé devant les portes et à l'intérieur, il n'est pas collé. Je placerai mes lettres en dessous, l'une à côté de l'autre. Je laisserai des boîtes pleines de choses afin que tu ne t'aperçoives de rien.

J'ai besoin d'un autre lieu sûr, car je ne pourrai pas soulever le tapis à chaque fois que j'écirai une nouvelle page. Ma commode a un fond ; alors sous le dernier tiroir. Je vois plusieurs autres cachettes que j'utiliserai plus tard, pour d'autres objets.

Vendredi, 6 octobre

Habel,

Je me réveille tôt. Le soleil sort de ses draps multicolores. Je ne peux pas attendre davantage dans la maison. Je passe par la porte d'en avant et m'assois sur les marches de la galerie. Je respire à pleins poumons et le soleil me réchauffe agréablement. Je revois l'écureuil roux. Il m'examine, assis sur ses pattes arrière, et pousse de petits cris. Il est superbe. Je veux l'apprivoiser. J'entre chercher une tranche de pain et lui lance de petites boules. Il n'approche pas.

Un bruit me fait regarder la route. L'autobus scolaire passe. Je deviens mal. Mardi, l'école ! Le déménagement m'a fait oublier cette réalité. Que faire pour ne plus y penser ? Je veux que le temps s'arrête pour que cette rentrée n'ait pas lieu et en même temps qu'il file en un éclair pour qu'elle appartienne au passé.

Tu m'appelles pour le déjeuner. Je n'ai pas faim, toi non plus. Je suis angoissé, toi aussi. Le travail pour oublier. Tu laves les murs de la cuisine et moi, les meubles apportés par Tador.

Dix heures. Le téléphone sonne. Tu écoutes. Tes yeux s'illuminent. Ton visage se détend.

- Jovito, nous ne manquerons plus jamais de rien ! Je suis engagé à la mine. Cet après-midi, je visite les installations et mardi matin, je commence à travailler.

Je te souris.

- Nous restons ici ! Que je suis content !

- Il faut le dire à Tador et lui demander de t'accompagner à l'école, mardi matin.

Je voudrais me mettre à hurler. Pourquoi, par ce rappel, avoir éteint

la joie qui montait en moi ? Je croyais que l'école était le dernier de tes soucis. Je ne laisse rien voir. Nous montons mes meubles.

Tador m'invite à aller avec lui reconduire les chasseurs au camp situé sur sa terre orpheline. Ils doivent arriver au début de l'après-midi. J'accepte.

Je monte dans le camion rouge de Tador tout rongé par la rouille. L'autre suit, noir, tout neuf et brillant. J'écoute Tador. Cette terre n'est pas située dans les mêmes rangs que les six autres. Elle est dans le rang plus au nord et au bout de celle où il habite. Il n'a pas besoin de passer par la route pour s'y rendre.

Nous roulons à travers la prairie dans un chemin étroit qui évite les endroits bas et boueux. Je vois une digue de castors, la première de ma vie. Tador fait signe d'arrêter. Nous sommes devant un pont. Il descend et vérifie sa solidité. Il traverse très lentement. Les chasseurs l'imitent. Nous roulons à nouveau. Cette fois, le terrain monte. Quelques bouleaux apparaissent. Nous sommes maintenant dans la forêt. Les branches frappent le camion. Nous atteignons les hauteurs. Il y a plusieurs sortes d'arbres, mais les bouleaux sont les plus nombreux. Leur écorce blanche brille au soleil. Nous contourignons les rochers, puis le terrain s'abaisse à nouveau. Les arbres sont de plus en plus petits. Tador précise que le milieu de la terre orpheline est un marécage

J'aperçois au loin le camp de chasse avec sa tour, haute dans les airs, et plus tard, l'eau bleue d'un petit lac. Encore l'ouvrage des castors ! Nous arrivons. Tador laisse passer l'autre camion. Tout le monde met pied à terre. Tador monte l'escalier et ouvre la porte qui n'est pas verrouillée. Les chasseurs sortent des bières.

- Tador, je veux aller sur les rochers. Tu me reprendras là.
- D'accord.

Je regarde. Je touche. Je soulève. Je déplace et j'emporte. Je sais où je vais placer les trois pierres choisies, les cônes d'arbres et les petites fleurs blanches toutes sèches.

Sur le chemin du retour, Tador confie qu'il a deux autres camps, mais que ceux-là ne sont pas loués, il les passe à des amis.

- Tador, j'aime ça faire des choses avec toi et merci pour les meubles que tu me prêtes.
- Ça me fait plaisir, mon gars. J'oubliais de te dire : la chasse commence demain. Tu ne dois pas aller dans la forêt. C'est trop dangereux.
- Est-ce que je peux aller au fond de la cour ?
- Pas de problème, mais si tu décides d'aller plus loin, il te faut un dossard.
- Un quoi ?

Tador m'explique.

Pour la première fois depuis notre arrivée, je lis quelques pages.

Samedi, 7 octobre

Papa,

Cette grande maison rien que pour nous deux ! Deux étages, un grenier, un sous-sol et tout plein de fenêtres !

Merci, mille fois merci de me laisser le deuxième à moi tout seul. Sois sans crainte, ce sera toujours propre et bien ordonné.

Il me semble rêver. C'est trop beau. Même si cette maison est vieille, elle est un véritable château pour moi. Elle a même au sud une grande galerie couverte qui me permettra de faire une foule de choses tout en me riant de la pluie.

Mes pièces seront placées et décorées à mon goût. Je ne serai pas seul. Je vais m'entourer de belles choses prises dans la nature. Celles d'hier en sont le commencement. Sans être vu, je pourrai passer à mon gré du monde réel au monde imaginaire.

Il pleut depuis la nuit dernière. Je suis épuisé. Je vais bientôt me mettre au lit. Je ne lirai sans doute que quelques lignes. Tantôt, j'ai été soulagé de t'entendre.

- Tout a été lavé, rangé, au premier et au deuxième. Demain et lundi sont jours de congé.

Samedi prochain, nous attaquerons le sous-sol et plus tard, les bâtiments.

Dimanche, 8 octobre

Toi mon père,

Je n'aime pas que tu décides pour moi. Je n'aime pas que tu ne me dises qu'une partie de la vérité. Je n'aime pas que tu me prennes au dépourvu.

- Jovito, descends tout de suite.
Ne me fais pas honte.
Arrête de faire le bébé.

Oui, je t'aurais fait honte si Tador n'avait pas été là. Oui, je serais resté accroché au volant de l'auto. Oui, il aurait fallu que tu me détaches et me traînes de force.

Tador avec sa voix calme et ses mains me massant le cou, les épaules, m'a rassuré et m'a donné le goût de prendre place dans le ventre de l'oiseau métallique.

Lorsque j'ai aperçu l'avion posé au bout de la piste, s'il y avait eu des arbres proches ou n'importe quelles autres choses pour que je puisse me cacher, je serais descendu et je me serais sauvé.

Ce vol, mon premier vol, jamais je ne l'oublierai. Lorsque l'avion a été rendu dans les airs, la crainte a fait place à l'émerveillement. J'ai goûté la beauté de la nature qui ne cessait de se dérouler devant mes yeux et j'ai vécu des moments de parfait bonheur.

La vaisselle du midi est terminée. Je m'apprête à sortir. Le téléphone sonne. Tu décroches et ne fais qu'écouter.

- Jovito, nous allons rejoindre Tador et son ami pour une balade.

Pourquoi n'as-tu pas ajouté, en avion ? Tu ne sais pas que j'ai besoin de temps pour me préparer mentalement aux situations nouvelles ? J'aurais pu le faire de la maison à l'aéroport. Tu aurais pu même me le dire à ton arrivée de chez Tador alors que la journée restait calme et ensoleillée. J'y serais allé malgré mes peurs, car j'aime découvrir, connaître.

Si j'avais su à ce moment-là, je n'aurais pas laissé la nature se sécher tout l'avant-midi. J'aurais refermé mon livre et je serais allé faire connaissance avec mon arbre.

Je ne regrette pas cette journée et je te dis quand même merci ainsi qu'à Tador et surtout, à son ami le pilote, mais j'aurais voulu savoir. Je veux décider moi-même, faire ce que je veux.

Lundi, 9 octobre

Habel,

Au réveil, le ciel me fait la promesse d'une journée dorée, pleine de parfums. A ce moment, je ne respire que l'odeur des crêpes. Je m'habille en vitesse, j'ai trop faim. Trois, pas plus. Je suis capable d'attendre au dîner, car je vois que tu te prépares à cuisiner tout l'avant-midi et qu'il y aura plusieurs bonnes choses à manger.

Je range ma chambre et sors à la rencontre de mon arbre. Il est magnifique et plus grand que tous les autres. Je m'approche de lui. Il se fait plus imposant et me montre ses feuilles encore nombreuses et son écorce qui, à quelques endroits, se détache en larges plaques.

J'y grimpe assez facilement. A mi-hauteur, je m'assois sur une longue branche. J'ai le souffle coupé par ce que je vois. Je domine les environs et ma vue s'étend au loin. Du haut des airs, je croyais que la forêt était plutôt égale, mais d'ici, je la vois étagée et colorée avec éclat. En bas, elle est surtout parée d'un vert sombre, mais en haut, le jaune, le brun, l'orange et un peu de rouge dominant et en font une longue plate-bande multicolore.

J'ai le sentiment de faire partie de la nature et que ce que je vois m'appartient. Je me sens bien. Je suis un roi puissant, invincible. Je ne sais pas encore où, mais je vais me bâtir une cabane quelque part.

Je vois briller quelques petits étangs d'un bleu intense et un mince ruisseau onduler dans une prairie où broutent des vaches. Je regarde la maison de Tador entourée de saules, de trop de saules. De notre côté, il y en a même une double rangée. Du sol, notre maison et la sienne sont invisibles l'une à l'autre même si elles sont proches. La tête haute, Frilou me regarde.

Je descends avec précaution, car mes doigts sont un peu engourdis par la température fraîche.

Un succulent dîner, la vaisselle et je me plonge dans la lecture. Toi, tu passes l'après-midi chez Tador à faire je ne sais trop quoi. Je vous rejoins dans une heure ou deux.

Pardonne-moi d'avoir fait une bêtise. Pardonne-moi de t'avoir menti. Pardonne-moi d'avoir gâché ta fin de journée.

Je lis. Je tourne la page et vois la trappe au plafond, juste devant la porte de ma chambre. Depuis notre arrivée qu'elle m'intrigue. Je sais qu'elle donne accès au grenier. Je tire la commode de ma chambre et l'amène sous la trappe. J'y place une chaise et monte. Je soulève la trappe et la range de côté en recevant sur moi une avalanche de bran de scie. J'éternue, tellement c'est sec et poussiéreux. En essayant de me hisser là-haut, je fais glisser la chaise. Je me retrouve sur le plancher avec une douleur folle à la cheville gauche. Je reste étendu là en attendant que le mal diminue.

Le plus important est de tout remettre en ordre avant que tu reviennes. Je réussis à remettre la trappe en remontant de la même manière que la première fois. Il faut aussi replacer la commode et faire disparaître toutes les traces de ma malchance. Il me faut un balai, un porte-poussière, un sac et un linge mouillé. Je me laisse glisser sur la rampe. Je monte l'escalier sur les genoux en faisant avancer les objets devant moi.

C'est long, pénible et je souffre tant ! Plus rien ne paraît. Le sac ? Je le cache dans la manche d'un manteau d'été. Je lance les autres objets en bas de l'escalier et à nouveau, la rampe me porte.

C'est fini. Tu n'en sauras rien. Tu peux revenir. Je veux que tu reviennes tout de suite. Je m'étends sur le divan. La jambe m'élance.

J'enlève mon bas en criant, mon pied est très enflé. Je me mets à pleurer.

Tador et toi, vous arrivez avec un vieux congélateur.

- C'est pour conserver les petits plats que je vais préparer.

Tu n'es pas venu nous rejoindre ?

Qu'as-tu ?

- En courant, j'ai manqué une marche de la galerie et je suis tombé.

Tador regarde mon pied.

- Il faut aller à l'hôpital.

Tu perds la maîtrise de toi et laisses la colère t'emporter.

Tador parvient à te calmer.

Nous sommes à l'hôpital. Tu me portes dans tes bras. Le médecin m'examine et s'informe de la cause de l'accident.

- Nous allons passer une radiographie. Si un des os est brisé, il faudra se rendre à Amos.

- Maudit jeune ! Tu n'étais pas capable de faire attention !

On t'envoie bien vite dans la salle d'attente à l'autre bout du couloir. Je me retrouve seul avec le médecin et l'infirmière. Je reçois une piqûre.

- Ton père crie-t-il toujours comme ça ?

Je le regarde et vois tout de suite où les questions et surtout les réponses peuvent conduire.

- Non.

Mon père est nerveux parce qu'il commence à la mine demain matin.

Il ne me frappe pas.
Je n'ai pas peur de lui.
Il prend bien soin de moi.
Je ne manque de rien.
Maman est morte.
Nous arrivons de Montréal.

Ce n'est qu'une vilaine entorse. Nous rentrons à la maison avec une prescription et trois comprimés pour la douleur en attendant que la pharmacie ouvre ses portes. Mon pied est étroitement bandé.

- Tu n'iras pas à l'école cette semaine.
Ce nouveau délai ne m'apporte aucune joie.

Mardi, 10 octobre

Papa,

Nous ne dormons pas beaucoup tous les deux. Le réveille-matin sonne à une heure, puis à cinq heures. Chaque fois, tu m'apportes mon médicament et un verre d'eau. La dernière fois, je te dis que j'ai faim. Tu prépares ton déjeuner et le mien. Nous mangeons dans le salon. Tu ne sembles plus fâché.

- Jovito, Tador a des chiots à donner.
- Je ne veux pas de chien.
- Nous sommes à la campagne. La maison est grande, isolée.
- Je n'ai pas besoin d'un chien.
- Je travaillerai de nuit aussi. Tu seras souvent seul. Un chien te tiendrait compagnie.
- Je suis capable de me garder tout seul.
- Tu te sentiras plus en sécurité.
- Je n'ai pas peur.
- Tu ...
- Mais je ne veux pas d'un chien !
- Et si moi, j'en prends un ?
- Ce sera ton chien. Je ne m'occuperai pas de lui.
- Si tu changes d'idée, tu n'as qu'à le dire à Tador.
- Je ne changerai pas d'idée.
- A quoi penses-tu ?
- A rien.
- Jovito, je veux te parler d'une autre chose. Si quelqu'un s'approchait de toi, te touchait, te demandait de le toucher ou ...
- Papa, pourquoi m'en parles-tu encore ? Je sais tout ce qu'un homme peut faire avec ses mains, ses doigts, son pénis, sa bouche et sa langue.
- Tu m'en parlerais tout de suite même s'il ne faisait que se montrer devant toi ou te faire des propositions.

- Oui, je te le dirais tout de suite. Ça ne m'est jamais arrivé.
- Tu me le dis que ce soit n'importe qui.
- Je te le dis.

Tu te prépares à partir. Je n'ose te demander si Tador est concerné ou s'il s'agit d'une mise en garde générale. Moi, je sais que je n'ai pas à me méfier de Tador. Et les femmes ? Elles n'agressent pas les enfants ? Tu ne me parles jamais d'elles.

Manger me fait du bien. Hier soir, je n'ai pas voulu te déplaire en te demandant quelque chose à grignoter. Ni l'un ni l'autre, n'avons soupé.

Je me réveille. Quelqu'un ouvre la porte. C'est Tador. Il revient de la ville avec le médicament et des béquilles. Il me montre comment m'en servir. Même si bouger me fait mal, je refuse qu'il me porte. Je suis content de me rendre seul à la salle de bain.

Je désire lire. Il monte chercher mon livre et lit le titre à haute voix *Le petit prince* d'Antoine de Saint-Exupéry. Il me regarde en souriant.

- Tu es mon petit prince à moi.
- C'est un cadeau que j'ai reçu à Montréal.

Il revient à l'heure du dîner avec un steak délicieux baignant dans une sauce aux oignons et des légumes bouillis. Il a oublié le dessert. Ça ne fait rien. Nous mangeons le gâteau au chocolat que tu as préparé hier. Et surtout, il m'apporte un livre *Jonathan Livingston Le goéland* de Richard Bach. J'ai hâte que Tador parte afin de pouvoir tourner les pages à mon gré.

Je dors encore une partie de l'après-midi. Tu reviens fatigué. Est-ce à cause de ta journée ou de ta mauvaise nuit ?

- Jovito, je ne ferai pas sonner le réveille-matin cette nuit. Prends ton médicament tout de suite. Si tu te réveilles vers minuit ou une heure et que tu as mal, prends un autre comprimé. Nous déjeunerons à cinq heures demain matin. Moi, je me couche.

Il est vingt heures. Je ferme la télévision. Je veux terminer mon premier livre.

Mercredi, 11 octobre

Habel,

Il va falloir que j'apprenne à devenir encore plus futé. Sacré Tador ! Je ne me doutais pas qu'il voulait me montrer autre chose que des livres.

- Aujourd'hui, je t'emmène dîner à la maison. Tu pourras regarder ma bibliothèque et choisir toi-même quelques livres.
- J'ai à peine commencé celui que tu m'as apporté.
- Ça ne fait rien. Tu en auras en réserve. Ne prends pas les béquilles. Je vais te porter ; tu pèses une plume.

Arrivés chez lui, nous n'entrons pas tout de suite dans la maison. Nous allons au garage. Il me dépose sur un vieux siège d'auto, place une chaudière à l'envers pour allonger ma jambe et se met à rafistoler un outil.

Je baisse la tête sur la bête qui tire le bout de ma pantoufle. Elle me plaît au premier regard. Son poil est long, frisé, brun avec du blanc. Je me penche et elle se couche sur mon pied. Je ne peux faire autrement que de passer ma main sur sa tête et son dos. Tador jette un coup d'œil au loin.

- Regarde, les autres sont là dans le coin avec leur mère. Eux, sont noirs.

Ils ne viennent pas vers moi. De toute façon, je ne vois que la première. Tador m'observe.

- Ils sont tous à donner et c'est toi qui as le premier choix.
- Je ne veux pas de chien.
- Pourquoi ?
- Je n'ai pas besoin d'un chien.
- L'hiver est long ici. Tu serais moins seul.

Je me détourne et regarde dans le vide. Tador s'essuie les mains et s'agenouille tout près. Malgré moi, mes yeux se remplissent de larmes.

- Tu veux avoir un chien n'est-ce pas ?
- Je ne peux pas.
- Si, tu peux. Ton père me l'a dit. Et je vois que c'est le coup de foudre entre la petite brune et toi.
- Mon père ... mon père ...

Les larmes se mettent à couler sur mes joues.

- Quand nous allons nous aimer tous les deux et devenir inséparables, mon père va aller l'abandonner sur une route déserte. Elle, mon amie, va mourir de froid, de faim ou être dévorée par une bête féroce. Ou bien mon père va la tuer. Moi, j'aurai trop de peine et je penserai toujours à elle.

Tador se redresse, me donne un papier-mouchoir et s'assoit sur une bûche devant moi.

- Mon petit, cette fois, c'est différent. Je suis certain que ton père et toi allez demeurer longtemps ici. Et puis, s'il arrivait que

vous partiez et que vous ne pouviez pas l'emmener avec vous, je la reprendrais et je la garderais. Tu viendrais la voir quand tu le pourrais. Elle te reconnaîtrait. Vous auriez plaisir à vous retrouver. Tu peux vivre quelque chose de merveilleux avec elle. Vous avez tant à partager l'un et l'autre. A ton réveil, à ton retour à la maison, elle serait là pour t'accueillir, te réconforter, t'égayer, t'aimer et jouer avec toi. Tu aurais un être vivant à chérir et tu serais responsable de lui.

- Je ne veux pas.
- Je ne veux pas de réponse tout de suite. Prends le temps d'y penser et reviens me voir quand tu voudras. Pas dimanche avant-midi, car je me rends au cimetière, puis à l'église.
- Est-ce que tout le monde peut aller là ?
- Oui. J'arrêterai dimanche matin. Si tu n'as pas trop mal et que tu veux toujours venir avec moi, tu seras le bienvenu.
- A-t-elle un nom ?
- Non. Quand je ne garde pas un animal, je ne lui donne pas de nom.

La petite chienne brune sera la dernière que je donnerai ou la première. Cela dépend de toi. Je t'attends jusqu'au début de novembre.

Mon gars, ce que tu m'as dit restera entre nous. Maintenant, il faut penser à manger et à te trouver de la lecture.

Tu penses pouvoir t'habituer à ton nouveau travail. Moi, j'ai été capable d'entrer et de sortir seul du bain. Tu trouves mon pied encore enflé et bleu. Je prends le dernier comprimé contre la douleur. Si elle continue, tu as des Tylénol.

J'ai le cœur léger. Il me semble qu'il monte jusqu'aux étoiles. Tador se soucie de moi.

Jeudi, 12 octobre

Habel,

Noirceur. Tu es parti. Je déjeune seul. Noirceur. L'autobus passe. Noirceur dehors, noirceur dans la maison, noirceur dans mon cœur. Grande noirceur que ce souvenir surgi dans mon esprit.

J'ai cinq ans. Nous sommes dehors. Tu enlèves la neige. Rex jappe. Il a froid tout comme moi. Tu lui cries de se taire. Il n'arrête pas. Tu le pousses avec la pelle. Il veut entrer dans la maison. Et toi, tu le frappes très fort. Je vois la petite boule noire se débattre, puis devenir immobile. Je sais qu'il est mort. Je vois la réalité de la mort pour la première fois.

Je me mets à crier, à tel point que les voisins accourent. Je suis inconsolable. Tu as beau me tenir dans tes bras, me promettre tous les animaux que je voudrai, il n'y aura que l'épuisement pour sécher mes larmes.

Ce coup de pelle a aussi tué mon innocence et installé la peur en moi. La peur de mon père. Aujourd'hui, j'ai encore peur de toi, mais surtout de tes colères. Je ne sais jamais jusqu'où peut aller ta violence.

Ce coup de pelle m'a appris à ne plus pleurer, à ne rien demander et à ne jamais te contredire. Il m'a rendu le plus docile des enfants. Celui pour qui tu reçois des louanges. Si tu savais toute la rage qui parfois m'habite, peut-être aurais-tu peur ?

Je n'ai jamais voulu d'un autre animal même si, à la fin, je m'étais attaché à la chatte de Lorie et que celle-ci ait voulu me la donner lorsque tu l'as quittée. Au moins, Rex n'a pas souffert longtemps. Mon premier chien et ensuite mon chat ne pouvaient déménager

avec nous. Les deux fois, tu es allé les déposer dans la forêt me disant qu'ils iraient rejoindre leur papa et leur maman et qu'ils seraient heureux tous ensemble. Et moi, je te croyais.

Tu m'as cru quand je t'ai dit que j'étais tombé dans l'escalier. C'est mal de mentir. Je l'ai fait par peur. Peur de toi, mais surtout peur de perdre la liberté que tu me laisses ici. Ne demande à personne de me garder. Je ne ferai plus de bêtises. Je vais prendre le temps de penser avant d'agir. Je vais suivre tes ordres à la lettre. Tu peux me faire confiance ; tu ne seras pas déçu. Libre, libre, libre, je veux être !

Ici, plus besoin de concierge où me déposer quand tu t'en vas. Plus de Madame Ravary qui voit tout, sait tout, devine tout et refuse de me voir grandir. Je suis capable de rester seul. Quand même, il n'y aura plus de ces bras puissants pour me bercer et calmer mes frayeurs. Il n'y aura plus de ces mains douces pour me caresser et me réchauffer. A côté de cette femme, j'aurais pu affronter le monde entier.

Je monte à ma chambre, debout, sans avoir trop mal. Me retrouver chez moi me fait du bien. Ce soir, je couche dans mon lit. Je vais à chacune des fenêtres. Aujourd'hui, il pleut encore plus que les deux derniers jours. Les branches de mon arbre ploient sous la pluie. Il a moins de feuilles. La forêt aussi s'est dégarnie, mais pas encore complètement.

Je redescends. Je tourne quelques pages des trois livres empruntés à Tador. Tous les trois sur les animaux. Le temps est long. J'attends Tador avec impatience. Il est en retard. Ma bonne humeur revient avec l'odeur des petits pains qu'il a cuits lui-même et un spaghetti recouvert d'une sauce épaisse pleine de viande et de bons légumes. Il ne sort qu'en dernier quatre délicieux petits gâteaux aux bleuets. A son départ, je retrouve le goût de lire.

Vendredi, 13 octobre

Habel,

Enfin, le soleil paraît. J'appelle Tador pour lui dire que je vais aller le rejoindre pour le dîner. Je suis capable de marcher. Je passe par le raccourci : un petit sentier à travers champs qui conduit de notre maison à celle de Tador. Celui-ci l'emprunte toujours lorsqu'il vient chez nous à pied. Je suis un peu inquiet même si je sais que l'enclos de Frilou est plus loin.

Les portes du garage sont grandes ouvertes et les chiots sont dehors avec leur mère. Celle que j'aime court à ma rencontre. Mon cœur se serre. Mon estomac aussi. J'entre dans la maison tout de suite. Je ne dis même pas bonjour. Tador sert le repas.

- Tu n'aimes pas ?
- Si, c'est très bon, mais je n'ai pas faim aujourd'hui.
- As-tu encore mal ?
- Non. Seulement quand je tourne le pied.

La vaisselle terminée, je vais avec Tador donner une portion d'avoine à Frilou. Il me demande de tenir la chaudière. Je regarde la barrière entre le cheval et moi. Je ne vais quand même pas montrer encore une fois à Tador que cet animal me fait peur. Je saisis la chaudière et la tiens fermement, car Frilou pèse au fond et veut manger jusqu'au dernier grain.

Lorsque Tador passe la main dans sa crinière et lui caresse la tête, je l'imites du bout des doigts. Tador a un rire sonore et met son vieux casque sur ma tête, puis me serre les épaules.

- Bravo ! petit prince.
- Cet après-midi, je vais chercher mon permis pour la chasse à

l'original.

Il me fait un clin d'œil.

Un de ces jours, il faudra monter au grenier chez vous vérifier l'isolation et voir s'il n'y aurait pas là quelque chose d'utile.

A ces mots, je rougis. Le visage me brûle. Je viens de me trahir. Tador ne dira rien. Je le quitte. Mes yeux se détournent de la petite chienne qui boit le lait de sa mère.

- Tu n'es pas très bavard aujourd'hui.

Je m'assois sur la galerie, le dos appuyé au mur de la maison. Je pense. Tador me touche, mais je n'ai pas à t'en parler. Ce n'est pas de ces sortes de toucher dont tu m'as mis en garde. Ceux de Tador me font du bien. Toi, tu ne me touches jamais. On dirait que tu as peur de me toucher. Depuis que je prends mon bain seul, tu ne m'as pas touché une seule fois. Tu ne m'embrasses même pas. Pourtant, j'aimerais me jeter dans tes bras et me serrer contre toi. Je réprime cet élan depuis que tu m'as repoussé, me disant que je n'étais plus un bébé, et ordonné de cesser ces niaiseries. Avec toi, je me montre impassible et froid; comme toi. A toi, je puis cacher des choses ; à Tador, je crois bien que non.

Le petit écureuil se décide à grimper sur la galerie. Je sais qu'il a mangé mes premières boules de pain. Peut-être en veut-il d'autres ? Je reviens avec deux tranches et m'applique à en faire de petites boules parfaites. Je les aligne sur une des planches. S'il veut les prendre, il devra s'approcher de moi. Il crie. Il veut sans doute me dire de partir. Il l'emporte. Je ne pourrai sans doute jamais le prendre dans mes mains.

J'ai le goût de monter dans mon arbre. Je me retiens, mon pied n'est pas assez fort. J'observe les troncs des arbres et m'émerveille des jeux d'ombre et de lumière que le soleil y étale. Soudain, des cris me

tirent de ma contemplation. Je cherche leur provenance. Au-dessus de moi, une volée d'outardes traverse le ciel. Trente-sept, l'une à la suite de l'autre, dans un ordre parfait, se dirigeant vers le sud. Elles aussi déménagent. Je ne les vois plus. J'entre. Les oiseaux envahissent mon esprit. Je reprends le livre *Jonathan Livingston le goéland*.

Samedi, 14 octobre

Toi,
Penses-tu encore qu'il était nécessaire de faire le ménage au sous-sol ?
Nous ne l'utilisons pas. Nous n'avons rien à y placer ou à y entreposer.

Tout ce temps passé à broser le plafond, les murs pour y enlever la poussière et les toiles d'araignées. Ensuite, le balayage et le lavage du plancher de ciment.

Tu as pensé à nos poumons en nous attachant un linge mouillé sur la figure, mais non à mon pied. Il est lourd et je suis exténué. Le ménage de mes pièces en avant-midi aurait suffi.

Je ne vois pas ce qu'il y a à faire de ce grand espace sans aucune cloison, mais avec toi, partout, tout doit être propre et ordonné.

Tu as vu la maison de Tador ? Tu as vu la poussière et les choses accumulées un peu partout ? Tador s'y retrouve et est heureux. Il ne passe pas tout son temps à nettoyer, lui.

Et pour finir la journée, cette chose affreuse qu'un de tes compagnons de travail est venu montrer : une tête d'orignal attachée sur le devant de l'auto. Et dire que tu vas voyager avec lui pendant toute la semaine !

Dimanche, 15 octobre

Habel,

Je trouve le temps long. Je reste assis pour ne pas t'énervé. Je n'arrive pas à me souvenir de ce que je lis. L'auto bleue de Tador entre dans la cour. J'hésite. Je ne reconnais pas Tador au premier regard. Il porte de beaux vêtements, sa tête est découverte et ses cheveux blancs sont soigneusement attachés dans le dos. Il entre. Il semble un peu mal à l'aise. Il éclate de rire devant mon air surpris.

- Ce sont mes vêtements du dimanche. Ici, nous avons des vêtements de travail et de sortie. Es-tu prêt Jovito ?
- Il l'est depuis longtemps.
- Nous revenons pour l'heure du dîner.
- Que nous prendrons ensemble tous les trois.

Tu ne peux savoir comme je suis fier de cette invitation.

Une dizaine de personnes sont déjà au cimetière. Je ne suis jamais entré dans un tel lieu. Je vois des noms écrits sur les pierres. Je n'essaie pas de lire. Je pense à maman. Est-elle enterrée dans un endroit semblable à celui-ci ? Où ? Tu n'en parles jamais. D'autres gens arrivent. Le prêtre récite des prières ainsi qu'un homme et une femme. Je regarde tout ce monde qui m'observe. Tador part le dernier. Il s'agenouille sur une tombe et s'incline. Je fais comme lui.

L'intérieur de l'église m'étonne. C'est différent de ce que j'ai vu à la télévision. Le plafond est bas. C'est petit. Deux rangées d'une douzaine de bancs chacune et la table tout près des gens la remplissent.

A droite, près du mur, je vois un garçon assis à l'orgue. Dès les premières notes, mon cœur chavire. Je veux réentendre ces chants.

Je ne comprends pas ce qui se déroule devant moi. Je regarde Tador pour savoir quand m'asseoir, me lever ou me mettre à genoux. Pourquoi ne m'as-tu jamais amené à l'église ? Toi, y es-tu déjà allé ? Je sais qu'il ne faut pas te poser de telles questions. A Tador, je puis tout demander ou presque.

Sur le chemin du retour, il roule tout doucement.

- Vas-tu encore venir à l'église ?
 - Je n'y vais que trois fois dans l'année. En octobre, pour me souvenir de mes chers disparus. A Noël, pour retrouver mon cœur d'enfant. En mai, pour remplir une promesse faite à ma femme peu avant qu'elle ne meure.
 - Y a-t-il longtemps ?
 - Quinze ans. En mai.
 - Je veux revenir avec toi.
 - Je te le dirai à l'avance.
 - Tador, qui est le garçon qui accompagne la chorale ?
 - C'est Grégory. Il est bon, n'est-ce pas ? Tu avais les yeux rivés sur lui. Tu le verras demain, à l'école.
- Je deviens songeur en entendant ce mot.
Tu vas voir, ça va bien se passer.

Quel festin tu nous as préparé ! Du poulet, du riz aux légumes et un pouding au chocolat. Lorsque tout est rangé, que la vaisselle est lavée, nous passons au salon. Je m'allonge par terre, la tête sur un coussin. Je suis bien, je ne pense plus à rien. Je m'endors.

Je rêve à la petite chienne. Je cours avec elle dans un champ de fleurs. Elle me distance. Je la rejoins et la prends dans mes bras. Je la serre contre moi. La prairie vibre tant il y a de vie en elle et la brise libère des parfums.

Je me réveille en sursaut. Je regarde si elle est à côté de moi. Elle

n'est pas là. Depuis que j'ai fait sa connaissance, son image n'a que traversé mon esprit. Aujourd'hui, elle s'attarde dans un rêve. Je ne veux pas qu'à mon insu, elle entre dans ma vie. Je ne la verrai plus.

De quoi avez-vous parlé ? Tador passe la semaine à la chasse. Il part avec le lever du soleil et ne revient qu'à la brunante. Il est chez lui en soirée et pendant la nuit. Alors, si j'ai besoin ...

- Souhaite-moi bonne chance, petit prince.

De toutes mes forces, je désire le contraire, mais cela, je ne le lui dirai pas

Lundi 16 octobre,

Habel,

Tu es, je pense, aussi nerveux que moi. Tu détestes l'école. Tu ne t'y rends que lorsque c'est obligatoire.

Nous sommes bien mis tous les deux et tu t'es parfumé. Tu es beau. Je suis fier d'être à côté de toi. Tu fais bonne impression.

Nous entrons par la porte avant. Madame la directrice nous accueille et donne les renseignements sur l'école, les services offerts, les cours, les règlements et le système de motivation. La conversation se poursuit entre elle et toi.

- Ici, nous ne donnons pas le cours d'enseignement moral, mais l'élève peut quitter la classe et se rendre à la bibliothèque pendant le cours d'enseignement religieux catholique. Il s'avance dans les autres matières ou lit.

- Y a-t-il d'autres enfants qui sortent de la classe ?

- Non.

- Alors il restera en classe. Je veux qu'il soit comme les autres.

Puis elle s'adresse à moi.

- Quel âge as-tu Jovito ?

- Dix ans. J'ai eu dix ans à la fin de septembre.

- Tu es donc en cinquième année.

Je baisse la tête.

- En troisième.

Et la conversation reprend entre vous deux.

- Votre fils éprouve certainement des difficultés scolaires, Monsieur Levan ?

- Plus maintenant.

- Quels problèmes a-t-il vécus ?

- Il a repris sa première année, fait sa deuxième, passé un an en

classe spéciale pour mésadaptation et est revenu cette année en classe régulière.

- Quel genre de mésadaptation ?
- Il était toujours dans la lune.
- Avez-vous son bulletin ?
- Le voici.
- Je fais venir son dossier scolaire.

J'aurais voulu dire que nous avions déménagé trois fois pendant ma première année et que je devais faire seul mes leçons et mes devoirs, que je l'avais réussie avec de bonnes notes en la reprenant, que j'avais été plongé dans une souffrance extrême lorsque tu m'as arraché des bras de Lorie et que moi, la bibliothèque me convient.

Tu repars me laissant affronter seul cet endroit inconnu et tous ces regards posés sur moi. L'avant-midi est long. J'essaie de voir et de comprendre ce qui se passe en classe. C'est tellement différent de ce que je connais. Parfois, une image se superpose à tout cela : celle de la petite chienne. Je la chasse bien vite et essaie de reprendre le travail ou de suivre les explications.

La cour de l'école n'est pas clôturée. La forêt en marque les limites. La récréation arrive. J'ai besoin d'être seul. Je me glisse entre les arbres. L'enseignante m'appelle, me dit de revenir. Je continue à marcher et à toucher les troncs. Je ne reviens qu'au son de la cloche.

L'avant-midi se termine. C'est l'heure du dîner. Idèle me désigne une place à table. Je cherche Grégory du regard. Je veux lui dire que je l'ai entendu jouer hier et que j'ai trouvé cela tellement beau. Je l'aperçois. J'irai le rejoindre plus tard. Nous n'avons pas le droit de nous lever avant que la surveillante sonne la cloche.

Vers la fin du repas, un garçon à l'autre bout de la table me pointe du doigt.

- Aimes-tu les tartines aux fraises ?
- Oui.

Il me lance alors ses croûtes à la figure. J'entends des rires. D'un bond, je me précipite vers lui et me mets à le frapper. Idèle a du mal à me maîtriser. Je me retrouve au bureau de la directrice.

- Ça augure bien pour les jours à venir. Ta première journée et tu te bats. Pourquoi ?
 - Il m'a provoqué, insulté.
 - Des croûtes, ça fait plus mal que des coups de poing et des coups de pied ?
 - Oui.
 - Oui, ça fait plus mal ?
 - Ils ont ri de moi.
 - Regrettes-tu ce que tu as fait.
 - Non. Je n'ai fait que me défendre.
 - Jovito, tu vas m'écrire comment ce conflit aurait pu être réglé autrement que par la violence. Je veux plusieurs solutions. Voici des feuilles et un crayon. Installe-toi au pupitre dans le passage.
- C'est le tour de l'autre. J'entends tout même si la porte est fermée.
- Conrad, pourquoi avoir agi ainsi ?
 - Je ne lui aime pas la face.
- Il y a un long moment de silence.
- Est-ce que moi je t'aime la face ?
 - L'un ou l'autre ne me dérange pas.
 - Moi si. Tu vas me décrire le geste que tu as fait, pourquoi et quelles en ont été les conséquences. Ensuite, tu vas chercher dans le dictionnaire et écrire la définition des mots : savoir-vivre, respect, tolérance, acceptation, différence, valeur, paix. Ce soir, tu apportes cela à la maison et tu fais signer tes deux parents. Demain matin, en arrivant, tu viens me voir.
 - Je n'écrirai rien.

- Si, tu écris. Tu n'as pas le choix. Je te laisse dix minutes pour te décider. Ce temps passé, si c'est encore non, j'appelle tes parents et nous réfléchissons à quatre.

Elle n'appelle pas. Nous travaillons chacun de notre côté. Une demi-heure avant la fin des cours, je frappe à sa porte. Je lui remets deux pages. Elle me voit demain. Je suis soulagé de ne pas avoir à te les faire signer et que Conrad ne soit pas dans mon groupe.

De retour en classe, je suis perdu. Encore plus que cet avant-midi. Nous préparons nos sacs. Maryse commence à lire *La vallée des quenouilles*. Je deviens attentif à sa voix si expressive. La cloche sonne. Elle ferme le livre sur les minutes que j'ai le plus aimées de cette journée.

Je monte dans l'autobus en disant bonjour au chauffeur.

- Tu peux aller en arrière.

J'ai mon sac, ma boîte à lunch et suis occupé à regarder le siège libre. C'est alors qu'un des gars, assis au dîner près de Conrad, tend la jambe et que je me retrouve par terre dans l'allée, applaudi par plusieurs. Je me relève et lui donne un bon coup de boîte à lunch sur le bras. Il crie à tue-tête. Le chauffeur regarde dans son miroir.

- Toi le nouveau, tu ne viendras pas semer la pagaille dans l'autobus. Viens t'asseoir dans le banc d'en avant.

Au premier arrêt, je descends.

- Je ne monterai plus jamais dans cette boîte.

Je sais. Je t'ai promis que tout irait bien. Je sais aussi que tu aurais fait la même chose que moi. Il faut toujours se défendre et ne jamais se laisser humilier. Vais-je avoir une place dans cette école ? Je

tombe de sommeil et je n'ai pas encore ouvert mon sac. Tant pis ! J'ai assez écrit pour aujourd'hui. Et puis, je ne sais quoi faire au juste.

Mardi, 17 octobre

Habel,

Je me réveille. Il n'est que deux heures. Je descends à la salle de bain. Je regarde dans ta chambre. Tu es revenu. Je suis rassuré. Le sommeil peut me reprendre et me garder avec lui jusqu'à la sonnerie du réveille-matin à sept heures.

Je t'en veux. Pourquoi est-ce que je ne peux pas me rendre à l'école à pied ? Un kilomètre et demi, ce n'est pas si loin. Et si moi, je veux le faire ? Tu n'aurais pas pu dormir plus longtemps ce matin...

- Pourquoi mets-tu ton manteau tout de suite ? Il pleut dehors.
- Je m'en vais à l'école.
- L'autobus passe à huit heures.
- J'y vais à pied.
- Jo-vi-to, enlève immédiatement ton manteau. Tu prends l'autobus. Tu m'as bien compris : tu prends l'autobus, le matin et le soir. Toujours. Est-ce clair ?

Quand tu élèves la voix et scandes mon nom, je sais que je n'ai plus qu'à obéir.

En classe, je lis un paragraphe à haute voix quand tout à coup une musique s'élève et m'enveloppe. J'arrête de respirer, de lire et

regarde Maryse, étonné.

- Grégory joue du piano.
- C'est si beau !
- Continue de lire.
- Je veux l'entendre.
- Tu auras bien d'autres occasions. La classe est au-dessus du local de musique. Il joue à presque tous ses cours de musique et parfois en arts plastiques.
- Il joue si bien.
- Toi, tu lis bien aussi.

Le piano se tait, mais en moi, je l'entends encore. J'ai hâte à la récréation. Nous descendons enfin. La pluie a cessé.

La directrice est dans la salle. Elle vient à moi.

- Jovito, tu ne sors pas.

Elle voit mon air contrarié.

- De toutes façons, tu ne sais pas où se situe la cour de récréation. Plus tard, j'irai avec toi te montrer.
- Ce n'est pas nécessaire. Je sais. Je n'irai pas jusqu'aux arbres. Je vous le promets.
- Même si tu sembles savoir, nous allons tout de suite à mon bureau. Il faut aussi que je me rende dans mes autres écoles.
(On lui a raconté pour l'autobus.)

Jovito, je trouve malheureux que pour ta première journée avec nous tu aies eu à subir des méchancetés à deux reprises. Crois-moi, ce n'est pas toujours ainsi que ça se passe. Tu as ta place à l'école, tu dois la prendre et te faire respecter, mais non par la violence. Toute l'école va t'aider à y parvenir.

Elle sort les feuilles que je lui ai remises hier. Elle les relit avec moi, les commente, me fait préciser ma pensée. Elle me fait des suggestions, me donne des pistes de solution. Elle tente de me convaincre de ne plus répondre par des coups.

- Je te félicite pour ton texte. Tu t'exprimes bien et ne fais pratiquement pas de fautes.

- Merci, madame.

Elle se lève.

- Tu me dis que nous n'avons pas besoin d'aller tous les deux fixer les limites de la cour de récréation.

- C'est vrai, Madame.

- Jovito, ici, on dit « tu » et tu m'appelles « Yolaine ».

Avant de m'asseoir à table, je m'approche de Grégory.

- Je t'ai entendu jouer ce matin et dimanche aussi. J'ai beaucoup aimé les deux fois. Tu joues bien.

- Merci.

A l'extérieur, je n'ose le rejoindre. Je ne veux pas répéter la même chose et ne sais quoi lui dire d'autre. Je me promène avec Idèle et l'observe. Il joue au soccer avec les gars de sa classe et quelques filles. Je vois tout de suite qu'il dirige le jeu et que c'est lui le chef.

Mercredi, 18 octobre

Papa,

J'aimerais tant que tu me demandes comment ça se passe à l'école. Cette école si petite, de quatre classes : maternelle, première et deuxième années, troisième et quatrième, cinquième et sixième. Elle est en deux parties. La première, située à l'ouest, comprend la maternelle, la classe de cinquième et sixième ainsi que la salle à dîner et deux salles de bain. Le deuxième étage est inoccupé.

Dans la deuxième partie, au rez-de-chaussée se trouvent le gymnase, le local de matériel d'éducation physique, la classe de musique et d'arts plastiques ainsi que deux autres salles de bain. A l'étage, il y a le bureau de Yolaine, la bibliothèque, le local d'informatique, ma classe, celle de première et de deuxième années et aussi une très petite salle de bain.

Dans ma classe, nous sommes 19 élèves. Dix en quatrième et neuf en troisième. Maryse me demande si j'ai bien compris le système de motivation. Oui ; lundi matin, Estelle me l'a parfaitement expliqué. Plus j'ai de bravos, mieux c'est. Si durant la semaine, j'ai accumulé 18 bravos et plus, j'ai droit à la récompense du vendredi. Des parents bénévoles viennent à l'école et pendant cinquante minutes, nous pouvons pratiquer un sport à l'intérieur ou à l'extérieur selon la température, chanter avec la chorale, apprendre des danses, monter une pièce de théâtre ou pratiquer différents genres d'artisanat.

Là-bas, en deuxième année, plus j'avais de x, plus j'étais puni. Souvent, au milieu de la semaine, j'avais atteint le nombre à ne pas dépasser.

Je puis amasser vingt-cinq bravos dans la semaine. Dix pour mon effort en classe à raison d'un par demi-journée, cinq pour mon

comportement en récréation, quatre pour les devoirs et six pour les leçons que nous récitons par écrit le vendredi matin. Une note de 100% en donne six, 90% cinq, 80% quatre, 70% trois, 60% deux et 50% un.

Celui qui n'en obtient pas dix-huit ne participe pas aux ateliers. Il reste à la bibliothèque et doit travailler en français ou en mathématiques. Je suis celui-là. Il ne reste que deux jours et j'ai seulement cinq bravos.

Je me tiens loin de Conrad et de son ami. La plupart du temps, je me balance ou me promène avec Idèle.

- Pourquoi, il n'y a pas de clôture ?
- Il y en avait une autrefois.
- Comment était-elle ?
- Je ne sais pas. Je ne vivais pas ici.
- Pourquoi l'a-t-on enlevée ?
- Elle était en ruine.
- Pourquoi ne pas en avoir refait une autre ?
- C'était très dispendieux vu la grandeur de la cour. On a préféré installer des jeux.
- C'est la première fois que je vois une cour d'école sans clôture.
- Ah oui !
- Pourquoi ...
- Tu es trop curieux, Jovito. Va jouer avec les autres.

En classe, je n'arrive pas à me concentrer. Mon esprit est ailleurs : dans le passé, dans la nature, dans la cour de Tador cherchant à apercevoir la petite bête brune. Je ne me comprends plus. Une partie de moi veut la prendre et l'autre refuse. Je prends une décision dans un sens et reviens à la réalité de la classe. Peu de temps après, j'opte pour le contraire, puis tout recommence.

Cette petite chienne, je l'aime et désire qu'elle soit à moi, mais j'ai peur de trop m'attacher à elle, de la perdre un jour et de ne plus arriver à vivre sans elle. Mon cœur s'ouvre et se ferme. J'ai la liberté de la prendre ou non. Pourquoi est-il si difficile de choisir ?

Jeudi, 19 octobre

Habel,

Nous avons un texte à rédiger. Je n'ai pas le goût d'écrire. Je ne sais trop quel en est le sujet. Je repousse la feuille. Je pense à la chiffonner, mais ce serait alerter Maryse qui viendrait à mon pupitre.

Je regarde dehors. Jules me regarde, lui. Il dit à Maryse que je ne travaille pas. Je me retiens de le frapper.

Je me contente de reculer mon pupitre, un peu plus près de la fenêtre encore. Je reprends la feuille, mon crayon et machinalement me mets à écrire ces mots : Mars, Neptune, Jupiter, Lune, Saturne, Uranus, Pluton, Mercure, Vénus., Terre, étoile, galaxie, soleil, comète, astéroïde, céleste.

Devant moi s'étale un ciel bleu strié de nuages blancs d'une infinie douceur. On dirait du velours. Je voudrais toucher. Soudain, velours se transforme en VELOUTINE. La petite chienne vient de recevoir son nom.

Avec application, je trace ce mot au bas de la page, en grosses lettres. Je passe et repasse sur chacune d'elles, puis j'encadre et décore le nom de celle qui prend possession peu à peu de mon cœur.

Maryse me voit travailler. Ce soir, elle ne lira pas mon texte. Demain, je lui dirai qu'il n'est plus dans mon pupitre. Je le

conserverai précieusement dans ma chambre, dans le premier tiroir de ma commode.

Le ciel a changé. Il se fait menaçant. Une douleur sourde me saisit entre les épaules, se propage dans le cou et gagne tout l'arrière de la tête. Pourquoi donner un nom à un animal qui n'est pas à moi et qui sans doute ne le sera jamais ?

Au début de l'après-midi, nous avons le cours d'éducation physique. Mon premier. Nous sommes assis sur les bancs en attendant que tous aient revêtu leur costume. Douglas est dans la salle.

- Toi, viens ici.

Je ne bouge pas. Je ne suis pas certain qu'il s'adresse à moi.

- Je te parle, toi, le nouveau.

Je reste immobile. Je regarde les autres.

Il consulte son bloc-notes.

- Jovito Levan.

Je me lève.

- Je ne te le dirai pas toujours trois fois.

Il m'observe des pieds à la tête.

Je le regarde droit dans les yeux.

- Baisse la tête.

Je ne sourcille pas.

- Je te dis de baisser la tête.

Je ne bronche pas.

- Monsieur se croit au-dessus de tout, mais ici, c'est moi le maître. Nous allons immédiatement évaluer tes habiletés.

Je suis piqué au vif.

- Traverse la salle pieds joints et reviens de la même manière.

Je m'exécute facilement.

- Sans plier les genoux, touche vingt fois le bout de tes pieds.

Je suis un peu essoufflé.

- Lance les sacs de sable sur la cible.

Je réussis huit fois sur dix.

- Sauter à la corde jusqu'au son du sifflet.

Je suis exténué. Il ne sifflera jamais ! Personne ne rit de moi. C'est le silence le plus complet. Je vois Idèle qui s'arrête de passer la vadrouille dans la salle à dîner et qui observe. Enfin, le sifflet retentit. Je n'ai que la force de me traîner au banc.

La première activité commence sans moi. La peur chez mes compagnons est palpable. Après quelques minutes, je me dirige vers l'abreuvoir. J'ai besoin de boire un peu d'eau. Douglas me voit.

- C'est défendu d'aller boire pendant le cours.

Je retourne m'asseoir. A la deuxième activité, je me joins au groupe.

- Tu n'as pas participé à la première, tu ne participes pas à celle-ci.

Nous montons en classe. Je me couche sur mon pupitre et glisse dans un autre monde. Tador et Veloutine m'en sortent. Douglas ne brisera pas ma volonté. Il est l'ennemi, mais contrairement à toi, il n'a pas tous les droits sur moi.

Vendredi, 20 octobre

Habel,

Jules me regarde en souriant, les yeux plissés, les joues gonflées et la bouche serrée. Ce sourire ou plutôt cette grimace m'humilie.

Quatorze heures. Je suis à la bibliothèque. Je n'ai que huit bravos. Je ne regarde même pas le travail à faire. Je vais à la fenêtre. Des élèves jouent dans la cour. Plus loin, les collines sont resplendissantes. Les arbres n'ont presque plus de feuilles. L'envie de quitter l'école et de m'y rendre me prend, mais ne m'empêche pas de penser.

Je ne vais pas me sauver. Je ne vais pas tout gâcher quand la vie commencée ici s'annonce meilleure que celle d'auparavant. Je n'ai pas besoin de me sauver. Cet endroit n'est pas si loin. J'irai l'explorer un samedi ou un dimanche où il fera beau.

Je songe à ce que tu appelles ma première fugue, en fait la deuxième, à sept ans presque, juste avant que Lorie entre dans ma vie. Deux jours à errer, à me faufiler entre les remises, à dormir dans un recoin, à manger à même les jardins, à boire l'eau d'arrosage.

Tout se termine bien vite, par ma faute. Je ne sais pas où je suis rendu. Je ne reconnais pas le nom des rues ni les enseignes des magasins. Jamais je n'ai autant désiré savoir lire. Je demande le nom de l'endroit à un homme qui me regarde étrangement, puis qui me prend en chasse en criant, comme si j'étais une bête dangereuse.

Après le départ des policiers, tu me serres les bras en me disant de ne plus jamais te faire cela. Tu me fais mal, mais plus encore peur. Longtemps, mes bras restent marqués.

La “deuxième fois”, la troisième en réalité, date de mai dernier. Je suis prêt. J’ai de l’argent, un sac de provisions, des vêtements et je sais lire. Je quitte la maison au lever du soleil tandis que tu dors. Je suis dans la cour d’un entrepôt. J’entends dire par un chauffeur qu’il se rend en Gaspésie. Je choisis ce coin de pays ; le nom me plaît.

A travers tout le va-et-vient, je réussis à me cacher dans le camion qui démarre peu après. Nous roulons pendant d’interminables heures. Enfin, le véhicule s’arrête et le chauffeur descend. Le temps passe, encore et encore. Je comprends que le camion ne sera déchargé que le lendemain et qu’il me faut dormir à l’intérieur.

Un bruit me réveille. La porte arrière s’ouvre et l’homme commence à descendre des boîtes. Je réussis à sortir sans être vu. Je marche dans la rue. Je me sens important et surtout, libre. Je marche toujours. J’ai faim. J’entre dans un petit restaurant et commande du poulet, des frites et un verre de lait. Je suis heureux.

Plus tard, je me dirige vers un centre d’achat et visite quelques magasins. Soudain, je vois deux policiers marchant dans ma direction. J’ai les jambes molles, mais ne laisse rien voir. Ils me dépassent. Je me crois sauvé.

- Jovito, pourquoi n’es-tu pas à l’école ?

En entendant mon nom, je me retourne, blêmis et pense à fuir en vitesse, mais un cercle se forme déjà autour de moi.

Lorsque nous sommes enfin seuls, tu frappes la table à plusieurs reprises, de toutes tes forces en me demandant à chaque fois si je veux être placé dans une famille d’accueil. Je sais que je dois répondre non. Non, non et non. Je te vois pleurer pour la première fois et ensuite, boire en silence jusqu’à ce que tu t’endormes dans le fauteuil. Je me sens tellement coupable.

Tu ne sais pas qu'entre ces deux fugues, il y en eut quelques autres, connues de moi seul parce que trop courtes. Après quelques heures, je changeais d'idée et revenais à la maison.

Tu n'en reparles pas avec moi. Bertrand le fait à quelques reprises. Te demandes-tu parfois si je vais essayer ici de me sauver à nouveau ? La réponse est non, pas maintenant, mais plus tard quand je serai assez grand pour passer inaperçu. Ce que je veux, c'est partir et ne pas revenir. Ne pas être traqué, capturé et ramené à toi.

Je ne vois plus rien. Mes yeux se mouillent, mais laissent apparaître l'image de Veloutine. Si je la prends avec moi, que va-t-il lui arriver quand je vais partir ? Si je ne la prends pas, va-t-elle se retrouver avec quelqu'un qui prendra bien soin d'elle ? Penser qu'on pourrait lui faire du mal me torture. Vais-je la revoir ?

Que faire ? J'ai à prendre la décision la plus difficile de ma vie. Je sais que je l'aime. Je sais qu'elle m'aime, mais je ne sais pas tout à fait si je veux devenir responsable d'elle et lui faire partager ma vie.

Samedi, 21 octobre

Habel,

Je dois sortir d'un cauchemar pour me sentir aussi mal. Six heures. Il fait noir dehors, mais tout est clair en moi. Vite, il faut me rendre chez Tador avant qu'il ne parte pour la chasse.

Je passe un manteau sur mon pyjama. Je ne l'attache même pas. Je sors pieds nus dans mes bottes de pluie. Je cours dans le vent. Je me sens léger. Un peu plus et je m'envolerais.

La mère de Veloutine commence à japper. En combinaison, Tador sort sur la galerie.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

Ton père ?

- Mon père dort.

- Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Rien.

Je viens chercher mon chien.

Tador tombe assis sur la galerie. Des larmes coulent sur ses joues. Je le regarde, suppliant des yeux.

Tu ne veux plus me la donner ?

- Ce n'est pas cela.

Petit prince, tu as le don de me virer à l'envers. D'abord, tu me fais peur ; ensuite, tu m'assommes d'une joyeuse nouvelle.

Elle est à toi. Je suis tellement heureux que ce soit toi qui la prennes ! Je suis content pour elle, pour toi et pour moi ; je vais pouvoir la regarder grandir celle-là.

Entrons. Je vais terminer mon déjeuner et m'habiller.

Comme elle a grandi et grossi en l'espace de dix jours ! Je la prends

dans mes bras et la serre contre moi. Je caresse sa tête. Elle me lèche la figure. Je suis comblé. Je tiens le bonheur dans mes mains. Je ferme les yeux, mais des larmes débordent. Tador met une main sur elle et l'autre sur moi.

- Tous les deux, nous avons la larme facile ce matin.

Quel nom vas-tu lui donner ?

- Veloutine.

- Un nom aussi beau qu'elle !

Tu n'as pas de nourriture pour elle. Tiens, tu lui donnes un plat comme ça par jour. Pas plus. Et toujours un bol d'eau fraîche, que tu changes chaque jour.

- Tador, merci pour Veloutine. Tu ne pouvais me faire de plus beau cadeau. Je t'aime.

- Moi aussi mon gars, je t'aime.

En passant, l'école comment c'est ?

- Pas si pire.

Nous sommes couchés, elle et moi, sur le tapis du salon. Peut-être avons-nous dormi. Depuis combien de temps nous regardes-tu ?

- Tu t'es enfin décidé. Moi aussi, c'est elle que je préfère.

Tu souris. Je te souris. Nous sommes proches l'un de l'autre. Je voudrais que ce moment dure toujours.

- Elle s'appelle Veloutine.

- J'ai ma première paye. Cet après-midi, nous allons en ville lui chercher de la nourriture, faire notre épicerie et acheter quelques autres choses.

- Je ne peux pas la laisser toute seule ici.

- Elle va s'habituer. De toute façon, quand tu seras à l'école et moi au travail, elle sera seule. Fais-la sortir dehors.

Il faut la rendre propre.

Dimanche, 22 octobre

Papa,

Veloutine passe sa première nuit avec moi, couchée près de mon lit sur un vieux tapis de laine. Elle dort assez bien ; moi, non. Je l'entends bouger, respirer et même lancer de petits cris.

Je ne trouve pas drôle de descendre la mettre dehors à cinq heures. Pas plus hier de nettoyer à trois reprises ses dégâts. Une chance qu'après le déjeuner je m'endors sur le divan pour plusieurs heures. Tu t'occupes d'elle tout en cuisinant.

Au réfrigérateur et au congélateur, il y a plein de choses à manger. Nous avons l'embarras du choix. Hier, nous avons apporté des fruits, des légumes, des noix, du fromage, du lait, différents jus, du pain, des viandes et tu as même ajouté quelques gâteries. J'ai tous les bons aliments que nous avons le droit d'apporter comme collation en classe et pour les repas du midi. Veloutine a aussi ses provisions.

Surprise ! Tu me remets dix dollars. C'est mon allocation pour les deux dernières semaines et il en sera ainsi à chaque paye. Je te remercie et te montre ma joie. Je vois déjà la bicyclette robuste qui va permettre de me rendre encore plus loin. J'ai le sentiment d'être grand.

Il fait froid dehors. Tu me dis qu'après le lavage des vitres du garage, je suis libre. C'est long, très long et je ne lave que celles à l'intérieur ! Je pense qu'elles n'ont jamais été lavées. Heureusement que tu chauffes le garage depuis onze heures, qu'une vieille radio joue et que Veloutine est avec nous. Elle ne veut pas rester dans la boîte que je lui ai préparée. Elle se promène un peu partout, se couche, puis recommence.

Je te regarde travailler. Je te vois mettre à la poubelle des choses qui m'intéressent. Le camion à ordures ne passe que le samedi, j'ai le temps de les reprendre. Je vais bien les nettoyer et les conserver dans mon "haut".

Je ne suis pas détendu. Je t'observe. Tes yeux se posent parfois sur Veloutine. Tu ne la repousses pas quand elle s'approche de toi. Tu la fais sortir à quelques reprises. Elle n'a pas peur de toi. Nous travaillons en silence. Devines-tu mon inquiétude ?

- Celle-là, nous allons l'habituer à obéir à la parole et au geste.
 - Sans jamais la frapper ?
 - C'est ce que je viens de dire.
- Le ménage de tes pièces est-il fait ?
- Oui, depuis vendredi soir.
 - Je ne veux pas que tu en fasses des bric-à-brac.
 - Ce sera toujours en ordre.

J'ai le temps de jouer un peu avec Veloutine avant que le soleil ne se couche. Je suis rassuré. Demain, Veloutine passe la journée avec toi et tu ne lui feras pas mal. Je suis content. La chasse est terminée et Tador n'a pas été chanceux.

Lundi, 23 octobre

Habel,

Le tapis de Veloutine est placé à l'extérieur de ma chambre, près de l'escalier. Elle y dort bien. Moi aussi, je dors bien. Je me réveille, caressé par l'odeur d'un bon gruau. Je sors vite de ma chambre. Veloutine n'est plus là. Je la retrouve près de toi dans la cuisine.

La semaine commence par une rencontre avec Yolaine. Je suis content de ne pas avoir à entendre toutes ces histoires de chasse racontées en classe.

- Bonjour Jovito ! Assieds-toi.
Voilà quelques jours que tu es avec nous, comment te sens-tu ?
- Bien.
- Tu en es sûr ?
- Ça va mieux aller maintenant.
- Je l'espère. La semaine dernière, tu n'étais pas là. Ton corps oui, mais ton esprit où était-il ? Dans ton autre école ? Tu semblais le garçon le plus malheureux du monde. Le travail en classe, les leçons et les devoirs, tout laisse à désirer, sans parler des récréations.
- Je ne me suis pas battu.
- Tu n'as pas grand mérite. Ou tu t'amuses seul ou tu te promènes avec la surveillante.
- J'aime parler avec les adultes.
- Il y a aussi les jeunes de ton âge.
Jovito, quelque chose te préoccupe.
- C'est passé.
- Quand on ne se sent pas bien à l'intérieur de soi, on peut obtenir de l'aide. Jean-Rémi pourrait te rencontrer et en parler avec toi.
- Non. Pas de psychologue.
- Pourquoi ?

- J'ai promis à mon père.
Je n'en aurai pas besoin.
- Il est question d'aller chercher une aide pour toi, Jovito. Aide que ton père n'est sans doute pas capable de t'apporter.
- Je vais être capable seul.
- Tu le penses réellement ?
- Oui. Je sais comment fonctionne l'école et j'ai un chien depuis samedi.
- C'est important un chien pour toi ?
- Oui. Elle est tellement belle et je l'aime beaucoup. Elle s'appelle Veloutine.
- C'est un beau nom, un nom chantant. Nous nous revoyons vendredi, avant le dîner. Nous compterons tes bravos. Huit la semaine dernière, on ne peut pas appeler cela une réussite.
- Je vais en gagner plus.
- A part les incidents de la première journée, t'a-t-on fait autre chose ?
- Non. Rien.

Je ne lui parlerai pas du sourire niais de Jules qui me déstabilise. Un sentiment nouveau m'habite. Je veux lui faire plaisir ainsi qu'à Maryse, Idèle et Evelyne. Je veux réussir. Je veux qu'elles soient fières de moi. Quant à Douglas, je n'essaierai même pas. Il me déteste.

Je me force à être attentif et m'applique le plus possible. En mathématiques, je ne comprends pas les explications de Maryse.

En dernière période, l'art dramatique me permet l'évasion dans un monde à ma mesure. Je suis réellement dans une forêt à la recherche de champignons. La voix de Maryse modèle cette forêt mystérieuse et l'anime. Elle choisit les végétaux, impose le relief du sol, dicte les couleurs, commande les mouvements, suscite les bruits, dégage les odeurs, permet la rencontre d'êtres fantastiques et conduit à une

clairière où poussent des champignons d'une grande variété et aux pouvoirs des plus étonnants.

Je les choisis avec soin. Mon panier déborde. Je m'assois pour en manger un. J'hésite. Je porte à ma bouche le plus petit, le plus coloré. C'est alors que je me retrouve dans une vaste pièce remplie de magnifiques statues. Je découvre une porte tout au fond. Je l'ouvre et plonge dans un interminable passage aux murs couverts de livres. Le seul endroit libre est une porte à l'autre extrémité. Je ne cesse d'avancer, d'ouvrir des portes et de traverser des chambres inconnues remplies de merveilles. Le son de la cloche me ramène à la réalité.

C'est la première fois que tu es là à mon retour de l'école. Je joue dehors un bon moment avec Veloutine, puis ouvre mon sac d'école. Nous soupçons ensemble. C'est bon, très bon.

Mardi, 24 octobre

Habel,

Mon sommeil est agité. Je me réveille à deux reprises. Heureusement que Veloutine est là pour me rassurer. Même si le poste de radio émetteur-récepteur de Tador est à côté de mon oreiller, je suis un peu inquiet. Mon réveille-matin sonne à sept heures et pour plus de sûreté, celui de ta chambre à sept heures dix.

J'envoie Veloutine dehors pour une dernière fois et monte dans l'autobus. Tu reviens du travail dans un peu plus d'une heure.

Après la petite récréation, c'est la catéchèse. Même programme pour toute la classe : celui de quatrième année. Notre livre est ouvert. Maryse dialogue avec la classe sur la vie des premiers chrétiens, mais moi, je lis l'histoire de Claudius quelques pages plus loin. Maryse doit s'en apercevoir. Elle me demande d'expliquer à la classe le travail que nous avons à faire dans notre cahier. Je n'en sais rien. Tout le monde me regarde. Je suis rouge.

- Il était dans la lune.
- Non. Il lisait.
- Il n'a pas la bonne page.
- Taisez-vous. Je ne vous ai rien demandé. Jovito, un autre va expliquer et tu répéteras ensuite.

Pendant que je parle, je ne peux m'empêcher de regarder Jules qui sourit toujours, mais en penchant la tête de côté cette fois.

Maryse ne me reprendra pas en défaut. Je vais essayer d'être parfait. Je lirai seulement quand mon travail de la journée sera terminé.

En sciences, nous travaillons toujours en équipe. Pour certains

projets aussi. En mathématiques et en français, nous avons le choix. Moi, j'aime mieux travailler seul. Aujourd'hui, il me faut reprendre avec Estelle les mathématiques d'hier. J'écris des réponses, mais je ne comprends pas pourquoi.

J'aime que mon pupitre soit distancé de celui des autres. Je peux penser à autre chose tout en travaillant. Et je veux rester près de la fenêtre. Je vois la pluie, la neige fondante, les arbres et le vent qui les fait bouger. Je ne vois pas le soleil, la classe étant située au nord. Je ne vois que sa lumière posée plus loin.

Je suis content de vous retrouver Veloutine et toi. Mon devoir est facile : dix mots à écrire au bon endroit dans un texte. Les leçons se font rapidement : page de lecture, mots de vocabulaire à mémoriser, conjugaison et savoir employer "on" et "ont". Tu donnes à Veloutine le petit peu qui reste de notre souper. Elle apprécie. J'achève de lire les trois livres de Tador sur les animaux. Une chance que tu ne travailles de nuit qu'une semaine sur trois.

Mercredi, 25 octobre

Habel,

Aujourd'hui, j'ai ma revanche. C'est le cours d'anglais pour quatrième année. Pendant ce temps, nous, troisième, faisons un exercice écrit en français. Maryse commente une image et pose une question au groupe de quatrième. Personne ne répond. Je lève la main. Elle me donne la parole. La conversation s'engage entre nous deux. Je deviens le point de mire. Je regarde Jules, triomphant. Les propos fusent.

- Tu es bon en anglais.
- Où l'as-tu appris ?
- Es-tu allé à l'école anglaise ?
- Tu vas nous le montrer.
- Connais-tu d'autres langues ?

Je leur dis que j'ai appris avec la concierge qui était ma gardienne, les voisins, d'autres enfants et que je comprends l'espagnol. Un peu l'italien et l'allemand.

Maryse reprend le cours d'anglais et moi mon travail. Je surveille l'heure. Ce que j'attends se produit. Grégory commence à jouer. Mon âme le rejoint. Je ferme les yeux et goûte chacune des notes. Je le retrouve à la récréation. Il a interprété *Pour Élise* de Beethoven.

Maryse termine la lecture de *Allégro* de Félix Leclerc. Elle a lu sept des douze fables. Plusieurs veulent le livre. Elle le fait tirer au sort. Ce n'est pas moi le gagnant. Mon tour viendra plus tard.

Je monte dans mon arbre, il fait si beau. J'admire le ciel qui peu à peu se colore de teintes douces. Je veux rester jusqu'à ce qu'il soit devenu bleu et sombre. Je pense à maman. Est-ce elle qui nous a

conduits ici ? Je suis triste. Elle me manque. Je redescends, car Veloutine fait trop pitié. On dirait que ses jappements sont des pleurs.

Je ne fais pas mon devoir de mathématiques. Je ne le comprends pas. Tador non plus.

Jeudi, 26 octobre

Papa,

Je revêts mon costume d'éducation physique lentement. Je sors le dernier de la salle de bain. Je rejoins les autres et m'assois sur le banc.

- Jovito Levan, lève-toi.
Viens ici.
Je suis devant lui.
- Tu es mieux de filer doux aujourd'hui.
Il avance vers moi. Je recule, mais sans jamais le quitter du regard.

Nous jouons au ballon. Je participe de mon mieux. Vers la fin, des garçons me poussent, me jettent par terre et m'enlèvent le ballon. Douglas ne les voit pas. A mon tour, je m'empare du ballon par la force.

- Va t'asseoir en haut des marches.
- A moi aussi, on a enlevé le ballon.
- Tu fais ce que je te dis de faire.
- Les autres ne vont pas s'asseoir.
- Tu ne discutes pas mes ordres.
Tu vas apprendre qui commande ici.
Tu restes assis pour le reste du cours.

Je regarde le plafond. Je compte les cernes laissés par le ballon. J'ai froid devant cette porte qui donne sur le nord. Je bouge un peu pour me réchauffer.

- Assis tranquille.

Je me recroqueville. Je déteste ce cours. Que faire pour ne plus y venir ? Me sauver et me cacher dans un des nombreux recoins de l'école ? Me faire volontairement une autre entorse ?

Machinalement, j'enlève les lacets de mes espadrilles et me mets à jouer avec eux. Ils deviennent une passerelle qui me permet de quitter ce monde pour un autre où je n'ai rien à craindre et où je puis vivre, tout simplement.

Je sursaute. Idèle me presse l'épaule.

- Va vite t'habiller si tu ne veux pas manquer l'autobus.

Je joue plus longtemps que d'habitude avec Veloutine et la caresse à plusieurs reprises. Je suis bien avec elle. Elle me fait oublier mes peurs. Elle rend la maison joyeuse. Je ne pourrais plus vivre sans elle.

Vendredi, 27 octobre

Habel,

Maryse nous fait entendre une musique douce et belle, puis elle nous demande de fermer les yeux et de nous imaginer partir en voyage. Elle fait rejouer le morceau.

Nous parlons de lieux à visiter, de moyens de transport, de préparatifs, de départ, d'arrivée, d'activités, de retour, de sentiments. Maryse écrit des mots au tableau. A la fin, elle nous demande d'écrire le voyage imaginé, réaliste ou non. Lundi prochain, chacun lira son texte devant la classe et au début de la deuxième étape, Maryse commencera la lecture du merveilleux voyage d'un jeune garçon. Elle donne les critères à respecter. Le silence est complet. Troisième et quatrième font toujours le même projet d'écriture, mais Maryse demande plus long pour les quatrièmes et est plus sévère. Nous pouvons aller la voir à son pupitre.

Voici mon texte. Tu vas te retrouver.

A bord de l'oiseau métallique

Le soleil brille et le temps est calme. L'oiseau bleu est posé sur la piste. Il m'apparaît petit, mais il y a de la place pour nous quatre : Tador et son ami le pilote ainsi que papa et moi.

L'avion roule de plus en plus vite. Il quitte le sol. Ça brasse, ça penche. Je tiens mon siège à deux mains. J'ai la gorge serrée ; je manque d'air. J'ai peur de mourir. Tador, assis en arrière de moi, me réconforte. Nous gagnons en altitude. L'avion se stabilise, puis vire. Je respire un peu mieux. Je regarde le pilote à côté de moi . Il est si confiant !

Nous survolons la forêt. Ce que je vois est plus beau que tout ce que j'ai découvert dans les livres, à la télévision, dans mon imagination et même dans mes rêves. Devant tant de beauté, je reste muet et je n'ai pas assez de mes deux yeux pour tout admirer.

Les arbres forment un immense tapis aux poils dressés vers le ciel. Les fils d'argent des routes, les diamants des lacs, les rubans ondulés des rivières s'insinuent dans tout ce déploiement végétal. Pour la première fois, je vois des originaux : le père, la mère et un petit. Ils sont dans l'eau et mangent les plantes qui poussent dans le bord du lac. Quelle grâce ! Qu'ils ont l'air heureux ! Ils lèvent la tête vers nous.

Je n'ai plus peur. Je veux rester toujours dans le ciel. Je plane au-dessus de la réalité quotidienne. Les habitations semblent des blocs de construction et les prairies des mouchoirs. Les collines sont rondes laissant entrevoir une succession de rochers que les arbres tentent d'envahir.

Au retour, nous survolons l'école, notre maison, celle de Tador. Celui-ci parle en prenant des airs de seigneur. Il nous présente ses terres, nous montre ses camps de chasse, le pâturage de Frilou, l'endroit où il empile le bois de chauffage, là où il bûchera l'hiver venu. C'est grand sept terres !

Quelques jours après notre arrivée, ce dimanche, 8 octobre, m'offre une des surprises les plus agréables de ma vie. Je suis content d'être venu vivre dans un si beau pays.

Avec Yolaine, je compte les braves de la semaine : dix-neuf. Je suis fier de moi. Je puis participer aux activités. Je choisis l'atelier de chant parce que Grégory accompagne au piano. Rachel, une maman, nous dirige.

Samedi, 28 octobre

Habel,

Tu dors toujours. Je suis dans mon arbre. Je travaille à la fabrication d'une lame à partir d'une barre de métal sortie de la poubelle du garage. Je lime patiemment. Je suis bien. Le soleil est éclatant et je suis habillé chaudement.

Veloutine se fait indépendante. Elle s'éloigne et explore. Elle découvre par elle-même. Tout en continuant ma tâche, je la surveille et examine les environs. J'y vois des chicots, des arbres tombés, de vieilles planches, des contenants rouillés et d'autres objets. Les feuilles ne sont plus là pour masquer cette laideur.

Je veux, au printemps, nettoyer le sous-bois sur une bonne largeur et en faire un endroit agréable. Je suis sûr que tu vas être d'accord et m'aider. Tu aimes tellement l'ordre et la propreté.

Je m'abandonne au temps qui passe. Je me sens vivre. Frilou est dehors. Depuis que les nuits sont froides, il couche dans l'écurie. Quand il broute ou marche, je ne le trouve pas terrifiant. Je ne vois pas venir Tador dans le sentier.

- Moi qui pensais que toutes les corneilles étaient parties, j'en vois une dans le bouleau et une grosse à part ça.
- Attention ! Elle s'envole et s'abat sur toi.
- J'ai pour elle, une boîte de vieux calendriers avec toutes sortes d'images.
J'ai pensé que ça pourrait t'être utile.
- Oh oui ! Merci, Tador.

Au souper, tu me dis aimer ton travail. Tes paroles me rassurent. Je veux rester ici. Mon cœur se serre quand je te vois sortir de la

chambre bien mis et parfumé. Tu es beau avec ta barbe. Tu ne seras absent que quelques heures. Tu te rends dans un bar. Tu vas peut-être te faire une petite amie. Une amie comme Lorie ?

Non. Il n'y aura pas une autre Lorie. Jamais. Elle est irremplaçable. Le mot "mère" me ramène à elle. Celui de "maman" est vague pour moi. Je n'ai pas connu maman et tu ne me parles pas d'elle.

Je m'ennuie de Lorie. Je deviens mal : elle ne sait même pas où je suis exactement. Vite, je lui écris quelques lignes et lui donne notre adresse.

Dimanche, 29 octobre

Habel,

Il est déjà huit heures. Je n'entends aucun bruit. Je sais que tu es là. A minuit, lorsque je suis descendu à la salle de bain, tu étais rentré.

Veloutine s'étire sur son tapis. Nous descendons doucement. Je vois la feuille sur la table. Tu es demandé pour des heures supplémentaires. Je suis déçu. Je ne m'attendais pas à passer la journée seul.

J'ouvre la porte à Veloutine. Il a neigé et il neige encore. Ça me rend joyeux. La neige tant attendue est là. Ce n'est pas la première. Il en est tombé à quelques reprises, mais elle était fondante ou disparaissait après quelques heures. Je suis certain que celle-ci va rester.

Je déjeune bien vite et m'habille. Veloutine ne demande pas à entrer.

Je sors sur la galerie et reste immobile à regarder. Tout est blanc : le sol, les arbres, les toits. Que la neige est belle ! Toute pure, légère, moelleuse, elle tombe lentement en gros flocons sur la terre silencieuse.

Je rejoins Veloutine dans la cour. Je regarde les traces dans la neige : les siennes et les miennes. Je veux que nous les laissions partout autour des bâtiments. C'est une longue tâche que je termine seul. Veloutine s'est couchée devant la porte du garage.

Je vais à elle, me penche et la caresse. Je remplis mes mains de neige et les porte à ma bouche. C'est bon, mais froid. Je veux qu'elle goûte à son tour, mais elle se contente de me lécher la figure. Je fais une boule de neige que je lance sur la porte, une autre, puis beaucoup d'autres. Le devant du garage est couvert de taches blanches. Je fais bien attention de ne pas viser les fenêtres.

Je me lasse et repars à la course en appelant Veloutine. Près de mon arbre, elle s'arrête, puis se roule dans la neige. Je fais comme elle. Elle se secoue ; moi de même. Nous courons comme des fous dans la forêt. Les arbres nous accueillent en déchargeant leur neige sur nous. J'en reçois dans la figure, le cou.

J'ai assez joué. Je m'accroupis près d'une grosse roche. Veloutine se blottit contre moi. Son poil a une drôle d'odeur. Nous revenons à la maison et entrons. Je me déshabille. Il y a de la neige partout sur le plancher. J'essuie vigoureusement Veloutine avec une serviette. Je vais suspendre mes vêtements au sous-sol près de la fournaise, même les feutres de mes bottes qui sont eux aussi trempés. Je secoue le tapis d'entrée et essuie le plancher.

Je mange comme un ogre. Veloutine aussi. Nous nous couchons sur le tapis du salon. Elle s'endort. Je me repose. Le ciel est sombre, mais a fini de déverser sa neige. Je chausse mes bottes de pluie et

enfile un manteau d'été. Je vais chez Tador avec la lettre pour Lorie et les trois livres empruntés. Il me montre où la déposer. Il va te parler de la possibilité d'obtenir un casier dans la boîte postale commune qui se trouve dans sa cour.

Tador a toutes les œuvres de Félix Leclerc. Ses livres ne sont pas rangés dans la même pièce. Il y en a un peu partout dans la maison. Je repars avec *Adagio*, *Allégro et Andante*. Je suis heureux.

Au retour, tu nous trouves tous les deux bien sages, occupés, elle à un os, moi à un livre.

- Tu as fait le fou autant que tu as pu. Je ne veux plus jamais que tu lances des balles de neige sur les murs où il y a des fenêtres.
- Je n'ai rien brisé.
- Jamais. Tu m'as bien entendu.

Et quand tu sors ou entres, tu nettoies les marches comme il faut.

Lundi, 30 octobre

Habel,

Je suis dehors avec Veloutine. La moitié du ciel est colorée. Bleu, en bas. Longs traits rose foncé, plus haut. Plaques mauves et rose pâle, au-dessus. Ourlets nuancés des nuages, au milieu.

C'est trop beau, trop grand, trop parfait. Mes yeux ne peuvent en garder le souvenir. Avec mes sous, je veux à présent acheter un appareil photo. Le temps passe. Je vois l'autobus au loin. J'appelle Veloutine qui, elle, regarde le sol et la fais entrer.

Contrairement aux autres matins où nous entrons seuls, nous sommes accueillis à la descente d'autobus par Agnès, l'enseignante des grands et responsable de l'école en l'absence de Yolaine. Elle nous réunit tous dans le gymnase. Elle parle de prévention des accidents et en arrive aux balles de neige. Elle rappelle le drame survenu, il y a quelques années, où un garçon avait eu l'œil crevé. Elle termine par un avertissement sévère : celui ou celle qui lance une balle de neige ou tout autre projectile est privé (e) de récréation pendant une semaine et doit copier cent fois le règlement concerné.

En avant-midi, dix élèves lisent leur composition de vendredi. Les autres, en après-midi. Deux filles de quatrième ont un texte aussi long que le mien.

Depuis mon arrivée que j'entends parler de l'Halloween. En musique, en arts plastiques, Evelyne nous fait travailler en fonction de cette fête, du spectacle présenté demain. J'ai même une feuille d'invitation pour toi. Là-bas, c'était à peine souligné. Madame Ravary me donnait des friandises et je voyais quelques enfants déguisés qui frappaient à sa porte.

En art dramatique, Maryse lit *La grande nuit de la petite sorcière*. A la cinquième phrase, je me transforme en chacun des personnages. Il n'y a plus que Maryse et moi dans la salle. Je vis là, une aventure fantastique. Je veux réentendre l'histoire et repartir dans ce monde où tout est possible.

Heureusement que le long trajet en autobus me ramène à la réalité. Une semaine, l'autobus part à l'est et passe par le rang plus au nord. Je descends l'un des derniers. L'autre semaine, c'est le contraire. Je descends l'un des premiers.

J'aime être assis dans le premier banc. C'est la meilleure place pour tout voir et admirer la nature. Penser aussi.

J'ouvre la porte. Veloutine sort, descend vite les marches et fait ses besoins. Elle est tellement contente de me voir ! Et moi donc ! Nous jouons ensemble. Je balaie les marches avant d'entrer. Je découvre un pipi dans la cuisine. Veloutine est honteuse. Je ne la gronde pas. C'est long toute une journée sans sortir.

Tu arrives. Nous soupçons. Tu regardes la feuille aux parents.

- Je travaille.
Nous n'avons pas de bonbons.
Nous fermerons les lumières.
Veux-tu passer l'Halloween ?
Je vais te conduire.
- C'est trop gênant, seul.
Je ne connais pas les gens.
Je vais rester dans ma chambre.

Mardi, 31 octobre

Habel,

Je me hâte de sortir avant le passage de l'autobus. J'aime marcher dans la neige et je veux chaque jour guetter les levers de soleil et les couchers aussi.

Je ne partage pas l'agitation et la joie des autres à l'école. Mon masque se réduit presque à un sac percé de deux trous pour les yeux. Je ne connais pas les paroles des chansons. Evelyne me dit de bouger les lèvres et que personne ne s'apercevra de rien.

Treize heures trente. Nous rejoignons nos invités. Les toiles sont baissées et des citrouilles décorées éclairent la salle. Tout le village est là, même des tout-petits. Je vois le grand carton où sont inscrits les numéros présentés. Je respire mieux. La classe ne passe pas en premier et la maternelle est avec nous

J'aime la danse indienne interprétée par les plus jeunes de l'école et accompagnée au tam-tam par une fille de sixième. J'admire leurs maquillages et leurs bandeaux décorés de plumes. Première et deuxième sont coiffés d'un chapeau de sorcière et chantent en jetant des ingrédients imaginaires dans un chaudron tout aussi imaginaire. A la fin, ils brassent le tout.

C'est à notre tour. Nous chantons et évoluons en tenant un balai fabriqué dans du carton. J'imité les autres du mieux que je peux. Quant aux plus grands, le premier couplet terminé, quelques-uns se retournent et des épaules, font bouger un chat dessiné sur leur gilet tandis que le refrain est chanté. Fin du deuxième couplet : des chauves-souris apparaissent. Troisième : des têtes de morts. Quatrième : des faces de monstres, puis tous nous tournent le dos et

reprennent le refrain en bougeant. Comme à chaque numéro, les applaudissements fusent.

Evelyne s'avance souriante. Elle félicite les élèves de maternelle ainsi que ses trois groupes. Elle fait le signe de la victoire. Elle nous demande le silence pour la suite du spectacle.

Les élèves qui participent aux activités théâtrales du vendredi présentent une pièce intitulée *Un cadeau d'anniversaire pour maman*. La fin me fait venir les larmes aux yeux. La maman reçoit une grosse caresse et un baiser. C'est finalement le seul cadeau de son enfant et le plus beau à ses yeux. Elle ne saura rien des mésaventures de son fils.

Je veux faire du théâtre à la deuxième étape. Je pense à Grégory. Je veux aussi être avec lui. Je ne sais plus.

La chorale présente trois chansons folkloriques très rythmées. Grégory joue bien et fort. Merci, Rachel, d'avoir compris qu'on ne peut tout apprendre en une heure et de m'avoir permis de rester dans la salle.

La parade masquée termine la fête. Nous défilons une classe à la fois. Nous portons un numéro dans le cou et trois juges doivent choisir un gagnant dans chacun des groupes. Nous sommes longuement applaudis. Nous recevons chacun un sac de bonbons. Les gagnants sont annoncés.

L'heure du départ est dépassée. Les enseignantes et les parents bénévoles sont fiers de nous. Tout le monde est heureux. La plupart des élèves repartent avec leurs parents. L'autobus est presque vide.

Je suis soulagé, content et inerte. Je ne fais qu'être à côté de Veloutine. J'ai besoin de récupérer. Elle semble comprendre. Une chance que nous n'avons pas de devoirs et de leçons.

Un peu plus tard, Tador appelle. Il nous invite à souper. Il a besoin de quelqu'un pour recevoir les enfants à la porte et remettre les bonbons : moi. Il a concocté une recette bien spéciale, digne d'une sorcière.

Je distribue quarante-trois sacs sur les cinquante que Tador a préparés. Je ne reconnais que deux ou trois de mes compagnons de classe. Je suis content que tu sois venu nous rejoindre. Tu trouves que c'est trop sept sacs de bonbons pour moi seul ? Tu peux m'aider

Mercredi, 1er novembre

Habel,

Nous avons des bonbons plein nos poches de manteau, de pantalon et plein nos boîtes à lunch.

Maryse ne nous montre rien de nouveau. Nous sommes trop énervés. C'est aussi la dernière journée de l'étape et cinq jours de congé nous attendent. Estelle reprend avec moi le test de mathématiques et essaie de me l'expliquer. Elle est la meilleure de la classe en quatrième. J'arrive à comprendre certaines choses.

En après-midi, Yolaine et les autres enseignantes réservent une surprise à toute l'école : la présentation d'un film de Walt Disney sur les animaux. J'apprends à mieux les connaître et cela me donne l'idée de décorer mes pièces.

Après quelques minutes de jeu avec Veloutine, je me mets à la tâche. Je regarde chacun des calendriers apportés par Tador. Je choisis une trentaine d'images d'animaux différents. Je les fixe aux murs de ma chambre, de celle qui est libre et du grand espace en haut de l'escalier.

Le souper et la vaisselle terminés, je reprends la boîte de calendriers et ajoute quelque levers et couchers de soleil ainsi que plusieurs paysages. Je suis content du résultat.

Je me demande pourquoi je ne pense pas à ouvrir le téléviseur plus souvent. Lorsque tu es là, il fonctionne toujours. Pourtant, si je passe et vois quelque chose qui m'intéresse, je m'arrête et regarde. C'est peut-être parce que je préfère lire. Ce soir, je vais pouvoir le faire jusqu'à ce que le sommeil s'empare de moi.

Jeudi, 2 novembre

Papa,

Je me réveille. Le soleil brille. La nuit a été douce. Les toits dégouttent. Une idée me traverse l'esprit : me rendre sur les rochers en arrière de l'école. Seul, sans Veloutine, c'est trop loin et je veux tout voir sans être dérangé.

A dix heures, je suis prêt. J'ai un gros lunch dans mon sac à dos. Je marche le long de la route et arrive dans la cour de l'école. Je sais qu'il faut aller tout droit. Je me fraie un passage à travers l'épais sous-bois. Le terrain s'abaisse. Je parviens à une vieille prairie où les arbres repoussent. Certains sont déjà plus grands que moi.

Je vois le rocher. Lorsque je l'atteins, je grimpe sur la partie la plus haute. Je suis émerveillé. Je vois l'école, l'église, les maisons du village et même la grange de Tador. Plus près de moi, à l'ouest s'alignent trois ou quatre rochers de plus en plus petits, mais à l'est, c'est toute une succession de côteaux rocheux et certains sont plus hauts que celui-ci. Je n'ai pas l'heure, mais j'ai faim. Je mange en écoutant les bruits de la forêt. Je ne crains pas les bêtes sauvages. J'ai peur des humains et des animaux qui vivent avec eux.

Je commence la visite des lieux du côté est. La neige continue de fondre. A certains endroits, il n'en reste plus. Je vais d'un rocher à l'autre. J'ai chaud à présent. J'enlève mon manteau, ma tuque, mes gants et les mets dans mon sac. Des bouleaux, presque toujours des bouleaux ! Leur écorce blanche qui se détache en petits rouleaux me fascine. Je foule des rochers plats grands comme une patinoire. Plus loin, toujours plus loin. Je ne me lasse pas. C'est toujours nouveau.

Le soleil n'est plus haut dans le ciel ; il faut revenir. Plus lentement, car je veux rapporter des pierres, de l'écorce et peut-être autre chose.

Voici le rocher par où je suis arrivé, mais pourquoi d'autres rochers l'entourent-ils et me cachent-ils le village ? Je vais à un autre. Je reviens. Je n'arrive pas à me reconnaître. Ils sont tous semblables. Je m'affole. Je me sens pris au piège. Je pleure. Que faire ?

Déjà le ciel se teinte faiblement. Je vois un grand tremble aux branches solides. J'y monte. Ce que je vois me stupéfie. Je suis loin de l'école. La succession de rochers n'est pas en ligne droite. Je m'oriente. Là, mon rang et ici, celui plus au nord. Voilà où Rick demeure. C'est la seule ferme dans cette partie du rang. Je suis beaucoup plus près de la maison de Rick que de l'école et les prairies en arrière du silo ne m'apparaissent pas tellement loin. Je descends, boit l'eau qui reste et reprends mon sac. Même s'il est lourd et me marque les épaules, je ne veux pas abandonner un seul de mes trésors découverts avec soin et amour. Le coucher de soleil doit toujours être en arrière de moi et à gauche.

Je marche vite et tombe à quelques reprises. J'arrive à une prairie. J'ai un mouvement de recul. Les vaches sont au pâturage. Je fais taire ma peur : c'est l'endroit le plus facile où marcher. Je n'ai pas la force de continuer dans les broussailles. J'ai quand même la prudence de longer la clôture. Il fait presque noir, mais je vois les lumières de la ferme.

A une centaine de mètres, je traverse et m'éloigne en direction de la route. Je ne veux pas que Rick me voit et se moque de moi. Enfin, je marche sur le gravier. Je suis sauvé ! J'ai froid. Je me rhabille. Te savoir arrivé avant moi m'angoisse. J'accélère le pas. Une automobile s'arrête près de moi.

- C'est toi le nouveau qui habite dans la maison de Tador ?
- Oui.
- Que fais-tu ici ?
- Je suis allé visiter les rochers en arrière de l'école.

- Tu veux dire que tu as fait tout ce trajet à pied ?
Sais-tu que tu aurais pu te perdre ?
Je me rends au village. Monte. Je vais te reconduire chez toi.

Le camion de Tador est là. Je suis content. Je sais qu'il s'occupe à te rassurer. Tu es dans tous tes états.

- Où étais-tu passé ?
- Visiter les rochers en arrière de l'école.
- Il est près de dix-neuf heures.
- Je me suis rendu trop loin.
- Qui t'a ramené ?
- Je ne sais pas. Quelqu'un, dépassé la maison de Rick.
- Rick, c'est qui ?
- Dans l'autre rang.
- Tu as traversé tout ce bois !
- J'ai monté dans un arbre pour m'orienter.
C'était plus facile de revenir par là.
- Petit maudit ! De petit maudit !

C'est au tour de Tador à prendre la parole. Sa voix est posée, mais laisse percer l'émotion et le reproche.

- Jovito, quand tu pars comme cela, il faut toujours dire à quelqu'un où tu vas et à quelle heure tu reviens. Ou alors écrire une note.

Si tu n'étais pas rentré, où t'aurions-nous cherché ? Comment aurions-nous pu te venir en aide ? Pense à l'inquiétude de ton père et à la mienne.

Demain, je te donne un cours de survie en forêt et je t'apprends à utiliser la boussole.

J'étais venu pour l'inspection du grenier. Tu comprends que c'est remis. Je laisse l'escabeau ici.

Je deviens mal. Le bran de scie ! Il est encore dans la manche du manteau. Je m'en occupe demain. La tension tombe. Je puis enlever mes bottes et mes autres vêtements d'extérieur. Je me rends à la salle de bain. Vous ne pensez pas que cela peut être urgent.

Tador repart. Tu es calme, mais pâle.

- Tu vas souper, puis prendre un bain. Tu mériterais de te coucher tout de suite après.
 - Je vais me coucher. Je suis à moitié mort.
- Tu sais, je n'ai pas fait exprès.
Je voulais revenir avant.

Tu te mords la lèvre.

Vendredi, 3 novembre

Habel,

Paniqué, je cours dans la montagne. De grands oiseaux tournent au-dessus de moi. Ils attendent que je tombe pour se précipiter et me dévorer. Je crie pour leur montrer que je suis bien vivant et je leur lance des cailloux. Je ne veux pas mourir. J'ai plein de choses à vivre. Un point noir grossit dans le ciel. Les secours arrivent. Est-ce la réalité ou un rêve ? Le temps est long avant que j'en fasse la distinction et que je réalise que je suis chez moi, dans ma chambre.

Hier, je ne me suis pas sauvé. La première fois que je l'ai fait, tu ne t'en es pas rendu compte parce que j'étais trop près de toi. En entrant sous la cabane, je me suis réellement sauvé. J'étais inaccessible et rien ne m'atteignait, ni tes coups de pied et de poing sur la cabane ni tes menaces. Je serais resté là longtemps si les voisins et toi n'aviez eu l'idée de soulever la cabane. J'aurais tellement aimé que tu me prennes dans tes bras et me berces. Tu m'as saisi au poignet, nous sommes entrés dans la maison et j'ai eu droit au silence.

Je sais que tu as fait sortir Veloutine avant de partir. Je puis donc rester encore un bon moment au lit et lire.

Il faut me lever. En voulant prendre mes pantoufles, une douleur aux épaules fige un moment mon geste. L'escalier est pénible à descendre. Mes jambes sont raides comme des morceaux de bois. Je fais tout avec lenteur. Une chance qu'il pleut. Le cours de Tador et le sac caché peuvent bien attendre ! Une chance aussi que la douleur diminue à mesure que la journée avance.

Je regarde à nouveau les calendriers. Je détache cinq pages avec la photo d'une jeune femme que je place parmi les autres images.

Maman devait être aussi belle qu'elles. J'aimerais connaître la forme de son visage, la couleur de ses yeux, de ses cheveux. Pourquoi est-elle morte ? Pourquoi n'ai-je aucune photo d'elle ?

Nous ne sommes pas passés au feu, tu me l'as dit. Alors où sont nos souvenirs ? Mais peut-être t'es-tu sauvé avec moi sans rien apporter ? Même là, il reste les souvenirs dans la mémoire. Tu ne peux pas avoir oublié, tout oublié. Tu es le seul à pouvoir me parler de ma mère.

Moi, je ne veux pas oublier. Présentement, j'écris pour toi, mais plus tard, je le ferai pour moi seul. Et je veux amasser des objets, en enterrer même pour les retrouver lorsque je reviendrai.

Tador vient en soirée. Je ne dis pas que j'ai mal. Je monte avec vous deux au grenier voir ce qu'il y a là et pour n'être pas tenté une nouvelle fois de m'y rendre.

Après avoir remis du bran de scie dans les murs et égalisé celui du plafond, nous descendons avec une petite étagère qui a bien besoin de réparation. Je suis déçu, il n'y a rien d'autre. Tador regarde la décoration des murs.

- C'est vivant chez toi et tu as du goût, mon gars.
- Bientôt, il va arracher les pages de mes revues de filles nues et les afficher partout.

Je rougis. Tador voit ma gêne. J'ai le goût de me venger. Un instant, je songe à te pousser et à te faire dégringoler l'escalier. Je me sens incompris, humilié et malheureux.

Samedi, 4 novembre

Habel,

Une chanson douce joue à la radio. Le pain doré est délicieux. Le soleil entre dans la maison et fait briller le poil de Veloutine qui dort paisiblement. Je suis impatient de sortir.

- Jovito, tu fais ton ménage cet avant-midi. Après le dîner, nous allons en ville.
- Vas-y seul. Tu sais quoi acheter pour mes collations et mes dîners.
- Il faut aussi t'habiller chaudement pour l'hiver. C'est froid ici.
- Ça peut attendre. Tador dit que nous avons l'été indien.
- Nous y allons aujourd'hui. Le temps froid revient dès le milieu de la semaine prochaine.

Pourquoi me faut-il faire ce que toi, tu décides ? La maison et les magasins sont bien les derniers endroits où je veux me retrouver en cette journée baignée de lumière.

Je ne veux pas te mettre mal à l'aise en tirant ta manche et en te faisant cette remarque. Je pense vraiment qu'il ne restera pas assez d'argent pour l'épicerie. Tout ce qui s'accumule sur le comptoir me donne le vertige. Un ensemble de neige deux-pièces avec capuchon, des bottes aux feutres épais, des mitaines de cuir qui montent aux coudes, une tuque ordinaire, un passe-montagne avec seulement des ouvertures pour les yeux et la bouche, des bas, un foulard et des mitaines en laine.

Jamais tu ne m'as acheté autant de vêtements à la fois. Trois cent cinquante dollars ! Je comprends que tu n'aies rien choisi pour toi. Merci, papa ! Je trouve que c'est trop.

Être bien vêtu, c'est important pour toi. Couper sur la nourriture, mais pas sur la qualité des vêtements. Et jamais de ceux que le temps déforme.

« Nous avons bien assez d'être pauvres à la maison sans devoir l'afficher à l'extérieur. »

Même dans les comptoirs familiaux, tu savais dénicher les bons vêtements.

« Leur provenance n'est pas écrite dessus. Personne ne peut savoir et nous n'avons pas à le dire. »

Tu entretiens bien les vêtements et tu es capable de les réparer, mais là, tu ne peux plus aller chez Madame Ravary et utiliser sa machine à coudre.

Les sacs déposés dans l'auto, nous nous rendons à l'épicerie. Je te dis devoir me rendre à la salle de bain, mais c'est un prétexte pour passer devant l'animalerie. Je regarde à peine les animaux en cage, mais m'attarde aux colliers et aux lisses.

Je reviens te trouver. Le panier est à moitié rempli. Je me hasarde.

- L'animalerie n'est pas loin.
Je veux acheter un collier et une lisse pour Veloutine.
- As-tu de l'argent ?
- J'ai quinze dollars.
- Vas-y tout de suite.

Je choisis un collier noir avec de petites étoiles dorées et une lisse toute noire.

En t'aidant à ranger les articles, je découvre des croustilles, des liqueurs, du chocolat et un gros sac de nourriture pour jeune chien.

J'ai une heure à moi avant le souper. J'amène Veloutine sur la galerie et lui ajuste son collier, le premier. Elle ne semble pas l'apprécier et essaie de l'enlever. La laisse est pour plus tard, lorsque je ne voudrai pas qu'elle s'éloigne de moi. Je monte dans mon arbre. Je n'ai pas le goût de continuer ma lame. Je ne fais que la toucher et la remettre dans sa cachette. Je reste immobile à penser et à surveiller le déroulement du coucher de soleil.

Tu sors à nouveau, mais plus tard cette fois.

Dimanche, 5 novembre

Habel,

Ma lame est prête. J'entre la cacher dans ma chambre.

- Prends l'habitude de passer par la porte d'à côté. Nous n'utiliserons qu'elle cet hiver.

Si j'entre la plupart du temps par la porte d'en avant, c'est que j'aime me retrouver au pied de l'escalier fermé, avec d'un côté, la salle à manger, la cuisine, la porte de l'est entre les deux et tout au fond, sous le premier escalier, le deuxième conduisant au sous-sol. De l'autre côté, le salon, puis ta chambre.

Et tout en haut, mon chez-moi. La lumière qui entre à flots m'invite à y monter. Par les hautes fenêtres, deux dans chacune des chambres

et quatre autres dans le grand espace libre, je peux suivre à tout moment l'avancée du jour et de la nuit.

Je veux garder toujours la chambre qui donne au nord et à l'ouest. Je préfère voir les couchers de soleil plutôt que les levers peut-être parce que j'ai plus de temps le soir que le matin. L'autre chambre, celle de Veloutine comme je l'appelle même si elle n'y dort jamais, est complètement vide. En avant, du côté est, j'ai placé la table et les deux chaises. C'est mon coin de travail. De l'autre côté, se trouvent la bibliothèque, une lampe, un tapis et un coussin. C'est là que je m'installe le plus souvent pour lire. L'étagère trouvée au grenier sera placée au sud, entre les deux fenêtres.

Le dîner est prêt tôt. Je m'étonne.

- Si nous allions voir le film *Les 101 dalmatiens* ?
- Oh ! oui ! Les autres en parlent à l'école.

Nous sommes assis au milieu de la salle. Une musique m'enveloppe. Tu te lèves et vas chercher du maïs soufflé et des liqueurs. Le film débute. Tout me captive : les vrais personnages, les décors, la musique. Je te jette un regard de temps à autre ; tu sembles aussi intéressé que moi. Sans m'en rendre compte, je mange l'énorme portion de maïs soufflé et bois mon verre au complet. Je suis content et je veux lire l'histoire. A la sortie, je vois une dame avec une petite fille te saluer. Tu sembles la connaître.

Lundi, 6 novembre

Habel,

Oui, je respecte toutes les règles de sécurité. Les barres de bois sont toujours mises aux fenêtres, les lumières extérieures et la lampe du salon allumées, les portes verrouillées et la lampe de poche sur ma table de chevet. Au téléphone, je demande à prendre le message disant que tu ne peux répondre pour l'instant, mais que tu vas retourner l'appel plus tard.

A ces mesures, j'ajoute des moyens de défense. Certains, bien visibles et d'autres, soigneusement cachés. Ces belles roches placées un peu partout sur le rebord des fenêtres peuvent être lancées, cette longue bouteille contenant des plantes séchées peut être fracassée, cette racine élégante peut servir à frapper, cet éclat de miroir peut taillader. La lame de métal amincie à la lime est dissimulée sous mon matelas. Une corde solide assez longue pour descendre par la fenêtre de ma chambre est entreposée sous mon lit. Je n'ai qu'à enlever le tiroir pour la sortir de là.

Avec ces armes, j'ai moins peur. Et avec Veloutine qui jappe au moindre bruit, je ne peux pas être surpris.

Tador m'emmène sur les terres d'en face. Elles sont bien différentes des cinq autres. Aucun rocher ne s'y élève et les bouleaux y sont rares. J'apprends à lire la boussole, à situer le nord par l'observation de la mousse sur les arbres, à m'orienter grâce au soleil. Tador veut aussi m'apprendre à me repérer à l'aide des étoiles.

Veloutine et sa mère nous accompagnent. Je pense que Talmy ne reconnaît plus sa fille. Elle gronde quand celle-ci s'approche trop près d'elle, pourtant Veloutine ne veut que jouer. Toutes les deux font lever des perdrix.

Nous arrivons presque au bout de la première terre. Dépassé les hautes épinettes, j'aperçois le camp de chasse au-dessus d'un étang. Un grand escalier y conduit et une galerie l'entoure. Nous entrons. Des fenêtres sur tous les murs, une table et des chaises, un lit, un poêle à bois, des armoires, de la vaisselle, un évier même, rien ne manque. J'aimerais vivre ici. C'est une cabane comme ça que je veux me construire.

Tador sort le canot de sous le camp. Il le met à l'eau et nous prenons place avec Veloutine. Talmy traverse à la nage. L'étang me paraît encore plus grand. J'ai confiance en Tador, mais la peur de tomber à l'eau est quand même là. Je parviens à donner quelques coups de rame.

Une bonne marche nous sépare du deuxième camp situé à peu près au milieu de l'autre terre. Une tour plutôt, de forme hexagonale et perchée haut dans les arbres. Une étendue d'eau nous barre le chemin. Nous la contournons. Des planches clouées à un grand tremble servent d'échelle. Tador y monte en un instant. Je trouve les barreaux espacés. Enfin, je prends appui sur la passerelle qui l'entoure. J'ai le vertige.

- Tador, le camp bouge. Il va s'écrouler.
- Mais non. C'est normal, il vente et les arbres bougent. La tour suit.

Je suis à peine rassuré. L'intérieur est plus petit, mais tout autant éclairé que le premier et on y retrouve les mêmes choses. La vue est superbe. Je vois des maisons dans les deux rangs. Le balancement continu m'inquiète. Je descends le premier.

- Pourquoi les camps de chasse sont-ils toujours bâtis près de l'eau ?

- Parce que les orignaux viennent y boire et manger les plantes qui poussent aux abords.
 - Pour mieux tuer les bêtes.
- Moi, je ne chasserai jamais.

Les camps sont en ordre pour l'hiver. Nous refaisons le même chemin, mais à l'inverse. J'attends que Tador soit bien entré chez lui pour ressortir avec le bran de scie et l'étendre loin derrière mon arbre. J'ai froid aux mains.

Mardi, 7 novembre

Papa,

Je pense que j'ai un ami, un ami dans la classe. Ma fin de journée est aussi belle que le coucher de soleil. Pourtant le début s'annonce mal. En me levant, je pense à l'éducation physique et tout devient sombre. Le soleil éclatant n'arrive pas à chasser mon appréhension. Je suis déconcentré une partie de l'avant-midi.

Après le dîner, Edmond me demande de jouer avec lui au ballon «coup de poing». J'accepte. Nous frappons chacun notre tour à plusieurs reprises. Je ne suis pas assez rapide ou je regarde ailleurs. Le ballon me frappe en plein visage, du côté gauche. J'ai mal. Je me couvre l'œil d'une main. Edmond court chercher Idèle. Celle-ci me fait entrer et met de la glace sur ma joue et mon front qui sont déjà enflés.

Je rejoins Maryse qui examine mon œil et juge que je n'ai pas besoin de d'autres soins, mais que je ne dois pas aller en éducation physique. A ces mots, je jubile. Elle me fait coucher sur la chaise

longue. Elle croit que je la remercie pour s'être occupée de moi.

Je pense à ce dernier déménagement. Je suis prévenu cette fois. Je sais que nous venons en Abitibi. Un travail t'attend. Nous partons en bons termes avec le propriétaire. C'est donc que le loyer est payé. Petit, je m'endormais dans une maison pour me réveiller dans une autre. Je te revois poser brusquement le récepteur pour ne pas entendre le message ou chiffonner une lettre que tu jettes ensuite à la poubelle. Tu n'as pas les sous nécessaires. Nous sommes des jours sans téléphone et une fois l'électricité nous est coupée. Ici, tu gagnes beaucoup d'argent.

A la fin de la récréation, Edmond monte me voir. Il a les larmes aux yeux.

- Je suis ton ami. Je n'ai pas fait exprès.
- Ce n'est pas ta faute. C'est moi qui n'ai pas frappé à temps.
- Je m'excuse.
- Tu n'as pas besoin. Je vais dans la classe essayer de faire le travail en mathématiques.

Je ne peux quand même pas lui dire que je suis content que le ballon m'ait frappé et d'être ainsi soustrait à la méchanceté de Douglas.

Maryse s'assoit à côté de mon pupitre et peu à peu, tout devient clair, facile. Au moment de faire les sacs, Edmond va chercher le mien et dit qu'il m'appelle en soirée. Jules me regarde. Je n'arrive pas à savoir s'il compatit ou se réjouit, puis Maryse commence à lire *Le merveilleux voyage de Nils Olgersson* de Selma Lagerlöf. Elle nomme toujours l'auteur de l'œuvre même s'il s'agit d'un extrait.

Il fait froid. La météo prévoit de la neige pour la nuit et une partie de la journée de demain.

Mercredi, 8 novembre

Habel,

J'étrenne mes vêtements neufs. Je descends de l'autobus. Nous avons tous l'air gros avec nos habits de neige.

- Salut Jovi !

C'est la première fois qu'à l'école j'entends le diminutif de mon nom et dit avec une telle douceur.

- Salut Ed !

Comme je me prépare à entrer dans la classe, Yolaine me fait signe. J'entre dans son bureau.

- Bonjour Jovito ! Assieds-toi.

Comment va ton œil ?

- Il ne fait plus mal.

- Ce jeu demande de la concentration.

Sois plus attentif à l'avenir.

- Je sais. J'ai été distrait.

- As-tu passé un beau congé ?

- Oui.

- Qu'as-tu fait ?

- Je suis allé voir le film *Les 101 dalmatiens*, j'ai lu, j'ai décoré ma chambre, j'ai visité deux camps de chasse, j'ai joué avec Veloutine...

- Tu l'aimes ton chien ?

- Ma chienne. Oui, beaucoup.

- J'en suis ravie. Jovito, j'ai ici les résultats de ton bulletin. Je te félicite pour tes notes en français. Je ne puis te demander de faire mieux. Par contre, je lis 29% en mathématiques. Est-ce possible Jovito ? Maryse me dit que tu ne possèdes guère plus que les notions de base de première année. Comment expliques-tu cela ? A ton autre

école, faisais-tu des mathématiques ?

- En deuxième année, je n'ai pas été capable d'apprendre quoi que ce soit.

L'an passé, je travaillais ce qui me fascinait : les mots et leur magie. La lecture et les activités qui s'y rattachaient occupaient presque tout mon temps.

Bertrand n'a réussi à m'intéresser aux mathématiques que vers la fin de l'année.

- Regarde ce que nous pouvons faire. Evelyne fait de la récupération en plus de la musique et des arts plastiques. Elle te prendrait une demi-heure deux fois par semaine et les trois autres jours, tu travaillerais quinze minutes sur le temps du dîner avec un grand de sixième année. Il te resterait quand même du temps pour jouer.

Es-tu d'accord avec cela ?

- Oui, je veux réussir mon année.

- Tu en es capable et je pense même que tes lacunes ne seront pas longues à combler. Je suis fier de toi.

Je ne vis plus seulement dans le monde imaginaire. La réalité prend de plus en plus d'importance. Je veux apprendre une foule de choses. J'aimerais devenir un savant. Cette école me plaît.

Toi, tu hais l'école. Tu n'as pas ton troisième secondaire et tu refuses d'y retourner même si tu te retrouves parfois sans emploi.

Jeudi, 9 novembre

Habel,

Aujourd'hui, je goûte pour la première fois la période de bibliothèque. Nous y venons une fois par semaine, le jour un et à l'occasion, comme en ce moment. Nous avons plusieurs livres dans la classe, mais la plupart sont d'un niveau trop facile pour moi.

Comparé à celui de mon autre école, le local est petit, il y a moins de livres, mais le fonctionnement me plaît. Je puis choisir n'importe quel volume. La seule condition est que j'aie la capacité et le goût de le lire. Je vais continuer à emprunter des ouvrages à Tador, car nous pouvons rarement apporter les manuels de recherche à la maison et il possède des livres que l'école n'a pas.

Je surveille l'heure à la fin de la journée et fais penser à Maryse que le temps est venu de faire les sacs et le ménage des pupitres. Je veux qu'il reste des minutes pour la lecture. Je ne suis pas le seul. Le silence s'installe dans la classe et la voix de Maryse ouvre nos âmes à l'émerveillement.

Le froid revenu, la lecture reprend la première place dans mes temps libres. En arrivant de l'école, j'ouvre la porte. Veloutine me rejoint, nous jouons un bon moment ensemble, puis nous entrons. Moi, pour ne pas ressortir.

Les leçons et devoirs sont faits. Je suis étendu par terre et Veloutine dort près de moi. Je ne pensais pas que je viendrais à l'aimer autant. Elle aussi m'aime. Sa douceur, sa gentillesse, sa gaieté, son affection sont un soleil toujours présent.

Lorie était cela pour moi. Au terrain de jeu, elle n'a pas seulement soigné un genou écorché, elle a pansé mon cœur. Je l'ai aimée avant

qu'elle n'arrive à moi et elle, s'est attachée tout de suite à l'enfant en pleurs. A la fermeture, elle est venue te parler de ma blessure.

Pourquoi n'es-tu pas resté avec elle ? Elle nous aimait tous les deux. Nous formions une vraie famille.

Je reprends ma première année. Je suis décidé à apprendre à lire. C'est surtout à elle que je le dois. Elle est la plus merveilleuse des enseignantes. Huit mois lui suffisent à faire de moi un bon lecteur.

Nous avons tant de plaisir à jouer ensemble avec les lettres, les syllabes, les mots écrits sur des cartons. Lorie sait comment faire. Elle a tellement vu sa mère travailler avec sa jeune sœur. Elle-même prenait la relève les jours de congé.

Quand je sais déchiffrer les phrases, les chasses au trésor et les devinettes occupent une partie de nos soirées tandis que toi, tu travailles comme concierge dans une tour à bureau. Nous écrivons aussi des histoires drôles ou impossibles. Et il y a tous ces livres qu'elle me lit en leur donnant vie, ceux que je lis à haute voix en sa présence, ceux que je lis pour moi seul et où les mots se transforment en images animées.

Brusquement, tu pars de chez elle, m'amenant avec toi. Tu ne comprends pas l'énormité de mon chagrin, le désarroi insupportable que je vis.

« Ce n'est pas d'une mère que j'ai besoin ni d'une femme parfaite. »

Du paradis, je passe à l'enfer. Je ne garde d'elle que le lien qui nous unit : l'amour des livres.

Ma santé est en jeu. Tu dois collaborer avec la protection de la jeunesse. Celle-ci prend des informations auprès de Lorie. Tu la

laisses venir me voir. Elle fait partie de ma guérison peut-être encore plus que Bertrand.

Lis bien le mot sur la table. Edmond m'invite à coucher chez lui. Je prendrais l'autobus avec lui et tu n'aurais qu'à venir me chercher samedi après-midi. Écris la réponse avant de te mettre au lit.

Vendredi, 10 novembre

Toi,

Tu n'as rien écrit... Et si tu n'avais pas lu mon message ? Je vais prendre l'autobus sans savoir. Et si je te réveillais ? Non, j'ai trop peur que tu te mettes en colère.

Le réveille-matin de ta chambre sonne.

- Qu'as-tu à l'œil ? Tu t'es battu, pourquoi ?
- Ce n'est pas cela. J'ai reçu le ballon.
- Tu ne me l'as pas dit.
- Je ne t'ai pas vu.
- Tu écris pourtant.
- Je n'y ai pas pensé.
- Tu reviens ici après l'école.
- Je ne peux pas aller chez Edmond ?
- Je ne connais pas ces gens.
- Edmond est gentil; il est mon ami.
- Je vais voir ça. Nous en reparlerons demain.
- L'invitation est pour ce soir.
- Au réveil, si c'est oui, tu l'appelles et je vais te conduire.
- S'il ne peut pas ?
- Tu iras une autre fois.

Je suis chagriné, mais au moins, ce n'est pas un non catégorique. Il y a de la place pour l'espoir.

A la suite de Grégory, je me retrouve à nouveau dans la chorale. Rachel nous fait entendre l'enregistrement des chansons de Noël qu'elle désire nous apprendre. Nous en présenterons quelques-unes à la fête de Noël de l'école. Elle nous fait promettre de bien travailler et de bien nous conduire de façon à ne pas manquer une seule répétition. Elle peut compter sur moi. Elle nous remet un livret de chants avec de beaux dessins et travaille avec nous les deux premières chansons.

A la fin, elle invite ceux qui le veulent à se joindre à la chorale des adultes pour la messe de minuit. Les répétitions se font le dimanche après-midi, durent une heure trente et commencent après-demain. Il faut être là dès la première. Je regarde Grégory.

- C'est moi qui joue. C'est toujours moi qui accompagne la chorale.

Je donne mon nom sans t'en parler. Rachel dit que je peux voyager avec elle. L'inquiétude me prend. Si tu allais dire non. De toutes mes forces, j'essaie de t'influencer pour que demain, tu prononces deux « oui ».

Je fais partie de l'école. Je suis comme les autres. Je n'entends pas le mot minable, pour personne. La directrice, les enseignantes et la surveillante respectent les élèves. Il n'y a que Douglas et Jules pour vraiment m'intimider.

Dimanche, 12 novembre

Papa,

Les mots tant attendus arrivent.

- Tador dit que c'est une bonne famille et que les enfants sont bien élevés. Tu peux y aller.

La deuxième demande te prend par surprise et te contrarie. Que dire pour te convaincre ?

- Je ne serai pas seul. Tador va toujours à la messe de minuit. Dis oui, papa. J'aime tellement la musique et le chant.

Tu es lent à répondre. Tu acceptes, mais je te sens loin, absent même.

Noël, la période de l'année la plus triste pour toi. Je t'entends dire que si tu pouvais t'endormir le 15 décembre pour ne te réveiller qu'en janvier, ce serait ce qui pourrait t'arriver de mieux.

Noël sera-t-il différent cette année ? Est-ce qu'un jour je revivrai un beau Noël comme celui passé en compagnie de Lorie ? Il n'y aura plus de réveillon autour de la table de madame Ravary ni le déballage de cadeaux fabriqués par elle avec soin et amour.

Nous déjeunons en silence. Tu donnes tes directives. Tu es moins soucieux. J'appelle Edmond qui demeure plus au sud, dans le dernier rang. Il m'attend.

Après le ménage, le dîner et la vaisselle, tu me laisses chez lui avant de te rendre en ville. Ce soir, tu sors quelques heures. Tu vas peut-

être revoir la dame aperçue au cinéma...

La maison d'Edmond est loin de la route et près de la rivière. Les constructions sont plus nombreuses dans son rang que dans le mien. Le terrain est tout en rondeurs.

Edmond a un frère et une sœur plus jeunes que lui. Ils m'attendent dehors. Plusieurs centimètres de neige recouvrent le sol. Les quatre enfants, nous glissons sur des tapis ou des soucoupes de plastique et même sur de grands cartons : des boîtes ouvertes. C'est ce qui va le mieux là où l'herbe est haute. Lorsqu'il n'y a plus assez de neige, nous changeons d'endroit, mais jamais nous n'allons du côté de la rivière. La glace est encore trop mince.

Nous entrons pour souper. Madame Lortie me prend les mains, regarde mon œil et me dit combien Edmond était malheureux. Nous mangeons avec appétit une soupe aux gourganes (inconnue pour moi), un pot-au-feu et un gâteau aux carottes. Le repas est gai. Tout le monde a quelque chose à raconter ou à demander sauf moi. J'observe. On me croit gêné. Les parents font tout pour me mettre à l'aise.

Les enfants ne font pas la vaisselle. Sitôt les ventres remplis, nous sortons pour jouer à la cachette dans l'obscurité. La lune est là pour nous aider à distinguer les formes. Quelques voisins, des élèves de l'école, se joignent à nous ainsi que le chien d'Edmond. Nous nous cachons autour des bâtiments, dans les arbres, sous la galerie, derrière le bois cordé, dans les fossés.

C'est à mon tour de chercher. Je vois Edmond faire entrer son chien dans le garage. Plus tard, lorsqu'il cherche, il le fait sortir. Je comprends son manège.

- Ton chien est toujours dehors ou toujours enfermé. Il t'aide à nous trouver.

- Je ne veux pas qu'il me suive lorsque je vais me cacher.
- C'est comme je te dis ou alors je ne joue plus.
- D'accord, il reste toujours avec nous.

Au début, nous n'avons qu'à suivre les pas dans la neige, mais à la fin, ceux-ci ne sont d'aucun secours tellement le sol porte de traces qui s'entrecroisent. Il se fait tard. Il faut rentrer. Les autres s'en vont. Monsieur Lortie ouvre la porte et descend avec nous au sous-sol. Il est drôle, nous taquine, fait des farces. Nos vêtements sont tout mouillés y compris les bottes. Ils sont mis à sécher autour du poêle à bois.

Un bain rapide et, en pyjama, nous regardons un dessin animé en mangeant du maïs soufflé. La famille se souhaite bonne nuit et s'embrasse. Je couche dans la chambre d'Edmond sur un matelas posé près de son lit.

Je n'arrive pas à trouver le sommeil. Edmond dort, lui. Je soulève l'épais rideau et regarde le ciel, étoilé maintenant. Je me sens seul et inquiet. Il y a des choses en moi et autour de moi que je ne comprends pas. Je pense à plus tard, quand je serai ailleurs. Où ? Finalement, le sommeil me gagne. Je me réveille, la chambre vide, fatigué et ne sachant plus très bien où je suis. Je reconnais la voix d'Edmond. Je suis le dernier à descendre.

Un bol de gruau chaud, une épaisse tranche de pain de ménage grillée sur le poêle à bois et une tasse de chocolat chaud ramènent mes forces. La maison est rangée et chacun se prépare pour le dîner en famille chez les grands-parents paternels qui vivent dans un village voisin situé plus au nord. Le père d'Edmond me dépose à la maison en passant. Tu cuisines.

- Tu as fait quoi ?
- J'ai glissé l'après-midi et nous avons joué à la cachette à la

noirceur.

Rachel vient me prendre. Je chante avec les filles. J'ai une voix de soprano. Ce premier exercice est difficile pour moi. La plupart des chants me sont inconnus. Rachel va me remettre une cassette. En l'écoutant à plusieurs reprises, je vais apprendre les paroles et les mélodies.

Lundi, 13 novembre

Habel,

Ce que je découvre m'excite. Un vrai trésor. Nous sommes en français. Je termine la compréhension de texte le premier. Maryse me demande d'aller chercher un livre dans l'armoire droite de la bibliothèque. Ses indications sont claires. Je le repère bien vite. Je le tiens dans mes mains, mais ébahi, oublie de revenir en classe.

De vieux livres, certains très abîmés, sont déposés en piles sur les tablettes. Il y a là des manuels d'histoire du Canada, de géographie, d'histoire sainte, des dictionnaires illustrés et toutes sortes de livres pour apprendre à lire. Je ne vois pas ce que contiennent les deux tablettes plus hautes.

J'aime les livres qui ont été lus et relus. C'est plus fort que moi, mes mains ne peuvent s'empêcher de toucher et mes doigts de tourner des pages. Je regarde l'autre armoire. Que renferme-t-elle? Des livres, elle aussi ?

- Jovito, que fais-tu ? Tu ne trouves pas le livre que je te demande ?
- Si, mais je regarde les autres.
- Ce sont des livres qui ne servent plus.
- A moi, ils peuvent servir. Ils m'intéressent.
- Viens vite. Nous verrons.

Je ne pense qu'à ma découverte. Je veux devenir bénévole à la bibliothèque, replacer les livres et ainsi, savoir tout ce qu'elle contient.

Tu es là. Je mange mieux quand c'est toi qui prépares la table et le repas. Veloutine est allée plusieurs fois dehors et elle est plus calme.

Je vais chercher le magnétophone qui se trouve encore dans une boîte. Ici, je n'ai pas ressenti le besoin de faire jouer une musique douce pour m'endormir. J'installe la cassette que le fils de Rachel m'a remise ce matin à la descente de l'autobus. Une autre chorale chante et ce n'est pas Grégory qui l'accompagne.

Mardi, 14 novembre

Habel,

L'éducation physique est devenue un cauchemar. Le cours est commencé depuis une quinzaine de minutes. Nous sommes debout, à la file, pour le saut en hauteur. Si le premier est réussi, la barre est haussée. Nous avons droit à trois essais. Rick est devant moi et les réussit tous.

- Qu'attends-tu ?
- La barre n'a pas été baissée.
- Je t'ai dit de sauter.
- Je ne commence pas à cette hauteur.
- Tu fais ce que je demande.
- Il n'y a que mon père pour m'obliger à faire des choses que je ne veux pas faire.
- Ici, c'est moi qui ordonne et tu vas l'apprendre.
- Je ne saute pas tant que la barre n'est pas baissée comme pour les autres.

Il est pâle, il tremble. Il écrit sur une feuille. Dans la salle, on n'entend que le bruit du crayon sur le papier.

- Tu vas dans la salle à dîner et tu copies 100 fois la phrase écrite. Tu l'apportes à la maison et tu la fais signer par ton père. J'arrête la prendre demain matin.

Tout en marchant, je lis.

J'obéis promptement et avec respect à mon professeur d'éducation physique sans jamais répliquer ni lui tenir tête ni discuter ses ordres.

Ce qui m'embête le plus c'est de te montrer et faire signer cela. Si je tente de t'expliquer les faits, me croiras-tu sans te mettre en colère ? Un instant, je pense à imiter ta signature, mais Douglas est bien capable de vérifier si c'est la tienne. Et alors? Je perdrai ta confiance. Je veux toujours la mériter.

Si je fais la copie et te la fais signer, Douglas va croire que je m'aplatis devant lui. Ma décision est prise. Je ne copie pas ni ne t'en parle et ne vais plus à ce cours quitte à manquer l'autobus, à me cacher dans l'un des nombreux recoins de l'école, à me faire mal ou à feindre un malaise.

Je déchire la feuille en petits morceaux que je laisse tomber dans les fentes du calorifère. Douglas n'existe plus pour moi.

Mercredi, 15 novembre

Habel,

Douglas frappe à la porte de la classe et me demande. Je sors.

- Remets-moi ta copie.
- Je ne l'ai pas.
- Où est-elle ?
- Déchirée en petits morceaux.
- J'arrête chez vous.
- Mon père va te casser la gueule.

Il repart fou de rage.

Je ne sais pas bien décomposer, recomposer un nombre ni donner la valeur de position d'un chiffre. Je vais avec Evelyne dans la classe

de première et deuxième années. Lizzie nous remet deux boîtes de bâtonnets. La plupart sont déjà groupés en paquets de 10. Evelyne me demande de faire quelques nouvelles dizaines. Elle me remet ensuite la boîte d'unités et me dit de lui en donner 95.

- C'est long compter tout ça.
- Y a-t-il une autre manière, plus rapide ?
- Prendre l'autre boîte.

Je compte : 10 20 30 ... 90 91... 95

- Combien d'unités dans 95 ?
- Quatre-vingt-quinze.
- Combien de dizaines ?
- Neuf dizaines.
- Que représente le chiffre 5 ?
- Les unités.
- Et le 9 ?
- Les dizaines.
- Que vaut le chiffre 9 ?
- Neuf dizaines.
- Ou...
- Quatre-vingt-dix unités.

Elle me fait travailler plusieurs autres nombres. Je comprends. Nous passons aux centaines. C'est facile, dix dizaines font une centaine. Je m'amuse. Evelyne m'aide à attacher ces moyens groupements. Le temps est écoulé. Nous continuerons vendredi.

Avec Erik, je travaille les régions au tableau ou sur des feuilles. Je sais déjà dessiner une figure ouverte ou fermée avec une, deux, trois, quatre régions intérieures. J'apprends à compter les points d'intersection.

Tu ne tiens pas à lire la lettre de Lorie ni à connaître son contenu. Pourtant, j'ai besoin d'en parler et ne puis le faire avec personne d'autre que toi. Pourquoi ne veux-tu pas partager ma joie ? Ici, à part toi, personne ne connaît Lorie. Je monte à ma chambre et m'étends avec Veloutine sur le lit. J'embrasse l'enveloppe, l'ouvre, lis et relis les mots qui font du bien.

Mon cher Jovito,

Enfin, j'ai ton adresse et ton numéro de téléphone. Que tu as été long à donner de tes nouvelles ! Une chance que tu m'avais informée de votre départ. J'ai pensé à toi tous les jours, partagée entre le chagrin et la joie. Chagrin de te savoir si loin et de ne plus pouvoir te rencontrer chaque mois. Joie de savoir qu'une vie nouvelle commence pour vous deux.

Ta lettre me rassure et me rend heureuse. Tu es plein de projets et je te sens chez toi dans cette nature que tu me décris si belle et si vaste.

J'aurais aimé que tu me parles davantage de ta nouvelle école, des enseignants et de son fonctionnement. Qui est Tador ? Ton père aime-t-il son nouveau travail ? Salue-le de ma part. Envoie-moi une photo de Veloutine si tu en possèdes une.

J'ai hâte à ta prochaine lettre. Donne beaucoup de nouvelles. Écris aussi souvent que tu le veux. Je te répondrai toujours et avec joie.

Tu es l'enfant de mon cœur. Je te serre dans mes bras et t'embrasse bien tendrement.

Lorie

Jeudi, 16 novembre

Habel,

Je veux apprendre par cœur les tables de multiplication. Je veux réussir au combat de tables. Parce que je suis nul, Jules s'est encore moqué de moi, mais cette fois en ajoutant les mains à ses grimaces. Me les demander en désordre m'aiderait peut-être à les retenir.

Tu n'as pas le temps. Tu n'auras pas le temps. Tu fais des heures supplémentaires pendant toute la fin de semaine. Seul le travail te valorise. Un travail fait à la perfection. Sans travail, tu es désemparé. Et cette radio qui joue toujours quand ce n'est pas la télévision. Tu ne peux pas supporter le silence. Et moi, il m'est nécessaire. Quand tu pars, j'éteins tout.

Je n'arrive pas à bien mémoriser J'observe ton visage alors que tu prépares le souper. Toujours le même : sévère, froid, tendu. Cette image en cache une autre que tu refuses de me montrer. Au fond de ton cœur, tu m'aimes et je compte beaucoup pour toi, mais tu ne le laisses pas voir. Je n'ai plus peur que tu m'abandonnes. C'est moi qui devrai t'abandonner un jour.

Nous habitons la même maison, mangeons à la même table, mais sommes loin l'un de l'autre. Nous ne parlons que des choses indispensables. Nous vivons chacun dans notre monde. Je ne connais rien du tien.

Le mien s'élargit. Le monde imaginaire occupe encore une grande place en moi, mais le monde réel commence à s'implanter, il me charme de plus en plus et me dévoile des choses insoupçonnées.

Je commence à comprendre un peu plus les paroles de Bertrand à la veille de notre départ.

- Tu es maître de toi. Tu tiens le gouvernail de ta vie et peux l'orienter dans la direction de ton choix.
Ne laisse personne te ligoter et s'en emparer.
Lorsque tu te sens en danger, crie «au secours» !
Il y aura toujours quelqu'un pour t'entendre et te venir en aide.

Je connais déjà quelques personnes à qui je peux m'adresser : Tador, les «fées» de l'école, Rachel.

A ton tour, tu me regardes.

- Réponds quand le téléphone sonne. Si c'est une femme, dis que je ne suis pas là.
- Et si c'est un homme ?
- Tu me passes l'appareil.
- D'accord.

Je suis content. Moi non plus je ne veux pas d'elle et encore moins d'une petite sœur. J'espère qu'elle ne courra pas trop longtemps après toi. Tu devrais lui dire que tu ne veux rien savoir d'elle.

Vendredi, 17 novembre

Habel,

La période d'activités commence dans quelques minutes. J'ai hâte de rejoindre Grégory et Rachel. Les paroles des chansons commencent à m'être familières.

Yolaine arrive à l'école et me demande à son bureau. Je me doute de la raison.

- Bonjour Jovito !
- Bonjour.
- Comment vas-tu ?
- Bien.
- Bien dans toutes les matières ?

Je regarde le plafond, puis l'horloge.

- Rachel ne veut pas qu'on manque un seul exercice.
- Nous avons plus important à régler. Qu'est-ce qui ne va pas avec Douglas ?
- Il veut me briser.
- Tu as été insolent avec lui.
- Je n'ai fait que demander justice.

Je ne me suis pas laissé humilier.

Mon père dit de ne jamais plier quand on a raison.

- Nous parlerons de ton père plus tard. Explique-moi l'injustice qui t'a été faite.
- Nous sommes en ligne pour le saut en hauteur. Nous sautons chacun à trois reprises. Ça se passe ainsi pour les douze qui sont devant moi. Premier essai, la barre est basse. Si le saut est réussi, elle est haussée. Une deuxième réussite, la barre s'élève encore. Tout le monde commence au plus bas. Pour plusieurs, la barre n'est jamais plus haute parce qu'ils échouent les deux premières fois. Rick saute avant moi et réussit les trois essais. La barre reste haute. Douglas m'ordonne de sauter. Je refuse et lui dis que je sauterai lorsqu'elle sera basse. Il se met en colère et m'envoie copier.
- Après toi, la barre est-elle baissée ?
- Je ne sais pas. Je suis assis près des fenêtres dans la salle à dîner.
- Et tu es occupé à copier.
- Je ne copie pas.
- Je veux voir cette feuille.
- Je ne l'ai pas. Je l'ai déchirée.
- Et tu as jeté les morceaux à la poubelle.

- Non. Dans le calorifère.
- Jovito! Ne sais-tu pas qu'on ne laisse rien tomber dans un calorifère.
- Je n'y ai pas pensé.
- Pour le moment, il n'y a pas de copie à faire. Parlons un peu de ton père.
- Il ne sait rien.
- Je viens d'aller le voir. Rassure-toi, tout s'est bien passé. Il ne m'a pas cassé la gueule. Nous n'avons pas parlé d'éducation physique, mais bien de ton dossier scolaire que j'ai reçu il y a quelques jours. Il y est indiqué que tu as besoin d'un suivi psychologique. J'ai persuadé ton père de t'autoriser à rencontrer Jean-Rémi, trente minutes à toutes les deux semaines.
- Mon père est d'accord ?
- Oui. Hier, je l'ai appelé lui disant que je voulais regarder avec lui ton dossier, que sa collaboration était indispensable afin que l'école soit en mesure de t'apporter l'aide dont tu as besoin pour réussir. Nous nous sommes donné rendez-vous au début de l'après-midi. Je suis satisfaite de la rencontre.
- Il ne m'a rien dit.
S'il avait refusé ?
Pouvait-il le faire ?
- Il a accepté, Jovito. Il a signé la formule de consentement. N'en demande pas plus.
- Avez-vous toujours parlé de moi ?
- Non. Nous avons aussi parlé de l'école, du travail de ton père, de la nature et même de Montréal.
Va rejoindre Rachel, mais avant, dis à Maryse de m'envoyer Rick, Edmond et Estelle.
- Merci Yolaine !

Samedi, 18 novembre

Habel,

Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu de ta rencontre avec Yolaine ?
Pourquoi lui avoir laissé le soin de m'en parler ?

Je passe la fin de semaine seul et je ne peux pas inviter Edmond. Avec l'argent des heures supplémentaires, tu vas acheter un ensemble de salon neuf. Tu me donnes le vieux sofa. Je vais le placer dans l'espace libre près de la bibliothèque. Je vais pouvoir m'y étendre pour lire et Edmond pourra y dormir.

Ma colère tombe. Il me reste Tador. Je l'appelle lui demandant si je peux aller lui porter les livres empruntés. Il m'invite à aller bûcher avec lui et même à dîner. Nous parlons des textes de Félix Leclerc. Ce que j'aime, ce que je retiens de ma lecture.

Tador m'écoute parler de la nature, des bêtes, de la vie. Il ne s'attend pas à ce que je lui pose des questions sur la mort. L'histoire que je préfère est *La vallée des quenouilles*. J'ai lu chaque phrase avec émotion, prenant la place des chevreuils. Cette fois-ci, je n'apporte qu'un livre sur les montagnes parce qu'à l'école, il y en a plusieurs qui m'intéressent.

C'est la première fois que je vois Frilou attelé à un traîneau à quatre côtés. Tador et moi, prenons place à l'avant, sur un vieux siège. Frilou marche au pas. Il avance à la surface d'une mer aux vagues blanches, immobiles et silencieuses. Ses sabots et le traîneau laissent un sillage qui ne disparaîtra qu'à la prochaine chute de neige. J'ai les yeux rivés au sol. Je ne me lasse pas de découvrir toutes ces gravures et sculptures faites d'un même matériau et par le même artiste. Dans une grande variation, le vent les a réalisées tantôt avec délicatesse, tantôt avec force et audace.

Le traîneau glisse sur la neige. Tador tient à peine les guides. Le cheval sait où aller. Nous quittons la prairie et entrons dans la forêt. Les conifères se sont habillés de neige étincelante. Ils sont magnifiques. La nature semble n'être plus qu'un support pour l'exposition de la neige. La joie court devant nous. Les lièvres se sauvent tandis que les corbeaux tournent au-dessus de nous. L'hiver ne réussit pas à les chasser.

Un dernier détour et j'aperçois la petite cabane sur patins. Nous sommes arrivés. Tador place le traîneau à l'endroit voulu, puis conduit Frilou à son lieu de repos. Il l'attache à un arbre et dépose une grosse couverture sur son dos. Nous entrons dans la cabane. Tador allume le petit poêle à bois et met de l'eau à bouillir. Il n'y a de place que pour une table fixée au mur, deux chaises, une armoire fermée près du plafond, le poêle et la boîte à bois. La cabane ne sert qu'à prendre la collation et se réchauffer.

Tador se met à l'ouvrage. Il abat un arbre avec sa scie mécanique, l'ébranche, puis le coupe en tronçons que je place dans le traîneau. S'ils sont trop gros, il faut les fendre. Tador réussit au premier coup de hache. Le mien n'est pas assez fort ou est mal placé. Quand même, je réussis à faire éclater quelques bûches.

Nous prenons une pause. Le goût de la tisane n'est pas désagréable du tout. Il faut dire que je boirais n'importe quoi tellement j'ai soif. Tador ouvre l'armoire et sort une boîte de métal qui contient de délicieuses galettes à la mélasse.

- Pourquoi as-tu marqué le chemin avec de grands bâtons et des rubans rouges ?
- Afin de passer toujours au même endroit.
- Pour ne pas abîmer le terrain ?
- Surtout pour qu'il devienne dur afin que Frilou n'enfonce pas dans la neige molle. Il ne peut pas marcher

dans plusieurs pieds de neige.

- Je n'avais pas pensé à cela.
- Même les orignaux entretiennent leurs routes d'hiver qu'on appelle « ravages ».
- Ah bon !
- Il faudrait aller marcher en raquettes, un de ces jours.
- J'aimerais cela.

Nous revenons avec un peu plus d'une corde de bois. Ça ne semble pas fatiguer Frilou. Tador est content et moi je suis enchanté de ma journée.

Dimanche, 19 novembre

Habel,

J'écoute à nouveau la cassette de Noël. La mélodie m'est plus facile à retenir que les paroles. L'appareil s'arrête. Je ne le remets pas en marche.

Je songe à la rencontre avec Jean-Rémi. Je l'ai entrevu à l'école. Il semble gentil, pourtant je suis inquiet.

Le passé ressurgit. Nous venons de quitter Lorie. Je suis désespéré. Pour moins ressentir ce mal à l'intérieur de moi, je m'agite, crie, frappe, me gratte jusqu'au sang et perd conscience du danger. Personne ne comprend ma souffrance. On s'éloigne de moi. On m'isole même.

Bientôt, je cesse de réagir. Je m'enferme à l'intérieur de moi-même

et deviens insensible à ce qui m'entoure. Les livres sont le seul lien qui me rattache à la réalité. Mon imagination donne vie à de nombreux personnages auxquels je m'identifie à tour de rôle. Animer et contrôler tous ces êtres m'épuise.

C'est à ce moment que Bertrand intervient dans ma vie. Au début, à chaque rencontre, il a en main un livre merveilleusement illustré qu'il me présente. Il en lit quelques phrases et me dit que si je collabore bien, il me le remet au moment de nous quitter.

Bertrand sait comment entrer dans mon monde intérieur. Rien ne l'étonne. Il découvre les êtres imaginaires qui l'habitent, recherche le vrai Jovito. Lorsque celui-ci se manifeste, il le rassure, l'aide à retrouver l'estime de soi, à s'affirmer, à chasser les envahisseurs. Et il réussit.

Dire et redire diminuent ma peur et mon mal. Les personnifications, les jeux de rôle, la transformation d'histoires, les projections, la création même, m'amènent à me libérer et à me redonner confiance en moi. Je reprends contact avec mon entourage et fais la distinction entre le monde imaginaire et la réalité. Je n'ai plus besoin de médicaments. Je suis guéri, mais je reste fragile. Ma nouvelle existence au cœur de la nature me renforce.

Rachel est contente de moi. Je la regarde souvent et c'est ce qu'elle veut. La semaine prochaine, ce sera encore mieux. Je vais connaître par cœur toutes les paroles. C'est moi qui chante les versets du psaume, et la chorale, le refrain. Je suis devant le micro.

Lundi, 20 novembre

Habel,

Je n'aime pas le lundi matin, ou plutôt, la première activité en classe. A notre arrivée, nous nous assoyons en cercle par terre. Chacun raconte un fait de sa fin de semaine. J'attends mon tour avec appréhension.

Après avoir entendu les autres parler surtout de leurs parents, grands-parents, oncles, tantes, cousins, cousines, je me sens seul et sans importance. Eux vivent souvent des rencontres de famille et font toutes sortes d'activités ensemble. Moi, je n'ai qu'un père qui, en dehors de l'entretien de la maison et de la cour, ne fait pas grand-chose avec moi.

Il faut pourtant dire quelques phrases pour n'être pas à part du groupe. Je ne mentionne plus le nom de Tador. Les propos entendus à son endroit me gênent, alors je ne fais que parler de la chorale même si j'ai le goût de partager ma première coupe de bois. Je cherche dans le dictionnaire le mot «ravages». Tador a raison.

Cette semaine, tu es là la nuit. J'ai hâte de dormir, mais je ne veux pas que demain arrive. Comment ça va se passer avec Douglas ? Et la copie ?

Mardi, 21 novembre

Habel,

Yolaine est présente pendant tout le cours d'éducation physique. Je regarde souvent dans sa direction. Parfois elle écrit. Je me sens en sécurité et participe de mon mieux aux diverses activités. Je souhaite qu'elle soit toujours là.

Je sais qu'elle va finir par me demander à son bureau. Je manque les dernières minutes de lecture.

- As-tu passé une belle journée ?
 - Oui, parce que tu étais là.
 - Et si je n'avais pas été là ?
 - Elle n'aurait pas été belle.
 - Jovito, aimes-tu l'éducation physique ?
 - Oui, mais pas Douglas.
 - Pourquoi n'aimes-tu pas Douglas ?
 - Lui, il ne m'aime pas.
 - Pourquoi dis-tu cela ?
 - Il me déteste.
 - En es-tu bien certain ?
 - Oui. Il me déteste depuis le début du premier cours.
 - Jovito, j'ai parlé avec Douglas. Tu n'as pas à faire de copie, mais à l'avenir, essaie de ne pas le défier.
 - S'il me traite comme les autres, je vais obéir.
 - Les amis s'habillent. Descends vite. Nous allons nous revoir.
- Bonne fin de journée !
- A toi aussi et merci !

Mercredi, 22 novembre

Habel,

Maryse hésite depuis des jours. Elle trouve qu'avec la récupération en mathématiques, c'est trop. Devant mon insistance, elle finit par dire oui et m'enlève un midi de travail avec Erik. Ça y est ! Je suis bénévole à la bibliothèque avec deux élèves de cinquième et sixième années.

Je repère trois livres pour la prochaine période de lecture. Je ne puis comprendre que tu n'aimes pas lire et ne fasses que regarder les images des magazines que tu achètes rarement. Moi, je veux visiter le monde. Je veux connaître la mer, la montagne, le désert, la jungle. Je veux étudier les plantes et surtout les animaux. Je deviendrai peut-être un chercheur. Les grandes villes m'intéressent aussi.

Nous avons terminé le rangement des livres et descendons pour rejoindre les autres dehors. Je mets ma tuque et m'arrête...L'après-midi débute par la récupération et je travaille pour la dernière fois la numération avec Evelyne. J'entre dans le local et continue à faire des groupements. Il y a exactement 25 617 bâtonnets.

Mes yeux continuent de grouper. D'énormes groupements remplissent la classe.

- Jovito, que fais-tu là ?
- Une chance que tu arrives, car les murs sont sur le point de tomber tellement il y a de bâtons qui surgissent.
- Jovito, tu n'avais pas à continuer, et puis, je ne veux pas que tu entres sans permission dans le local pendant l'heure du dîner.
- Cela a été plus fort que moi.
- Va enlever ta tuque.
- Et à la salle de bain ?

- Oui, mais fais cela vite.

Veloutine et moi, nous nous en donnons à cœur joie dans la neige. Lorsque je découvre le dégât dans le salon, nous devenons piteux tous les deux.

Jeudi, 23 novembre

Habel,

Je termine le travail de la journée. Il me reste un temps libre de vingt minutes. Je sors un livre, m'installe confortablement à mon pupitre et commence à lire.

- Jovito, tu as le temps de faire cette fiche d'évaluation.
- Je lis.
- Toi aussi, tu dois faire des concessions.
- Je la ferai demain.
- Sais-tu ce que veut dire ce mot ?
- Tu as dit oui pour la bibliothèque.

Je dois dire oui pour la fiche.

Dans mes espadrilles, mes orteils se tordent exprimant ma colère. À contrecœur, je me rends au bureau de Maryse sous le regard malicieux de Jules. Je prends la feuille et lis là toutes les questions qui portent sur les courbes, les régions, les frontières et le périmètre d'une figure. C'est ce que j'ai travaillé avec Erik.

Si je veux que la récupération prenne fin un jour, il faut montrer mes connaissances. Je retourne à ma place et me mets à la tâche. Je la complète au son de la cloche et la remets à Maryse lui disant que je pense avoir toutes les réponses bonnes. Les autres descendent. Edmond m'aide à faire mon sac.

Vendredi, 24 novembre

Habel,

Maryse me remet la fiche d'hier. Elle y a apposé un autocollant de Noël et écrit quelques mots de félicitations. Dix sur dix ! comme je m'y attendais. Je suis content et je la remercie.

Le cercle magique existe aussi le vendredi, avant la période d'activités. Chacun est invité à nommer une chose survenue pendant la semaine dont il est fier ou qu'il a aimée. Ensuite, une chose à améliorer soit dans la classe, l'école ou la cour. À la fin, ce sont les félicitations adressées à un élève ou à un groupe.

Le cercle du vendredi me plaît. Je me sens maintenant assez à l'aise pour parler aux trois tours.

- J'aime les périodes d'activités avec les parents. Ils font des choses intéressantes avec nous. Les élèves ont hâte au vendredi après-midi et sont rarement punis. Les parents et les enfants sont heureux d'être ensemble.

Il faut bien ranger ses bottes sous son crochet et ne pas mélanger celles des autres afin que personne ne retarde les autobus.

Je félicite Rick pour ses progrès en anglais.

Samedi, 25 novembre

Mon père,

Si tu savais à quel point je t'ai détesté ce matin... Je te hais encore parce que tu es complice, mais moins que Tador.

Le ciel est chamarré de rose, de bleu et de doré. Je sors avec Veloutine et commence à enlever la neige sur la galerie. Mon amie me laisse seul. Le travail terminé, je la rejoins au fond de la cour. Elle tourne autour de la vieille cabane à pêche, puis se met à gratter au bas de la porte. Quelqu'un se cache là ; peut-être mon écureuil... J'ouvre la porte.

Ô horreur ! Des dizaines de lièvres raides morts sont là, étendus sur le plancher. Je me mets à pleurer et à crier.

- *Voilà à quoi tu occupes tes journées quand tu es à la maison et moi, à l'école.*

Je suis prêt à te quitter sur-le-champ. Je réfléchis et décide de demander conseil à Tador. Il y a quelques jours, j'ai bien vu du poil sur la neige et surpris Veloutine avec une patte dans la gueule, mais je pensais qu'elle avait trouvé un animal mort. Je la lui avais enlevée, l'avais disputée fort et fait comprendre de ne jamais toucher à ça.

J'arrive chez Tador, hors de moi.

- Mon Dieu ! Qu'est-il arrivé ?
- C'est mon père...

Et je lui raconte la macabre découverte. Il m'offre de la tire que je refuse.

- Je l'ai faite moi-même. Ma femme en préparait toujours pour le 25 novembre.

Assieds-toi Jovito. Je vais t'expliquer.

Les chiens descendent des loups. Tu sais que ces derniers chassent pour se nourrir.

- Oui, mais Veloutine n'a pas besoin de chasser.

- Les loups et les chiens ont besoin de viande crue.

- Mon père n'a pas le droit de faire cela.

- Ce n'est pas ton père.

- Qui alors ?

- Écoute-moi bien. Des lièvres, il y en a des multitudes. Ils empêchent la forêt de se régénérer en mangeant les bourgeons des jeunes arbres. J'étends des collets. Ceux que je prends, je les vends au marché, je les donne en nourriture à ma chienne, à la tienne et à l'occasion, j'en mange. C'est très bon. Je t'en ferai goûter.

- Jamais.

Tu es cruel. Tu fais mourir de belles petites bêtes. Je ne veux pas que Veloutine mange autre chose que de la moulée ou des restes de table.

Les gens ont raison de dire que tu es un vieux fou. Je ne veux plus te voir.

- Jovito, attends...

Je cours vite à la maison. Le ménage parvient à me calmer.

Je lis mais lève souvent les yeux vers les étoiles qui brillent à qui mieux mieux. Tu montes l'escalier. Un parfum te précède. Ta barbe et tes cheveux bouclés sont attirants. La cravate te fait paraître encore plus élégant. Tu es joyeux.

Je sais que le moment de te parler est propice : tu ne te mettras pas en colère. Tu as hâte de rejoindre une jeune femme qui n'est pas celle que j'ai entrevue au cinéma.

- Papa, est-ce que je suis baptisé ?

Je vois ton embarras. Tu n'aimes pas ce genre de questions. Tu es long à répondre.

- Jovito, il n'y a pas d'enseignement moral à l'école. Je n'ai pas voulu que tu sois à part des autres.
- Suis-je baptisé ?
- Non.
- Toi, l'es-tu ?
- Je l'ai été.
- L'es-tu encore ?
- Ça suffit.

Au secondaire, tu retourneras en enseignement moral.
Je ne rentrerai pas trop tard. Bonne nuit.

Dimanche, 26 novembre

Habel,

Malgré tous mes efforts et ceux de Rachel, je ne parviens pas à fixer mon attention. Mon esprit s'éparpille dans un va-et-vient entre la chorale, Tador et un questionnement intérieur.

Je suis dans la maison des baptisés sans l'être moi-même. J'apprends des chants pour la messe de Noël. Or, je ne sais ce que sont ni le baptême ni la messe. Les autres à l'école ont tous l'air de savoir, alors je ne pose pas de questions. Lorsque l'animatrice pastorale nous rencontre, je n'arrive pas à bien comprendre ce qu'elle dit. J'aime les chants, les lectures, les prières et participe de mon mieux aux activités. Avec Maryse, je m'exprime davantage, mais n'ose parler de mes vraies interrogations. J'ai peur qu'on se moque de moi. J'ai lu mon manuel d'enseignement religieux d'un couvert à l'autre. J'y ai trouvé quelques réponses qui ont fait surgir d'autres questions.

Je range les derniers ustensiles lorsque j'aperçois une lumière qui bouge entre les saules dénudés. Vite, j'étends le linge à vaisselle et monte à ma chambre.

Tu fais entrer Tador. Vous vous assoyez à la table de cuisine. Je vous entends parler. Tador ne fait que demander comment je vais. Il ne dit rien de ma visite. Il respecte ma liberté. Ce qui s'est passé ne concerne que nous deux. S'il te l'avait dit, tu m'aurais fait m'excuser, promettre de ne plus recommencer et sans doute m'aurais-tu puni.

Tador s'attarde. Je ne veux descendre pour rien au monde. Pourquoi, toi ou lui, ne pas m'en avoir parlé ? Je n'aurais pas été frappé de stupeur.

Lundi, 27 novembre

Habel,

Le travail en classe ne m'intéresse pas. Aujourd'hui, j'écoute chacune des notes que joue Gégory, mais Evelyne n'est pas là. Pourquoi joue-t-il encore et encore ? Qu'importe ! Pourvu que je sois distrait de mon mal.

Lorsque le piano se tait, je demande à me rendre à la salle de bain. J'ouvre la porte du local de musique. Il est vide et froid. Tout me semble étrange. Evelyne est allée seule rapporter les bâtons dans la classe de Lizzie. Je n'ai plus que quelques centaines, dizaines et unités pour travailler les additions avec retenue et les soustractions avec emprunt.

Le merveilleux voyage de Nils Holgerson est remis à quelqu'un d'autre. Maryse commence la lecture de *La petite fille aux allumettes* de Hans Christian Andersen.

La lettre de Lorie, au lieu de me réconforter, me darde au cœur et ajoute à ma souffrance. Lorie porte un petit bébé dans son ventre. Ce bébé a un papa. Elle a deux nouveaux êtres à aimer. Dans son cœur, il n'y a plus de place, de temps ni d'amour pour moi. Je la vois s'éloigner sans jamais se retourner. Elle m'abandonne et finit par m'oublier.

Je me sens si malheureux, si seul. J'ai perdu l'amour de Lorie, vais-je aussi perdre celui de Tador ? Et toi qui ne reviens qu'au milieu de la nuit ! Veloutine sent mon chagrin. Elle me démontre son amour et son attachement de mille manières. Finalement, elle comprend que sa présence suffit et s'allonge à côté de moi.

Malgré ce que j'ai dit, Tador m'aime-t-il encore ? J'ai peur de son

accueil, mais il me faut savoir. Tout de suite. Je ne puis continuer à vivre avec une telle douleur.

- Viens Veloutine. Viens m'aider à aller demander pardon à Tador.

- Jovito, tu ne te mets jamais à genoux devant un homme, seulement devant Dieu. Bien sûr que je te pardonne. J'aurais dû te prévenir. Je ne pensais pas que tu aurais cette réaction. Ta sensibilité et ton respect pour les animaux, il faut les conserver. Toujours. Et moi aussi, j'ai besoin de toi. N'oublie pas que tu es mon petit prince et que je t'aime tout autant que chacun de mes petits-enfants.

Il me serre contre lui. Mes larmes coulent. Je le regarde. Ses yeux sont mouillés.

- Il faut que je retourne à la maison. En plus de mes leçons et devoirs, je dois terminer le travail de la journée.
Merci Tador.

Pour chasser tout à fait ce stress insupportable, je lance des plaques de neige durcie de chaque côté de la route. Un poids immense est tombé de mon âme. Je me sens prêt à affronter l'éducation physique de demain.

Mardi, 28 novembre

Habel,

Douglas ne m'adresse pas la parole une seule fois. Il ne me voit pas. Cela m'étonne. Moi, je le regarde. Il reprend les autres à quelques reprises. À la fin du cours, il nous remet une feuille, celle qui est sur la table.

Nous allons à la piscine vendredi après-midi. Les jours 5 et 2 sont inversés. J'ai hâte. J'ai appelé Edmond. Il va me prêter un casque de bain. Celui que j'avais est introuvable. Je vais m'amuser avec lui surtout, mais aussi avec quelques autres qui commencent à m'accepter.

Je laisse Veloutine jouer seule dehors. Il me faut relire la dernière lettre de Lorie. Le premier décembre, son bébé aura quinze semaines. Lorsqu'elle a écrit la première, elle était donc enceinte, mais n'a pas parlé de l'enfant de son ventre. Je voudrais être cet enfant. Il va être aimé, caressé, protégé et sera heureux. Moi, je ne suis que celui de son cœur.

Lorie veut me faire partager sa grande joie. Elle m'assure que rien n'est changé, que rien ne changera entre nous deux. Je sais que ce n'est pas vrai. Il l'appellera maman et moi, ce ne sera toujours que Lorie. Il vivra avec elle et moi, loin d'elle.

Mercredi, 29 novembre

Habel,

En remplaçant les livres à la bibliothèque, j'en ai vu un sur la vie de l'enfant dans le sein de sa mère, de la conception à la naissance. Je voudrais l'emprunter, mais j'ai peur que les autres voient et pensent que je ne sais rien de ces choses et me traitent de niaisieux.

En classe, pendant la période de travail en français, je cherche dans le dictionnaire. Je trouve toutes les informations reliées à la grossesse, mais aucune illustration. Ce que je veux, ce sont des images me permettant de suivre dans le ventre de Lorie le développement de son bébé.

Je rencontre Jean-Rémi. Je ne vois pas passer la demi-heure. Nous parlons de l'école, de mon intégration, de mon travail scolaire, mais n'abordons pas ma relation avec Douglas. Je pense que toutes les interventions de Jean-Rémi seront centrées sur le présent. Bertrand travaillait sur mon passé et sait tout de moi. Chaleureux, fantaisiste, il me manque. Jean-Rémi est plutôt froid et c'est bien ainsi. Je n'ai pas besoin qu'il me drolote, il me faut juste comprendre ce qui m'arrive et avoir les bonnes réactions.

Jeudi, 30 novembre

Habel,

Erik et moi sortons de la classe de Vivian avec une grande corde fermée, un cerceau bleu et un autre rouge. Erik me dit que c'est pour un jeu. Un jeu de maternelle ? Je me doute bien que non.

Il met la corde sur le plancher de la bibliothèque, puis dispose à l'intérieur les deux cerceaux légèrement l'un sur l'autre. Il y place une dizaine de petits cartons sur lesquels sont écrits des nombres. Tout en jouant, j'apprends le vocabulaire : diagramme, ensemble, sous-ensemble, réunion, intersection, appartenance, non-appartenance, ou, et, ni.

J'ai besoin de jouer encore à quelques reprises pour maîtriser tout à fait ces notions. Voir et manipuler m'aident à comprendre et quand je comprends, je retiens. Plus tard, Erik veut devenir professeur. Il l'est déjà.

Je cours chez Tador consulter son encyclopédie médicale soi-disant pour une recherche sur les maladies infectieuses. Il continue son travail au garage. Je regarde plusieurs livres sans trouver les illustrations désirées. Il va falloir me résigner à emprunter celui de l'école.

Vendredi, 1er décembre

Papa,

Il m'a humilié. Tellement humilié... L'autobus est arrivé. Nous sommes dans la salle et agitions nos sacs. Nous avons hâte de partir et attendons le signal de Douglas.

- Toi, tu te déshabilles tout de suite.
- Pourquoi ?
- Tu ne viens pas à la piscine.
- Pourquoi ?
- Tu m'as assez fait chier.

Je cours me cacher dans les escaliers. Je ne comprends pas. Pourquoi ne me l'a-t-il pas dit auparavant ? Conrad et les deux autres savaient depuis mardi qu'ils étaient punis. Leurs parents sont venus les chercher avant le dîner.

Maryse et Agnès ne sont plus dans l'école. Lizzie veut m'amener passer l'après-midi dans sa classe. Je préfère rester avec Idèle. Elle va faire du rangement dans les locaux inoccupés. Le mobilier inutilisé et les produits d'entretien y sont entreposés.

L'escalier monté, je me console vite. Une petite pièce avec des tablettes sur trois côtés regorge de livres. J'entre et oublie tout. Des séries de cours de français ou de livres de lecture, chacun en nombre suffisant pour une classe, des livres de bibliothèque en deux, trois ou quatre exemplaires, des recueils de poèmes, des disques et des jeux questionnaires constituent le contenu de ce dépôt.

J'ouvre un livre intitulé *Joies de lire* de Simone Bussièrès. Je ne lis que le titre des histoires pour l'instant. J'en feuillette un autre, puis d'autres. Je veux connaître la valeur du trésor découvert.

- Jovito, au son de la cloche, descends tout de suite. Je vais commencer le ménage des classes.
- Je vais essayer.
- Pas seulement essayer.
Il faut descendre.
- Pourquoi a-t-on mis tous ces livres ici ? Certains sont neufs.
- Ils ne servent plus.
- Oui, ils peuvent servir encore.
Je vais en apporter dans la classe.
- Demande à Maryse avant.

Je veux demander à Yolaine la permission d'en apporter à la maison aussi.

- Je savais bien que tu n'entendrais rien. Vite. Les autres sont revenus.

Samedi, 2 décembre

Habel,

Tu me surprends. Moi aussi , j'ai droit à une allocation supplémentaire lorsque tu fais des heures supplémentaires! Je te remercie beaucoup. Je ne m'attendais pas à cela. J'ai déjà 45\$. Je souris à la pensée de ma belle bicyclette neuve. Jusqu'à maintenant, je n'ai dépensé que pour le collier et la laisse de Veloutine.

Je veux avoir un livre sur les bébés. C'est ce qui me décide à me rendre en ville avec toi. Je reviens les mains vides non parce que je n'ai pas vu de beaux livres sur le sujet, mais parce qu'ils étaient tous trop chers. Il ne me serait resté que quelques sous.

Toi, tu achètes un sofa, un fauteuil et même une petite table basse. Plus de deux mille dollars ! Tu en paies le tiers. Le reste, après les fêtes de Noël et du jour de l'An. Les meubles sont livrés lundi matin.

Je suis heureux. Edmond va pouvoir venir à la maison la semaine prochaine. Je suis content de recevoir l'ancienne table que tu juges trop grande pour le salon actuel. Je vais y retrouver mes premiers dessins, exécutés à ton insu, que je traçais couché sur le dos. J'aime y travailler agenouillé. Tu laisses bien en vue les factures estampillées « Payé ». Je fais exprès de les regarder en ta présence. Tu en éprouves une grande fierté et moi aussi. Tu peux alors les ranger. Je sais que tu es honnête et que tu ne veux rien devoir à personne. Les quelques fois où tu es parti sans payer le loyer, c'est qu'il t'était vraiment impossible de le faire. Tu en es encore honteux. Je ne serais pas étonné qu'un jour, tu essaies de joindre ces anciens propriétaires et leur paies ton dû.

Dimanche, 3 décembre

Habel,

Je hume l'odeur qui monte jusqu'à mon lit. Elle est sucrée, mais je ne parviens pas à dire si c'est celle des crêpes ou du pain doré.

Tu es de bonne humeur et chantonnes. Tu souris même. Ça y est. Une jeune femme est entrée dans ta vie. Le début d'un nouvel amour te rend heureux et chaleureux. Il faut m'attendre à la rencontrer bientôt. Pour que votre relation continue, elle doit m'accepter et reconnaître l'importance que j'occupe dans ta vie.

À mon retour au milieu de l'après-midi, je trouve ton mot me disant que tu es encore au travail.

Rachel dit qu'aujourd'hui je suis plein de vie et que j'ai donné le meilleur de moi-même aux deux répétitions. Deux parce que Rachel est à l'extérieur de la région dimanche prochain et que nous n'avons pas d'exercice de chant. A vingt heures trente, j'arrive chez nous.

La plupart des maisons sont illuminées à l'extérieur par une multitude de lumières d'une même teinte ou de couleurs variées. À certaines s'ajoutent un ou plusieurs arbres et parfois d'autres décorations telles des étoiles, le traîneau du père Noël avec ses rennes, des couronnes, des anges et même une crèche.

Je ne me lasse pas de regarder. C'est toujours nouveau. Mes yeux disent encore, encore! Je ferais le tour du village, de la ville voisine et de toute la région. Sous un ciel étoilé, dans le bleu de la nuit et sur fond de neige, la féerie de la lumière et de la couleur éclate.

Tout annonce la fête et s'y prépare. Le village, l'école, la famille se préparent à la fête. Devant notre maison, mon cœur se serre. La magie de Noël n'y est pas. Je ne serai peut-être pas de la fête. Je ne ferai peut-être que regarder la fête.

Lundi, 4 décembre

Habel,

Par sa demande, Grégory m'ouvre toute grande une porte, celle de l'entrée dans son groupe. À moi d'accepter et de compléter mon intégration dans l'école.

Je n'hésite pas, même si je suis maladroit au jeu. Le fait d'être avec les plus grands et surtout avec Grégory motive ma réponse. Je vais peut-être me faire des amis de mon âge. Les élèves de la classe sont si bébés, les garçons surtout. Edmond est gentil, mais n'a que huit ans. Les conversations dans les deux classes ne sont pas les mêmes.

J'entre officiellement dans l'équipe de soccer. Les seules conditions sont d'avoir dix ans et de jouer à toutes les récréations. Deux gars de quatrième année ont aussi dix ans, mais ne veulent pas jouer. Soudain, je m'assombris. Trois fois par semaine, après le dîner, je ne puis être au jeu qu'en dernière partie de la récréation. Grégory trouve une solution. Durant mon absence, un plus jeune prendra la place.

La piscine est chose du passé pour moi. Je veux qu'on cesse d'en parler.

- J'ai passé un très bel après-midi avec Idèle et j'ai découvert une profusion de livres intéressants.

Mardi, 5 décembre

Habel,

J'oublie de rejoindre Rachel. Je reste dans la salle à regarder et écouter le groupe qui répète la pièce de théâtre racontant la naissance de Jésus. L'on doit me chasser pour que je retourne au chant.

Au cours du trajet en autobus, je tente de retrouver l'émerveillement de dimanche soir. En vain. Le ciel est gris et la température, douce et humide. Les décors sont devenus ternes. L'obscurité n'est pas là pour permettre aux lumières artificielles d'éblouir les yeux. Je suis déçu.

Le thème de Noël prend de plus en plus de place à l'école. En arts plastiques, il l'occupe entièrement. Là, j'apprécie le travail en équipe. Mes trois amis ont des idées, leurs doigts sont agiles et ils n'ont pas peur de se mettre au travail. Souvent, je les regarde faire.

J'ai peu fait de coloriage, d'illustration et de bricolage, même avec Lorie. Lorsque je te remettais un dessin, tu ne me félicitais jamais et tôt ou tard, je le retrouvais à la poubelle.

Mercredi, 6 décembre

Habel,

Le temps s'est encore adouci et il pleut. En faisant sortir Veloutine dehors, je vois la galerie couverte d'une mince couche de glace.

Tador appelle disant que la radio annonce que l'école est fermée pour la journée. Je veux vérifier. Il est question de routes dangereuses, de nombreuses sorties de voie et de plusieurs accidents. Les policiers recommandent de ne sortir qu'en cas de nécessité.

Que vais-je faire de toute cette journée tandis que toi tu vas dormir ? Soudain, une pensée surgit en moi et déclenche l'angoisse. Bientôt, tu vas prendre la route du retour. Si tu avais un accident, si tu mourais, qu'advierait-il de moi ? Je ne veux pas te perdre. Je ne veux pas vivre avec quelqu'un d'autre.

Je ne suis même pas capable de lire. Je prends Veloutine dans mes bras et la serre contre moi en attendant que le temps passe. Je veux que tu arrives au plus vite.

Le téléphone sonne à nouveau.

- Jovito, est-ce que tout va bien?
- Oui papa. Je suis content de t'entendre.
- Écoute, je reste à la mine. Je ne prends pas le risque de descendre.
- J'aime mieux que tu restes là-bas et qu'il ne t'arrive rien.
- Tu peux aller chez Tador si tu veux.
- Papa, je t'aime.
- À demain.

Je recommence à respirer normalement. Veloutine et moi prenons bruyamment notre déjeuner, puis j'écris à Lorie. Je lui demande de faire une photocopie des étapes du développement d'un bébé et de me la poster. Je n'emprunte pas le livre de l'école. De toutes façons, je ne pourrais le garder jusqu'en juin.

Jeudi, 7 décembre

Habel,

La nuit interrompt le verglas et ramène le froid. Il me semble être sur une autre planète. Une planète emprisonnée, figée sous un épais cristal coulé du ciel. Un peu comme toi quand tu verses du chocolat chaud sur les desserts. Les arbres sont presque tous devenus pleureurs.

C'est à nouveau congelé. Les équipes travaillent à rendre les routes sécuritaires. La circulation reprend peu à peu. J'ai faim. Je me fais des tartines à la moutarde avec une banane et un grand verre de lait. Huit heures. Huit heures quinze. Tu n'appelles pas. C'est donc que tu es en route.

Je veux être au cœur de la glace. Je m'habille. Veloutine est contente; elle branle la queue. Je ne sais lequel est le plus beau : le paysage ou le lever de soleil ? En mettant les pieds sur la galerie, je me retrouve par terre. Pour avancer, la meilleure façon est de me traîner sur les genoux.

La lumière court, frappe, rebondit, éclate, expose une infinité de diamants. Tout étincelle. Loin encore, je suis accroupi devant mon arbre. Veloutine a posé la tête sur moi. Le temps s'est arrêté. Un sentiment d'éternité plane. Je laisse la beauté glisser sur moi, m'envelopper, pénétrer en moi et y déposer silence, joie, paix.

Un coup de klaxon me fait tourner la tête. C'est toi. Je te rejoins. Nous échangeons quelques mots, puis je décide de me rendre chez Tador par le petit sentier. Je ne marche pas là où la neige est durcie, car je tombe toujours. À côté, mes pieds parviennent à briser la glace et à me garder debout. Veloutine a moins de chance que moi. Ses pattes n'enfoncent pas. Souvent, elle s'étale de tout son long. Je

m’amuse de la voir ainsi. Elle est d’une patience ! Elle se relève et me suit. Nous arrivons chez Tador. Il a répandu de la cendre chaude dans sa cour. C’est efficace, mais ça colle aux bottes.

À la fin de l’après-midi, la nature parvient à s’évader de sa prison de glace.

Edmond ne peut pas coucher à la maison lorsque je suis seul. Ses parents ne veulent pas. Tu travailles vendredi soir, et samedi, tu sors après le souper. Vendredi le 15, il pourra venir, me dis-tu.

Vendredi, 8 décembre

Habel,

L’autobus repart. Je laisse sortir Veloutine et dépose mes choses à l’intérieur. Je vais chez Tador lui demander s’il veut, samedi prochain, nous emmener en forêt Edmond et moi.

Je le retrouve dans la maison, la jambe allongée. Il est tombé hier en se rendant au garage. Pour prévenir d’autres chutes, à nouveau, il a utilisé de la cendre. Il m’assure que son genou n’est que raide et un peu sensible.

Il me remet une clé me demandant d’aller chercher son courrier. Il n’a pas à me dire son numéro de casier. Je le connais. Le sien est en haut et le nôtre, deux rangées en dessous. Je reviens avec une lettre, lui disant qu’il y a erreur. Elle est adressée à Monsieur Théodore Banville. Il éclate de rire.

- Théodore Banville, c’est moi. C’est mon nom. Les gens m’ont surnommé « Tador ». C’est plus court.

Théodore, c’est tellement plus beau ! Ce mot chante et voltige autour de moi. Au retour, à voix haute, je le dis et redis de mille manières.

Samedi, 9 décembre

Habel,

Tout cet argent pour les décorations de Noël ! Il est vrai qu'à eux seuls, les jeux de lumières représentent presque la moitié des cent cinquante dollars dépensés.

Je te regarde déposer les choses dans le chariot. Je regarde l'homme que j'accompagne et ne suis pas certain que ce soit mon père tellement son visage est différent.

Tu me demandes de choisir les personnages de la crèche de Noël. Mon cœur se serre. M'as-tu déjà dit qui ils sont ? Je demande à une employée. Tu reviens avec un morceau de toile raide et gris foncé.

Nous soupçons. Tu es impatient d'aller rejoindre une amie. J'ouvre les sacs et étale leur contenu dans le salon. Tant d'objets colorés, brillants et si beaux ! Nous aurons deux arbres, un à l'intérieur et l'autre, sur la galerie avant. Notre maison ressemblera aux autres. Je me sens bien. Je me mets à rêver. Je ne sais plus si je vais un jour me sauver.

Dimanche, 10 décembre

Habel,

Je ne savais pas que Tador avait une motoneige. Il ne l'utilise que rarement. Elle est rangée dans une remise. Il la sort pour aller dans des endroits impossibles comme cet avant-midi ou quand quelqu'un lui rapporte qu'on s'apprête à voler du bois au bout de ses terres. En hiver, Tador se déplace beaucoup en raquettes quand il ne peut le faire avec Frilou.

Je vois un autre traîneau à patins également avec quatre côtés, mais plus étroit cette fois. Toi et moi, nous nous y installons. Tador conduit habilement la motoneige entre les arbres, mais j'ai souvent peur que le traîneau reste coincé. Enfin, nous parvenons à une ancienne prairie qui se reboise naturellement. Les arbres sont larges et touffus. Ils ont toute la lumière et l'espace voulus pour devenir costauds. Quatre arbres sont choisis. Tador en abat trois et toi, un. Deux grandes épinettes pour dehors et deux sapins plus petits pour l'intérieur. Des sapins parce qu'ils perdent moins leurs aiguilles.

Les quatre arbres ne peuvent être apportés en une seule fois. Je reste en forêt tandis que Tador et toi allez en porter deux. D'un côté, la prairie est bordée principalement de trembles et de l'autre d'épinettes. J'ai peine à croire que tous ces arbres qui semblent morts vont se couvrir de feuilles le printemps venu. Seuls les conifères dans leur couleur sombre paraissent vivants. Je n'ai pas le goût d'aller plus loin. Je m'assois sur les talons et ne fais que regarder. J'essaie de comprendre ce qui nous arrive, ce qui m'arrive. Ici, ma vie m'appartient de plus en plus.

Tador revient seul. Il me fait asseoir devant lui. Là, je puis admirer la végétation qui défile devant moi.

L'imprévu fait partie de ma vie avec toi. Comme décorer les arbres à trois. Je ne pensais pas faire la connaissance de ta nouvelle blonde de cette façon. Tu aurais pu me prévenir. Elle est gentille et adroite. Elle aussi aime lire. Nos arbres sont magnifiques et tu as été d'une patience ! Vous avez cuisiné à deux en vous racontant une foule de choses. Pourquoi avec tes blondes as-tu toujours autant de conversation et si peu avec moi ?

Pour une fois, je suis exempté de la vaisselle. Je vais dehors avec Veloutine. Nous jouons devant notre arbre qui éclaire les alentours. De gros flocons se posent sur les branches et finissent de le décorer. Je suis content de vous voir partir tous les deux. J'ai besoin d'être seul. Je vais pouvoir penser et lire.

Lundi, 11 décembre

Habel,

À la bibliothèque, je choisis trois bandes dessinées sur la vie de Jésus. Je veux tout savoir de lui.

Trouver les éléments de l'ensemble d'arrivée ou ceux de l'ensemble de départ n'a plus de secret pour moi. Je comprends ce que sont les opérations inverses. Relation et couples a pris moins de temps. Evelyne m'annonce que nous travaillerons la symétrie dans les jours à venir. Avec Erik, j'en suis à la géométrie. Trouver le périmètre est facile. Je n'utilise la corde qu'une seule fois. Ensuite, la longueur des côtés me suffit pour arriver à la bonne réponse. Je commence à classifier les figures : nom, nombre de côtés, angles. C'est surtout le vocabulaire qui me manque.

En classe, nous travaillons la multiplication avec l'addition correspondante. Quand on sait ses tables, la première est beaucoup plus rapide. Pauvre moi ! je n'en sais que quelques-unes. La plupart du temps, je compte sur mes doigts. Je ne suis jamais le premier à remettre mon travail.

Au jeu, je ne m'habitue pas à me faire bousculer et parfois, jeter par terre, mais je continue pour faire plaisir à Grégory et ne pas le décevoir. Il m'encourage. Je suis protégé. Conrad, qui est dans l'autre équipe, m'apparaît de moins en moins menaçant.

Mardi, 12 décembre

Papa,

Mes yeux ne voient que laideur. Assis sur le rebord de la fenêtre, je suis incapable de participer au jeu. J'ai mal, du dos au sommet de la tête. En classe, j'essaie de chasser cette image me disant qu'il ne s'agit pas de moi, mais l'horreur me rejoint sans cesse. Le temps ne veut pas passer et la réalité s'éloigne de moi.

Ce que j'ai vu est grave, très grave. Dois-je le dire ? Alfred l'a-t-il dit ? Est-ce la première fois ? Non, parce qu'il serait autant affolé que moi, sinon davantage. Je l'observe. Il n'est pas différent des autres jours. Son visage est inexpressif. La peur peut-elle lui faire garder le silence ?

Qu'est-ce qui est bien ? Qu'est-ce qui est mal ? Pour que tu m'aies tellement mis en garde, c'est mal. Alfred subit le mal. Le bien est que cela cesse. Mon devoir est-il de parler ? Il n'y a que Tador pour m'aider à voir clair en moi. Sans Veloutine, je me rends chez lui. Il n'est pas seul. Un homme travaille à la réparation d'une auto.

- Est-ce que tu vas bien ?
- Oui.
- As-tu besoin de quelque chose ?
- Non. Je ne faisais que passer.
- Reviens demain. Tout sera terminé.

J'ai besoin de faire quelque chose de dangereux. Quelque chose qui m'absorbe et me fasse oublier. Je me rends à la carrière abandonnée. Je marche tout près du bord. La neige est glissante. Je peux tomber à tout moment et me retrouver au fond du trou, plusieurs mètres plus bas. Je ne pense qu'à guider mes pieds et garder mon équilibre. Une fois, deux fois, trois fois, j'en fais le tour. Exténué, je reviens à la maison.

Je suis dans le noir, assis sur une chaise droite. Sans m'en rendre compte, je me balance. J'endors ma souffrance.

- Non, non, non...

- Ne recommence pas ça Jovito !

Je sursaute et te vois te prendre la tête à deux mains. Je me ressaisis vite.

- Je viens juste de rentrer. J'ai faim. Qu'est-ce qu'on mange ?

Si tu n'avais pas crié, si tu t'étais approché de moi et m'avais pris dans tes bras, si tu m'avais parlé doucement, je t'aurais dit le secret trop lourd pour moi.

La tête m'élance. Je sens battre mon cœur. Je ne songe même pas à ouvrir mon sac d'école. Je reste étendu sur le tapis du salon devant le téléviseur ouvert. Veloutine me réconforte et toi, tu es là. Ta présence va m'aider à passer la nuit.

Mercredi, 13 décembre

Habel,

Enfin, pour quelques heures le sommeil s'abat sur moi, puis me quitte brusquement. Je suis tout à fait lucide et ma décision est prise : tout dire à Yolaine. Je ne veux pas me rendormir. J'ai trop peur de faire un cauchemar. Je lis. Je t'entends te lever et partir au travail.

Je n'ai jamais eu aussi hâte d'arriver à l'école. Je monte et m'arrête devant le bureau de Yolaine. La porte est ouverte. J'entre. Elle n'est pas là. Tout au fond, debout, Agnès consulte un dossier.

- Bonjour Jovito.
- Yolaine n'est pas là ?
- Non. Qu'y a-t-il ?
- Quand sera-t-elle là ?
- Pas avant vendredi.
- Pourquoi veux-tu la voir ?
- J'ai quelque chose à lui dire.
- Tu peux me le dire à moi. Je suis responsable de l'école en son absence.

Elle ferme la porte derrière moi.

J'hésite.

- Hier, après l'éducation physique, lorsque je veux m'habiller pour sortir dehors, je n'ai plus qu'une botte. Je pense que quelqu'un a caché l'autre dans le local de matériel d'éducation physique, mais la porte est fermée à clé. Je passe alors par la classe de musique et d'arts plastiques.

Je m'arrête.

- Je t'écoute.
- Et ensuite, que se passe-t-il ?
- Alfred est là.
- Oui Jovito. Que fait-il ?
- Il a la culotte baissée et Douglas joue avec son pénis.

Je vois Agnès se raidir et son visage devenir pâle.

- Tu fais bien de m'en parler.
- Douglas se rend-il compte que tu es là ?
- Non. Je repars comme je suis venu, sur mes bas, sans faire de bruit.
- Que fais-tu ensuite ?
- D'abord, je pense à me sauver. Je regarde partout dans la salle et vois ma botte sous les crochets de l'autre classe.
- Je m'habille à toute vitesse et sors dehors.
- Tu ne dis à personne que c'est moi qui t'ai raconté.
- Seulement à ceux qui ont le pouvoir de mettre fin à cela dès maintenant.

Dis-moi Jovito. Douglas t'a-t-il déjà fait des choses semblables, s'est-il montré nu devant toi ou t'a-t-il demandé de poser des gestes qui t'ont mis mal à l'aise ?

- Non. J'ai peur de lui et ne le laisse jamais s'approcher de moi.
- Jovito, n'y pense plus. Va en classe et travaille bien. Ce que tu as vu ne se reproduira plus jamais. Je m'en occupe immédiatement.

Une heure plus tard, Yolaine est à l'école et deux policiers ne tardent pas à la rejoindre. Je dois répéter ce que j'ai confié à Agnès. Ensuite, Alfred quitte la classe, puis d'autres. En après-midi, des parents sont à l'école.

Il est peut-être seize heures. Je suis couché sur la galerie. Veloutine veut jouer. Je n'en ai ni le goût ni la force. Seul mon esprit s'active. Une ombre passe. C'est Tador.

- Je t'attendais. Comme tu ne venais pas, j'ai décidé de venir te rejoindre.

Qu'est-ce qui se passe à l'école ?

Je raconte tout. De sa voix aimante, Tador me réconforte et fait revenir ma confiance.

Jeudi, 14 décembre

Habel,

L'école n'est plus la même. Elle est devenue silencieuse et sombre même si plusieurs personnes s'y attardent : les policiers, Jean-Rémi, l'infirmière, des parents et d'autres professionnels.

Yolaine est toujours avec nous. Elle visite chacune des classes. Elle nous rassure et parle de la joie, de la paix, de l'amour, du partage que ce temps de l'année suscite en chacun de nous. Elle nous livre aussi un message : Si l'on a quelque chose à dire ou à demander, s'adresser à un ou des adultes qui sont dans l'école et le faire sans la présence d'un autre enfant. Quand même, j'entends chuchoter.

- Douglas va aller en prison.
- Mon père va le tuer.
- Il ne reviendra plus jamais à l'école.
- On devrait lui couper le zizi.

Maryse ne nous montre rien de nouveau. Nous faisons beaucoup d'activités sur le thème de Noël. Je suis certain qu'elles n'étaient pas toutes prévues.

Je rencontre Jean-Rémi. C'est moi qui l'interroge. C'est moi qui exige les réponses. Qui sont les pédophiles ? Pourquoi le sont-ils ? Comment les reconnaître ? Comment s'en protéger ? Pourquoi le silence des victimes ?

Samedi, 16 décembre

Habel,

Quelle paix de ne plus penser au drame de l'école ! Quelle douceur de parcourir ces coins de forêt ! Quelle joie de recevoir Edmond chez nous !

Vendredi soir, après le souper, il arrive avec toute sa famille. Vous les adultes, conversez à l'intérieur. Nous les enfants, jouons à la cachette à l'extérieur. Nous passons souvent devant notre arbre et j'en suis fier. J'ai l'avantage cette fois. Je connais le terrain. Veloutine n'a pas de préférence, elle accompagne l'un ou l'autre de nous quatre.

La famille d'Edmond repartie, nous allons marcher dans la forêt derrière mon arbre. Le ciel est étoilé et l'énorme lune éclaire au point de nous permettre de tout distinguer. C'est fantastique et presque irréel. Nous nous déplaçons facilement sur la mince couche de neige qui recouvre le sol gelé. Veloutine découvre des choses nouvelles tout autant que nous. Nous ne voyons pas le temps passer. Tu sors et nous appelles. Nous rentrons à regret.

Après le bain et la collation, nous montons pour la nuit. Je fais la lecture à Edmond. Une courte histoire, car nous avons trop sommeil.

Comme d'habitude, les toiles n'ont pas été baissées. Le soleil nous réveille ; moi, avant Edmond. La maison est chaude et parfumée de l'odeur du chocolat chaud, du pain grillé, des œufs et du bacon. Mon estomac s'impatiente et perturbe ma lecture. Edmond ouvre les yeux. Il n'a pas à attendre, lui. Nous descendons et dévorons notre assiette.

Tous les deux à plat ventre devant le sapin et la crèche de Noël, j'écoute Edmond me raconter la naissance de Jésus. Il me parle comme s'il avait été là. Je suis ému. A mon tour, je lui fais entendre la cassette de la chorale. Il chante avec moi les chansons qu'il connaît. Il a hâte de m'entendre à la messe de minuit. Nous regardons ensuite quelques dessins animés.

Le clou de la journée, c'est bien sûr notre randonnée avec Tador et le vaillant Frilou. Nous nous accrochons à l'arrière du traîneau et laissons nos pieds glisser sur la neige. Parfois, nous tombons, mais rattrapons bien vite le traîneau. Je montre l'intérieur de la cabane à Edmond. Tador allume le poêle. Nous le regardons travailler un peu. Nous ne tenons pas en place et avons le goût de partir à l'aventure. J'en fais part à Tador.

- A seize heures, il faut que vous soyez ici.

Si vous n'y êtes pas, je repars avec Frilou et vous coucherez sous les arbres.

- Ne t'en fais pas. J'ai l'heure et la boussole que tu m'as donnée. Nous serons revenus.

Et nous voilà partis. Nous courons partout, vers tout ce qui sollicite nos yeux. Nous ne nous attardons à rien ; il y a trop de choses à voir. Je suis Edmond. Contrairement à hier soir, c'est lui qui va au-devant et son doigt est toujours pointé vers ce qui est nouveau. Nul animal dans les parages ! Ils se cachent. Le bruit de nos pas et de nos cris leur fait peur. La boussole ne sort pas de ma poche. Nous entendons toujours le bruit de la scie à chaîne de Tador et il y a nos traces.

Au retour, nous sommes plutôt amorphes. Assis sur les bûches de bois, nous nous contentons de regarder les alentours. Je reviendrai seul avec Tador. Dans le silence, je prendrai le temps de m'émerveiller et d'apprivoiser cet espace boisé.

Edmond n'en revient pas : un père qui cuisine d'aussi bonnes choses

et qui s'occupe de tout dans la maison. Chez lui, c'est toujours sa mère qui prépare les repas.

Après le souper, nous allons le reconduire chez lui. Il a aimé sa visite et veut revenir. Tu vas rejoindre Josianne. Tu veux que je cesse de l'appeler « ta nouvelle blonde ». Demain soir, elle soupe avec nous.

Dimanche 17 décembre

Habel,

Rachel annonce que vendredi, à onze heures, les élèves ont une messe de Noël à l'église et que la chorale va chanter les mêmes chants qu'à celle de minuit, mais sans le mini-récital.

Je suis surpris et heureux. Toute l'école va pouvoir nous entendre. Avec Grégory, nous sommes quatre à la représenter : deux garçons et deux filles. La chorale fait une répétition jeudi soir et une autre samedi après-midi.

Tu n'as pas cuisiné que pour Edmond, mais pour Josianne aussi. Le potage aux carottes, le bœuf au seven-up, la salade aux patates, le gâteau au fromage m'ont rendu joyeux, excité même. De la fin de semaine, il reste plein de choses à apporter à l'école pour mes dîners et à manger au souper.

Josianne adore chanter. Elle regrette de ne pouvoir m'entendre le soir de Noël à l'église. Avec une amie, elle part en voyage à Porto Rico pour dix jours et revient le 30. Mardi matin, tu vas la conduire à l'aéroport de Rouyn.

Lundi, 18 décembre

Habel,

Même si les adultes inhabituels sont partis, l'école n'est plus comme avant. La discipline s'est relâchée. On n'entend plus les mots « copie et réflexion écrite ». Les leçons et devoirs sont tombés. Les enseignantes et la surveillante ne font plus que nous rappeler doucement à l'ordre. Ainsi vendredi, personne n'a fait le compte des bravos. Nous n'avons même pas fait la récitation de la semaine. Et tout le monde a participé aux activités.

C'est peut-être parce que Noël approche et que l'école est encore ébranlée par toutes ces agressions. Nous ne sommes pas habitués non plus à voir Jean-Rémi toujours présent dans l'école et partout, même dans la cour. Depuis jeudi qu'il est avec nous.

J'ai hâte d'avoir un dictionnaire à la maison. Porto Rico est une île des Antilles.

Une lettre de Lorie ! Vite, je l'ouvre. Je suis déçu. Elle ne parle pas de Noël, seulement du bébé. Elle m'envoie deux feuilles expliquant les étapes de la grossesse. Sous chaque illustration, elle a écrit la date qui correspond au développement de son bébé et même celle de sa naissance.

Je suis triste et ne sais pas pourquoi. Il neige. Je vais trouver Tador et nous chaussons des raquettes. Nous ne faisons que nous déplacer autour des bâtiments, car j'ai de la difficulté à avancer avec de tels accessoires. Il m'arrive même de tomber. Veloutine semble étonnée.

Vu que tu travailles en soirée et que mon sac reste à l'école, Tador m'invite à le rejoindre dès que je descends de l'autobus. J'ai

besoin de me pratiquer pour parvenir à le suivre.

Mon magnétophone ne fonctionne plus. Tador dit qu'il n'y a rien à faire avec lui. Tant pis, je chanterai avec la chorale. Et puis, je connais tous les chants à présent.

Mardi, 19 décembre

Habel,

C'est bien vrai. Douglas n'est pas là. Il ne sera jamais plus là. Une jeune femme le remplace. Elle est grande. Plus grande que toi. Elle nous impressionne. Nous nous regardons les uns les autres sans rien dire. Elle aussi nous observe.

Un bonjour et son nom dits avec le sourire et d'une voix douce débutent le cours ou plutôt l'activité récréative. Elle sait nous intéresser et nous garder calmes. Nous nous amusons et nous détendons.

À la fête de vendredi, la classe exécute deux morceaux à la flûte. Estelle et moi l'accompagnons au xylophone. Même si nous pratiquons depuis la mi-novembre, Evelyne n'est pas tout à fait satisfaite de la performance du groupe.

En fin d'après-midi, Estelle et moi allons répéter « Sainte Nuit » et « Une fleur m'a dit ». J'espère que demain, nous réussirons à jouer à l'unisson.

Mercredi, 20 décembre

Habel,

Commencé la semaine dernière, mon conte de Noël est enfin remis à Maryse. Je l'ai écrit et réécrit plusieurs fois. Mon texte n'est pas illustré, je l'ai simplement entouré de quelques lignes de couleur. En voici la version finale.

La désertion des rennes

Nous sommes le 22 décembre. La neige est là et les traîneaux peints en neuf débordent de cadeaux, mais le père Noël est très inquiet. Ses vaillants lutins n'aperçoivent pas un seul renne même en parcourant des dizaines de kilomètres à la ronde.

Le soir tombe. Les lutins reviennent à nouveau bredouilles. Les rennes ne sont pas au rendez-vous. Peut-être ont-ils pris une autre direction ? Peut-être se sont-ils tous noyés avant que les rivières gèlent ? A moins que les chiens esquimaux ne les aient fait fuir ?

Le désarroi est total. C'est le souper le plus triste au monde. S'il n'y a pas de distribution de cadeaux, l'existence du père Noël est remise en question et le travail des lutins bien inutile. Tous sont au désespoir. Les bras levés au ciel, le père Noël implore la fée des étoiles.

Soudain, son lutin de confiance a une idée.

- *Et si on utilisait les nombreux chiens ?*
Les visages s'éclairent. Le père Noël hoche la tête de haut en bas. Les lutins se lèvent aussitôt et partent vers les villages voisins. Ils reviennent avec sept superbes attelages.

Le lendemain matin, le traîneau du père Noël s'élance vers le sud suivi de ceux des lutins. Un harfang des neiges vole au-devant d'eux et les conduit à travers l'immense étendue blanche.

Des arbres commencent à apparaître. Presque la moitié du chemin est parcourue. La troupe s'arrête. Les lutins s'affairent à construire des igloos tandis que le père Noël dételle les chiens, les caresse, les attache aux arbres et remet à chacun un gros morceau de phoque. Ils passeront la nuit sous les étoiles bien enfouis dans la neige. Le père Noël et les lutins sont radieux. Ils mangent en manifestant leur joie, puis s'enveloppent dans des fourrures et dorment jusqu'au matin.

Aube du 24 décembre. Les traîneaux repartent. Le paysage, de plus en plus varié, défile à vive allure. La nuit arrive et les villages surgissent. La distribution de cadeaux commence. Cette année, elle n'a pas lieu pas la cheminée, mais par la porte que le père Noël ne fait qu'entrouvrir.

Toutes les demeures sont visitées. Le père Noël est exubérant et félicite ses aides.

- *Rien ne nous presse.
Pourquoi retourner maintenant au Pôle Nord ?
Passons plutôt la nuit de Noël derrière les rochers,
dans le camp aperçu près de la haute tour.
Personne n'en saura rien.*

Le camp est chaud, regorge de victuailles et un magnifique arbre de Noël trône dans un coin. Du haut de la tour, l'harfang des neiges surveille les chiens en liberté, mais ceux-ci ne s'éloignent pas tant il y a de lièvres à attraper aux alentours.

Sur les douze coups de midi, en secret, le père Noël retourne chez lui avec tout son monde

Vendredi, 22 décembre

Habel,

Le temps manque. Nous ne sommes pas tout à fait prêts malgré les répétitions des derniers jours. Deux avec Rachel, hier ! La première, en période d'activités avancée d'une journée et l'autre, en soirée avec la chorale.

Ce matin, Evelyne revoit ses trois groupes et les fait répéter. Une grande nervosité circule dans l'école. Il me semble qu'une catastrophe va s'abattre à un moment ou l'autre sur nous. J'aimerais que l'autobus me ramène à la maison.

A neuf heures trente, les parents et amis arrivent pour l'exposition. Dans les classes, les corridors et les salles, les invités peuvent admirer nos décorations de Noël et des travaux réalisés en arts plastiques ou dans les autres matières. Tout ce qui est accroché dans l'arbre de la salle à dîner (boules, étoiles, cloches, bougies, couronnes, guirlandes) est l'œuvre de nos mains. Les visiteurs ont aussi la possibilité de lire nos contes et nos poèmes de Noël.

Chaque élève accompagne et guide ses parents. Ceux qui sont seuls prennent en charge un adulte sans enfant. Je me retrouve ainsi avec la mère de Rachel. Une dame bien gentille qui s'intéresse à tout et pose beaucoup de questions. J'aurais tant voulu que ce soit toi, mais tu as préféré dormir.

A dix heures dix, nous sortons pour la récréation. Grégory, les deux filles et moi, nous nous rendons tout de suite à l'église. Plusieurs membres de la chorale manquent n'ayant pu quitter leur travail. Placés dans le chœur, nous chantons donc à l'unisson.

Je vois arriver mes compagnons. C'est la première fois que

je peux les regarder tout à loisir. Plusieurs adultes sont assis dans les derniers bancs. Rachel attire mon attention à quelques reprises. C'est qu'en plus des personnes, mes yeux sont sollicités par la crèche et les décorations de Noël qui sont bien différentes de celles de l'école. Nous chantons aussi pour la première fois hors de la sacristie.

Sœur Martha commente chaque geste du prêtre. Elle dit quand s'asseoir, se lever, se mettre à genoux. Grégory n'est jamais distrait, lui. Il sait toujours à quel moment jouer. Même sans parties, le chant est beau, joyeux. Nous sommes longuement applaudis. Rachel a un mot à me dire. Je vois la porte arrière de l'église s'ouvrir et j'entends des exclamations.

- Le père Noël est là !
- C'est un poney qui est attelé au traîneau !
- Le traîneau est rempli de gros sacs !
- Un lutin tient la bride du cheval !

Il faut que je vois. C'est bien vrai. Le père Noël est assis sur son siège et envoie des baisers dans toutes les directions.

Je reviens vers Rachel. Elle me réprimande doucement. Je lui promets qu'à la messe de minuit, je ne me laisserai pas distraire. Je ne regarderai qu'elle.

Le père Noël et son cortège d'enfants se rendent à l'école. La plupart touchent l'animal. Je fais comme eux. Je n'ai pas vraiment peur de lui. Il est beaucoup plus petit que le cheval de Tador et il est calme. Je trouve son poil rude. Je marche à côté du traîneau. Le père Noël pose la main sur la tête de certains et à moi, il la frotte, faisant même tomber ma tuque.

Alors que nous approchons de l'école, nous entendons une musique entraînante. Lorsque la porte s'ouvre, c'est un flot d'odeurs qui nous accueille.

Les tables sont décorées, trois violoneux jouent en tapant du pied et au bout de la salle, des dames souriantes attendent derrière une immense table couverte de chaudrons et de plats.

Le père Noël fait quatre entrées. À chaque fois, il revient avec un sac portant une étiquette qu'il dépose devant l'arbre, mais sans cacher la crèche. Je suis certain qu'il y a un sac pour chacune des classes.

C'est un vrai réveillon. Un réveillon comme chez Madame Ravary. Je veux goûter à tout : tourtière, dinde, ragoût, jambon, salade, pomme de terre en purée. Je n'ai plus faim. La gourmandise me fait ajouter une tranche de bûche de Noël, un biscuit, un beigne et trois sucres à la crème.

Après le dîner, nous sortons faire un peu d'exercice tandis que les parents préparent la salle pour le spectacle. La récréation est plus courte, car à l'occasion de Noël, les classes se terminent une heure plus tôt.

Que dire du spectacle ? Je pense avoir bien joué au xylophone et chanté correctement avec Rachel. Je me sentais tellement fatigué au début de l'après-midi. J'ai peut-être même sommeillé.

Le moment le plus attendu de la journée arrive. Le père Noël s'assoit avec d'un côté son lutin et de l'autre la fée des étoiles surgie d'on ne sait où. La distribution commence par le sac identifié « maternelle ». Le lutin et la fée des étoiles ne se trompent jamais. Ils remettent toujours au père Noël le cadeau qui convient soit pour un garçon, soit pour une fille.

Un père Noël muet, mais riant fort parfois ! Ce rire me dit quelque chose. Mon tour arrive. Je reçois un petit voilier à assembler et me voilà parti à son bord sur une rivière se jetant dans un lac immense

aux nombreuses îles !

La fête est terminée. Les parents et les enseignants se félicitent. Je dois me hâter pour arriver à temps à l'autobus. Le père Noël s'approche.

- Que dirais-tu de revenir chez toi, avec moi ?

Il me fait un clin d'œil et me frotte la tête. Je le reconnais.

- Tador !

Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

- Ça n'aurait pas été une surprise. Et puis, pas de passe-droit.
Toi comme les autres !

Il enlève son costume et le remet à Agnès. Je suis surpris de le voir embrasser chacune des enseignantes en lui souhaitant Joyeux Noël. Nous revenons dans sa vieille auto bleue.

Quelle journée ! Merveilleuse, surprenante, joyeuse, émouvante... Rien de malheureux ne s'est produit. Épuisante par contre ; il faut me reposer.

Samedi, 23 décembre

Habel,

Pourquoi des vêtements neufs ? Je n'ai pas le goût d'aller en ville. L'exercice de chant est bien suffisant. Pourquoi vouloir m'affubler d'une chemise et d'un nœud papillon ? Heureusement que la vendeuse intercède en ma faveur pour un gilet que je peux porter en tout temps. Le pantalon à plis ne me dérange pas lui et les bas à motifs non plus.

Jour de Noël

Papa,

Jusqu'à la dernière minute, j'espère que tu changes d'idée et viennes à la messe de minuit avec nous. Tu m'as fait revêtir mes beaux habits neufs et brosser mes cheveux raides.

L'église remplie à pleine capacité, les décorations, les lumières, les vêtements colorés, la musique forte me mettent dans un état euphorique. Mes yeux ne quittent pas Rachel, belle comme une fée. Je crois voir maman en elle.

Tu aurais été fier de moi. Juché sur un petit banc, lorsque je chante les versets du psaume et les couplets de « Quel est l'enfant », les gens ne regardent que moi.

Ce n'est qu'à l'échange des vœux à la sortie que je me sens mal. Tador n'en finit plus de donner des poignées de main et d'offrir ses souhaits de Noël. Il connaît tout le monde. Des gens me félicitent. Je me sens important.

Tu nous attends. Tu es bien mis, mais sans ton nouveau complet. Tu m'embrasses. Tador a droit à une chaleureuse poignée de main et à une tape sur l'épaule. Tu es radieux. Est-ce parce que Josianne t'a appelé ? Veloutine se demande bien pourquoi sa nuit est dérangée.

La table est bien garnie. Deux bougies sont allumées et sur la cuisinière, des plats chauds répandent leur bonne odeur. Ce que je peux manger encore ! Un vrai délice.

Je m'étends sur le plancher, tout près de Veloutine, tandis que Tador et toi débarrassez la table et jouez aux cartes. De quoi parlez-vous ?

Qui gagne ? Je l'ignore. Je ne sais même pas à quoi j'ai rêvé.

Tu me dis que Tador est parti vers cinq heures et qu'après les appels de ses enfants, il vient nous chercher pour le souper. Je suis sûr qu'il prépare une surprise. En l'attendant, tu regardes un film et moi, je lis.

Au fait, tu ne m'as pas encore donné mon cadeau. L'aurais-tu oublié ? Tador va-t-il m'en faire un ? Moi, j'en ai un pour chacun de vous deux. Ce n'est pas grand chose. Deux bricolages réalisés à l'école. Un mobile pour Tador et une plaquette pour toi. J'offre mes cadeaux seulement si j'en reçois.

Mardi, 26 décembre

Habel,

Quatorze heures. La neige cesse. Tu t'en vas au travail pour seize heures d'affilée. Nous entrons. Veloutine se couche en boule sur le tapis du salon. Je prends une autre photo d'elle. Ça y est : mon premier film est terminé. Je m'étends à mon tour. Les images d'hier remplissent mes yeux.

Je vais du divan à la fenêtre et vice versa sans parvenir à faire passer le temps plus vite. Enfin, le voilà ! Attelé à la carriole, Frilou trotte en faisant tinter ses grelots. Tador et toi prenez place sur le siège avant tandis que moi je suis à l'arrière en compagnie de deux chaudrons posés sur des briques chaudes. Je reconnais l'odeur du jambon, mais non l'autre. Il y a aussi mon sac à dos. Il n'y a rien d'autre dans le traîneau.

Nous approchons de la cabane, là où Tador bûche. Je vois que la route, toute tracée, continue plus loin. Tador n'arrête pas. Le soleil couchant nuance la neige et mélange dans le ciel de l'or, du rose, du mauve et du bleu. Du ciel ou du sol, je ne sais lequel est le plus beau.

Soudain, je sais où Tador nous mène. Là où le père Noël a passé la nuit du 25 décembre. Je revois avec plaisir le trajet fait en octobre. Je regarde de chaque côté. Pas de traces de traîneaux à chiens. Je ne vois que celles des sabots de Frilou et des patins de la carriole, puis...

- Tador, la cheminée fume.
Quelqu'un est là !
- Tu as raison.
Quelqu'un nous attend.

Je le regarde perplexe. Après tout, le père Noël n'est peut-être pas encore parti. Mais où sont les chiens ? Je ne vois du côté ouest que des traces de raquettes qui se rendent au camp.

Frilou est préparé pour de longues heures d'attente. Nous entrons, vous deux portant le souper. Un barbu un peu plus vieux que toi nous accueille. Tador fait les présentations. Il s'agit de Fred, son ami le trappeur. Depuis sept ans, celui-ci habite la forêt toute l'année dans une cabane sans électricité ni eau courante. Une motoneige est sa seule concession à la modernité. Tous les ans, Tador l'invite à fêter Noël avec lui.

La surprise passée, j'examine l'intérieur du camp. Les cadeaux sont là devant un arbre à nul autre pareil ! Tador fait passer les chaudrons sur le poêle à bois.

- As-tu hâte de déballer tes cadeaux ?
- Oui ! Oui !

Je n'en ai jamais eu autant et des cadeaux auxquels je ne m'attendais pas du tout. Un appareil photo et deux films offerts par Lorie afin qu'elle puisse connaître sans plus attendre notre maison, Veloutine, l'école, mon arbre, Tador, les paysages d'ici et même Frilou. De toi, un magnétophone avec trois cassettes de chansons de Noël. De la part de Fred, un magnifique castor sculpté dans du bouleau. Tador m'offre son cadeau le dernier. Je n'en finis plus de déballer des boîtes mises les unes dans les autres. De la dernière, je sors une tuque, un foulard, des mitaines, des bas longs et un petit carton.

Tricoté avec amour par ton vieil ami

- Tador, tu tricotes toi ?
Je ne savais pas.

- Bien oui.
- Je ne t'ai jamais vu le faire.
- Je cachais mon tricot lorsque je te voyais venir.
- La laine est si douce !
Je vais leur faire bien attention.
- Lorsque les tiens seront tout mouillés, tu en auras de rechange.
- Merci Tador.
Merci Fred.
Merci papa.
Je vous embrasse tellement je suis content.
Pourquoi vous n'avez fait des cadeaux qu'à moi seul ?
- Noël est la fête des enfants.
Ta joie est la nôtre.

La voix de Tador m'enveloppe et me caresse. J'entends aussi celle de Lorie. Je tourne le dos. Dans mon cœur, je lui réponds et la remercie. Je saisis mon sac, l'ouvre et vous remets mes cadeaux. Je suis peiné de n'avoir rien à offrir au trappeur.

La première chose à faire, c'est de prendre des photos. De toi, de Tador, de Fred, de moi revêtu de mes nouveaux vêtements et tenant fièrement le magnétophone sur lequel se dresse le petit castor.

Je mange avec appétit le jambon et les légumes glacés. J'ai surtout hâte au dessert que Tador ne dévoile qu'à la toute dernière minute : des brioches aux fruits, du sucre à la crème et du fudge qui fondent dans la bouche. Les friandises sont devant moi, je n'arrête pas d'en reprendre même si mon estomac fait signe que c'est assez, trop même. Ton regard y parvient lui. Je bois du café fort pour la première fois de ma vie. Tador sort un jeu de dames. A la fin de chaque partie, le perdant est remplacé. Avec toi ou moi comme joueur, la partie ne dure pas longtemps. Tador gagne toujours. Il joue donc tout le temps. Sur les murs sont affichés trois calendriers où

apparaissent de jeunes femmes nues ou presque nues.

Sur le chemin du retour, j'ai peine à garder les yeux ouverts même si je veux observer les étoiles. Soudain, Frilou s'arrête, dresse les oreilles et renâcle. Tador observe, écoute, puis l'incite à se remettre en marche.

- J'ai peur.
Il a peut-être senti un loup.
- Je ne crois pas.
Tu vois, il repart.
Il doit s'agir d'un renard ou d'un harfang des neiges.

Mercredi, 27 décembre

Habel,

Je t'entends ronfler. Tu vas sans doute dormir jusqu'au milieu de l'après-midi.

Doucement, flocon par flocon, la neige pare la nature et la rend d'une beauté irrésistible. Je veux qu'elle m'habille moi aussi.

Je laisse sortir Veloutine. Lorsque je la rejoins, son poil est déjà couvert d'étoiles de neige. Elle ne se secoue pas. Elle fouille par terre et est heureuse. Sa joie devient la mienne.

Je la suis derrière le garage. J'enlève mes mitaines. Je tends les mains. Des flocons s'y posent, fondent et sont remplacés par d'autres. Je jette ma tuque par terre et présente la figure au ciel. Mes yeux s'embrouillent tandis que ma bouche goûte ce peu d'eau. Je retire mes bottes, mes bas. Dès les premiers pas, je suis saisi par le froid. Il ne me reste plus qu'à me dévêtir complètement et me laisser tomber sur le sol. Bras et jambes écartés, je laisse la neige se déposer sur moi. Une sensation étrange m'envahit. Veloutine me lèche la figure et par de petits cris me fait comprendre que le jeu a assez duré.

Vivement, je me rhabille. Je m'amuse un moment à faire des traces dans la neige en me traînant les pieds et tout en me sentant inconfortable. Je ne peux pas me rendre ainsi chez Tador et le suivre en raquettes jusque dans la forêt.

J'entre, installe mes vêtements sur les chaises devant ma chambre et enfle un caleçon, un gilet, des bas et un pantalon secs. Je me sens bien à présent. Je décide d'étrenner le cadeau de Tador. L'intérieur de mes bottes et de mes vêtements de dehors n'est pas mouillé.

Tador prend l'autobus demain matin. Il s'en va à Québec passer le jour de l'An avec ses enfants. Le mari de Rachel va le conduire à La Sarre et prendra soin des animaux et des bâtiments en son absence. Tador veut parler de moi à son petit-fils Norbert. Il ajoute que je le connaîtrai pendant la semaine de congé d'hiver et qu'à l'été, nous pourrions devenir amis puisque son père prend sa retraite en juin et que la famille s'installe dans le rang.

Avant que la loi sur le zonage agricole n'entre en vigueur, Tador a eu la précaution d'y soustraire un emplacement sur chacune des terres.

C'est la première fois qu'il me parle de sa famille. Il a sept enfants, dix-neuf petits-enfants et même un arrière petit-fils. Il me montre des photos encadrées, cachées à l'arrière de toutes sortes de choses et d'autres sur les murs que je n'avais qu'entrevues. Norbert a onze ans.

Tous se retrouvent dans un chalet loué pour trois jours et le premier matin de l'année, Tador donne la bénédiction paternelle aux siens. Je suis tellement étonné que je ne fais qu'écouter.

Je reviens à la maison avec la plus petite des paires de raquettes et un sac de livres choisis à la hâte.

Jeudi, 28 décembre

Habel,

Je ne peux pas aller chez Edmond parce que la maison est pleine de visite et pour la même raison, il ne peut pas venir chez nous. Heureusement que j'ai de quoi m'occuper.

Je fais un assez long trajet en raquettes. Veloutine marche à côté de moi. Au retour, elle ne m'attend pas. Je tombe à quelques reprises quand je m'accroche dans une souche ou un arbre mort. J'ai moins mal aux mollets que les fois précédentes. Je veux faire une surprise à Tador : courir dans la neige et le devancer.

J'écoute les cassettes que tu m'as données sans oublier celle de Rachel. A la messe du jour de l'An, nous reprenons plusieurs chants de Noël. Je répète dans ma tête lorsque tu es là. Je ne veux pas que tu m'entendes chanter.

Il y a aussi mon travail de mathématiques. Dix fiches de deuxième année que Maryse est allée chercher dans la classe de Lizzie. Une chance qu'il y a des explications dans le haut de la page ainsi qu'un modèle. Je parviens à en faire deux. Le livre sur les volcans m'intéresse beaucoup. Je regarde toutes les images et lis les légendes. Demain, je me mets aux textes.

Vendredi, 29 décembre

Papa,

Tu ne tiens pas en place. Je sais que Josianne revient demain et que tu as très hâte de la revoir.

Tu proposes que nous allions en ville déposer mon film à la pharmacie, souper et nous promener en auto dans les rues pour admirer les décorations de Noël. Nous reviendrons à la maison vers vingt et une heures, puis tu repartiras pour le travail.

Tu aurais été déçu d'y aller seul. Tu as besoin que quelqu'un soit avec toi. Avant tout, j'y vais pour me faire plaisir à moi, pour remplir mes yeux et mon âme d'images lumineuses. Je veux goûter encore à la féerie de Noël.

Samedi, 30 décembre

Habel,

Aujourd'hui, tu n'as pas besoin de moi. Tu serais contrarié que je demande à t'accompagner. Tu veux être seul avec Josianne.

J'étais avec toi au mois d'août, le jour de cette rencontre où notre vie a pris un autre tournant.

Le soleil est radieux, mais ne parvient pas à nous égayer. Nous sommes au parc à tenter de faire passer le temps. Tu es préoccupé. Pas de travail, pas d'argent ! Je suis plus loin et du pied, je trace des lignes sur le sol.

Ils arrivent, bien mis, père et fils comme nous. Ils s'assoient sur le banc voisin du tien. Vous vous regardez un instant, puis vous élanchez l'un vers l'autre dans une franche accolade.

Le garçon vient me rejoindre avec un sac de billes. Je joue maladroitement. Je vous observe. Je sens que quelque chose d'important se passe. Tu n'es plus le même. La joie est dans tes yeux. Comme je voudrais entendre votre conversation devenue interminable !

Tu le revois sans moi. Combien de fois ? Tout ce que tu consens à me dire c'est qu'il s'agit de ton ange gardien et que c'est à lui que tu dois le présent emploi.

Je veux me souvenir de tout ce qui m'arrive. Je veux être capable de partager mon passé. Si un jour, j'ai une blonde et des enfants, je vais leur dire ce que j'ai vécu et je répondrai à leurs questions.

Tes secrets sont une souffrance pour moi.

Lundi, 1er janvier

Papa,

Non, papa. Je ne veux pas aller à une autre soirée avec Josianne et toi. Je suis trop fatigué. J'ai besoin de me reposer et de penser.

Trente et un décembre. Il fait froid dehors. Le chauffage part souvent. Le jour baisse et le ciel se colore. Je suis content. J'achève la huitième fiche de mathématiques. Des autos passent en direction ouest, puis plusieurs autres. Beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Il se passe quelque chose d'inhabituel.

Je m'habille et me rends au chemin. Je vois l'incendie, plus loin dans le rang. Le feu sort par les fenêtres de la maison et attaque maintenant le toit. Bientôt, il n'y a plus que les flammes qui éclairent le soir. Les pompiers arrivent. Une auto s'arrête.

- Veux-tu venir voir le feu ?
- Non.
Je rentre.
J'attends mon père.

Je suis avec toi chez les parents de Josianne. La maison est pleine. Je ne veux rien boire. Je ne fais qu'écouter et apprendre des choses.

Que la maison des Borges est une perte totale. Rien n'a pu être sauvé. Erika et Simon ne sont pas les seuls enfants du couple, un garçon s'est noyé dans une piscine à l'âge de trois ans. Il en aurait douze aujourd'hui, trois de moins qu'Erika. La famille est en visite à Val d'Or lorsqu'un voisin découvre l'incendie. Les parents sont propriétaires d'une cordonnerie à La Sarre. Ils arrivent tout juste à vivre.

Que Douglas est suspendu de ses fonctions d'enseignant pour un période indéterminée. Son procès doit débiter en février. S'il avait vécu dans les limites de la municipalité, il aurait dû partir tellement les gens lui sont hostiles.

Que Yolaine et le comité d'école réclament la présence d'un homme parmi le personnel enseignant bien que plusieurs parents soient d'avis contraire.

Qu'il faut trouver immédiatement une maison aux Borges en attendant la reconstruction de la leur au printemps. Les maisons libres, habitables l'hiver sont rares. Celle en face de la nôtre conviendrait peut-être. Il faut appeler Tador. Les mots « corvée, cueillette de dons en biens et en argent » circulent.

Les conversations s'alanguissent. Les gens se déplacent. Ils découvrent la table garnie de jus, de liqueurs, de bières et de spiritueux. Les chansons à répondre mettent de l'ambiance. La fête est commencée.

Aux douze coups de minuit, tout le monde s'arrête et se souhaite la bonne année. Plusieurs partent. Nous sommes invités à descendre au sous-sol pour le réveillon du jour de l'An. Quarante-deux personnes prennent place à des tables illuminées. Je goûte à tout : tourtière, ragoût, jambon, dinde, salades, beigne, tarte, biscuit, gâteau et friandises.

Plus personne n'a faim et il reste plusieurs plats! Ils sont rangés dans la chambre froide pour les repas à venir. Nous remontons dans le salon et la salle à dîner attenante.

Nous sommes tenus bien éveillés par des jeux entrecoupés de chansons et d'histoires. Des jeux déroutants dont je ne soupçonne pas la fin et qui sont pour la plupart des attrapes. Le rallye me

captive. Je suis sûr d'avoir toutes les bonnes réponses. Mon équipier, un adulte, ne m'est pas d'un grand secours dans cette tâche qui consiste à compléter vingt mots dans lesquels les voyelles sont remplacées par des tirets. Je ne suis pas surpris quand plus tard on annonce l'équipe gagnante. Nous nous méritons chacun une tasse au motif de Noël.

Nous rentrons alors que le jour va bientôt se lever. Même si la messe est à onze heures, Rachel doit attendre que tu me sortes du lit.

La chorale est déçue de n'avoir chanté que pour une mince assistance. Ça fait moins d'embrassades par contre et je ne m'en plains pas.

À mon retour, Josianne est là. Nous ne mangeons qu'une soupe et c'est bien ainsi.

Aller dehors avec Veloutine est un besoin. J'ai besoin de jouer, de m'évader, de raconter à quelqu'un comment je me sens. Tout d'abord, je me rends dans le chemin, mais je vois rien de ce qui reste de la maison des Borges. Je regarde celle d'en face. Est-ce là qu'ils vont venir vivre ?

Lorsque j'entre, vous avez plaisir à préparer tous deux un petit souper bien simple. Je regarde la télévision et m'endors. Je rêve. Des flammes dansent devant moi, se courbent, se couchent, se relèvent, s'éloignent, reviennent. Ta voix les éteint toutes à la fois.

- À quoi rêvais-tu ?
- Au feu.

Tous les deux, vous tentez de me rassurer. Le feu m'impressionne, mais ne me terrifie pas. Je connais toutes les règles de sécurité et avec les cinq détecteurs de fumée que tu as installés dans la maison, nous sommes bien protégés.

Mercredi, 3 janvier

Habel,

Depuis hier, je m'ennuie. Je ne sais trop quoi faire. La vaisselle terminée, je décide de retourner dehors avec Veloutine tandis que tu t'installes pour la soirée devant le téléviseur.

J'aime jouer dans la neige sous la clarté de la lune et au milieu des ombres de la nuit. J'ai l'impression d'être entouré d'une foule de personnages tous différents les uns des autres.

Une auto passe lentement. Je la vois tourner entre les arbres dans la cour de Tador. Je pars à la course. Tador n'a que le temps de saluer le mari de Rachel. J'arrive près de lui. Il me soulève de terre et m'embrasse me souhaitant une bonne année.

Je porte le plus gros des sacs. Tador déverrouille la porte. Nous entrons et nous nous racontons brièvement les derniers jours, car nous devons nous reposer tous les deux. Tador a beaucoup à faire pour installer la famille Borges dans la maison d'en face et je retourne à l'école demain.

J'entre en coup de vent.

- Tador est de retour.
- Je suis allé chez lui.
- Cesse de crier et de faire du bruit.
- Tu n'es pas content de l'apprendre ?
- Je regarde mon émission.

Je suis déçu de ne pouvoir partager ma joie avec toi.

Jeudi, 4 janvier

Papa,

Je suis content de monter dans l'autobus scolaire, de retrouver mes compagnons et par-dessus tout, le personnel de l'école.

La journée débute par le cercle magique. Maryse nous invite à dire notre plus beau souvenir du temps des Fêtes.

Pour Estelle, c'est la réunion de famille où, le matin du jour de l'An, son arrière-grand-père a donné la bénédiction paternelle à la parenté agenouillée.

Je ne suis pas le seul à ignorer cette tradition. Maryse en explique l'origine et le sens. Je sais enfin ce que Tador est allé faire à Québec.

Quelques-uns se sont déjà exprimés quand Jules lève la main.

- Jovito ne pourra plus chanter à l'église.

Ma mère l'a dit.

Il n'est pas baptisé.

Tous les yeux se tournent vers moi. Maryse n'a pas le temps d'intervenir. Je suis déjà assis à mon pupitre, la tête appuyée sur mes bras repliés. Je n'entends plus rien de ce qui se dit. Je pense à la dernière journée d'école à Montréal, à ma rencontre avec Bertrand.

- Jovito, tu as beaucoup progressé au cours des dix-huit mois où nous avons travaillé ensemble.

Tu es capable de surmonter tes difficultés et de réussir ta vie. Il te faut le vouloir, croire en toi, t'affirmer, garder confiance et rêver grand.

J'espère te revoir un jour ou entendre parler de tes succès.

N'oublie pas : tu es le maître de ta vie.

Je reviens vers le groupe.

- Je garde en moi pour toujours cette messe de Noël où je chante et qui est la première à laquelle j'assiste.
Je vais me faire baptiser et l'an prochain, je chanterai à nouveau à l'église.

En après-midi, Sœur Martha passe dans les classes nous souhaiter la bonne année. Elle me demande de la suivre à la bibliothèque.

- Jovito, mercredi prochain, les élèves de troisième année commencent leur préparation au sacrement de l'Eucharistie. Tu pourrais te joindre à nous. Tu apprendrais à connaître Jésus et après la première communion, je continuerais avec toi ta préparation au baptême.

Je rayonne.

- Oui. Je le veux.
- Je vais aller voir ton père demain.
- Il travaille de jour.
- Et la semaine prochaine ?
- De quatre à minuit.

C'est la semaine du long trajet. Un trajet morne. Il n'y a plus de décorations de Noël, seulement la neige.

Plusieurs autos sont stationnées en face. Comme nous n'avons pas encore repris les leçons et les devoirs, je fais sortir Veloutine et vais voir ce qui se passe. Des hommes et des femmes s'affairent à laver, réparer, peindre. Des meubles et des boîtes arrivent. Personne ne me prête attention. Je reviens jouer avec Veloutine.

À la dernière bouchée, tu te lèves et traverses offrir ton aide. Je dessers la table et lave la vaisselle. Demain, je vais pouvoir dire aux autres que mon père travaille à préparer la maison de Simon. Dimanche soir, la famille devrait pouvoir y coucher.

Vendredi, 5 janvier

Habel,

Je ne sais ce qui vous prend, vous les adultes. Tu ne fais pas de dessert du mois de janvier. Nous mangeons des fruits. À l'école, certains réfléchissent et écrivent leurs bonnes résolutions. Le personnel nous reprend en main et c'est sérieux.

Yolaine nous présente notre nouveau professeur d'éducation physique : Félix. Il est jeune et a les cheveux roux et bouclés. Son visage et ses membres sont couverts de taches de rousseur et il n'est pas très grand. J'aimerais qu'il soit mon frère, mais moi, j'ai les cheveux noirs et mon teint est foncé. Je sens que nous allons bien nous entendre et que je vais m'amuser avec lui.

Nous commençons par une sortie en raquettes. Des bénévoles ont tracé en forêt deux parcours d'inégale longueur. Je fixe rapidement mes harnais. Félix nous demande de faire le tour de la cour. Ceux qui y parviennent, peuvent emprunter le trajet le plus long. Au son du sifflet, il faut revenir dans la cour. Nous sommes cinq garçons à vouloir nous dépasser les uns les autres.

Pour les trois prochaines semaines, le cours d'éducation physique est en avant-midi à cause de la période d'activités. Aujourd'hui, nous n'en avons pas.

Maryse décrète que le mois de janvier est celui de la poésie. En fin de journée, elle lit un poème, puis nous échangeons avec elle jusqu'au son de la cloche.

Je regarde son gros cahier où sont collés des poèmes découpés un peu partout sans doute et d'autres, écrits à la main.

Après le souper, tu viens me conduire chez Edmond. Tu seras seul. Josianne et toi, qu'allez-vous faire ? Tant que tu le l'amènes pas vivre à la maison, cela ne me dérange pas

Mercredi, 10 janvier

Mon père,

Tu as voulu pour Jean-Rémi. Tu as voulu pour la chorale. Tu as voulu pour Edmond. Pourquoi n'as-tu pas voulu pour sœur Martha ? Et surtout, pourquoi ne pas m'avoir averti ? Je n'aurais pas été humilié.

Nous arrivons à l'église ; l'un de nous ouvre la porte de la sacristie. Sœur Martha n'est pas là pour nous accueillir. Elle est dans son bureau. Nous l'entendons parler avec quelqu'un. Nous nous déshabillons et prenons place à la grande table. Elle nous rejoint.

- Jovito, tu retournes à l'école.
- Pourquoi ?
- Tu ne viens pas avec les autres.
- Je ne peux pas rester ?
Vous avez dit...
- Lève-toi et va-t-en.
Ton père ne le permet pas.

Face à sa voix et à ses yeux remplis de colère, je comprends qu'elle a été mal reçue. Elle n'a pas eu la chance de Yolaine. Mais qu'as-tu bien pu lui dire pour la mettre dans cet état ?

Je ne veux pas laisser voir mon trouble. Je reviens au jeu de soccer en disant que j'ai changé d'idée. Je joue mal.

En entrant, je vais voir Yolaine et lui dit que je ne veux plus faire partie de la chorale. Je veux essayer le théâtre. Trop d'élèves s'y sont déjà inscrits. La danse alors.

Vendredi, 12 janvier

Habel,

Tu ne seras pas toujours là à me restreindre. Et si moi, je veux être baptisé, pourquoi m'en empêcher ? Tu aurais pu au moins m'expliquer les motifs de ton refus. Le silence. Le silence qui blesse encore plus que la parole. La peur. La peur qui m'empêche de la prendre et me fait le garder à mon tour.

Yolaine devine ma déception. Je suis avec elle dans le dépôt de vieux livres.

- Jovito, je t'ai dit que tu pouvais prendre un exemplaire des volumes qui t'intéressent.
- Mais ils m'intéressent tous.
- Tu n'es pas raisonnable.
Tu ne peux pas les emporter tous dans ton sac d'école.
- J'apporterai le reste lundi.
- Tu n'auras pas besoin. Je vais chercher une boîte et en partant de l'école, j'irai la déposer chez toi.
- Merci beaucoup. Je suis content. J'aime tellement les livres et lire !
- Et tu avances à pas de géant dans les mathématiques.
- Je commence à aimer cela.
- Jovito, même si tu m'as fait écrire ton nom dans l'atelier de danse, tu peux encore retourner au chant.
- Non. Ma décision est prise.
- J'ai l'impression que tu te punis. Chanter à l'école et chanter à l'église sont deux choses différentes. L'une n'oblige pas à l'autre.
- Je sais. Je choisis la danse.
- Il ne faut pas agir sur un coup de tête.
Si tu n'aimes pas la danse, reviens me voir.

La danse pour ne rien laisser voir de mon rêve brisé. Cette première séance est pénible. Olivier m'encourage.

- Tu vas y parvenir
Tu as le sens du rythme.
Ce sont les mouvements que tu ne connais pas.
- Quand pourrons-nous changer d'activité ?
- Au début de mars.
Tu vas tellement aimer ça que tu vas vouloir continuer l'an prochain.

Je regarde le calendrier scolaire. Six semaines encore.

Tout ce que j'espère, c'est que Jean-Rémi n'aborde rien de tout cela avec moi. Je ne veux pas en parler.

Simon et moi ne jouons pas longtemps dans la neige. Son oncle vient le chercher pour la fin de semaine. Il est plus contrarié que moi. J'ai tant à faire. Je termine le ménage et place amoureusement les nouveaux livres dans mon étagère. Une tablette est remplie. Je les reprends un à un et les feuillette en m'attardant à quelques poèmes. Je veux faire un cahier comme celui de Maryse.

Samedi, 13 janvier

Habel,

J'ai un autre ami, un merveilleux ami de cinq ans. Avec lui, je ris, j'oublie la réalité, je me sens bien et je ne vois pas le temps passer.

Le matin, nous sortons tous les deux un peu à l'avance. Je le rejoins dans sa cour et nous jouons à des petits jeux tranquilles près de la route. Erika quitte la maison lorsqu'elle voit l'autobus s'approcher.

Je ne peux pas jouer avec Simon après l'école parce qu'il se fait garder chez sa tante. Il ne revient avec ses parents qu'à dix-sept heures trente. Erika descend de l'autobus plus tôt.

Lorsque Simon a fini de souper, il m'appelle et nous jouons dehors avec Veloutine. Nous courons partout autour de nos deux maisons et plus loin encore. Nous marchons à quatre pattes, au grand bonheur de Veloutine. Nous avons trouvé un endroit où glisser. Nous entendons toujours à regret la voix de son père ou de sa mère nous disant qu'il faut rentrer.

J'ai moins de temps pour lire et écrire mes lettres. À présent, je fais toujours mes leçons et devoirs avant le souper.

Que je suis négligent ! Lorie doit attendre ma lettre depuis longtemps. J'ai pourtant mes photos depuis dimanche dernier.

Pour me faire pardonner, j'écris plusieurs pages. Je joins à ma lettre une quinzaine de photos, les meilleures. L'enveloppe est grosse. Plus tard, je lui ferai parvenir les photos prises à l'école. Mon deuxième film n'est pas encore complété.

Je veux ne rien avoir à faire dimanche. Il faut donc ouvrir mon sac d'école. Mes « trois professeurs » de mathématiques ne se sont certainement pas consultés pour que je me retrouve avec autant de travail.

Enfin, c'est terminé. Il est quinze heures et je n'ai pris que le temps de déjeuner et de dîner. Tu dors toujours. J'ai sans doute le temps de rejoindre Tador au bois avant qu'il ne revienne. Je m'habille et chausse mes raquettes, ou plutôt, celles de Tador. Veloutine est contente. Elle attend ce moment depuis le matin.

Finalement, c'est loin. Je m'essouffle. J'ai soif, mais je n'ai pas apporté d'eau. Tador me voit venir. Je bois à même son cruchon. Je l'aide à placer les dernières bûches dans le traîneau. Il me taquine et demande à Frilou s'il veut bien me ramener à la maison.

Je n'attends pas la réponse. Je pose mes raquettes sur le chargement et m'installe sur le siège, Veloutine à mes pieds. Frilou n'est pas pressé. Nous avons le temps de bavarder et de nous détendre. Tador est heureux que j'aie un ami avec qui jouer tous les jours. Souvent, il nous regarde. Il me parle de son voyage, de sa famille, de Norbert. J'ai hâte de connaître ce garçon. Nous ferons beaucoup de choses ensemble. Nous partirons même à l'aventure. A mon tour, je lui raconte les dernières semaines, mais en gardant certaines choses pour moi.

J'entre. Josianne est avec toi. Elle me demande de lui parler de ce que j'ai fait dehors. Nous soupons tous les trois et plus tard, vous partez ensemble. Je prends mon bain en vitesse. Je veux lire longtemps.

14 janvier

Habel,

Tu as fait coucher Josianne à la maison, dans ta chambre. Je m'y attendais.

Nous déjeunons tous les trois. Tu sers le café pour elle et toi.

- Jovito, nous allons au centre plein air aujourd'hui. Veux-tu venir avec nous ?

L'école s'y rend chaque année, à la fin de l'hiver. J'en entends parler. Je veux connaître cet endroit.

- Oui, mais il y a Tador. Je dois le rejoindre pour une excursion en raquettes.
- Appelle-le pour y aller cet avant-midi. Nous ne partons qu'après le repas du midi. N'est-ce pas Josianne ?

Tador est disponible. Je le retrouve et nous partons droit au nord. La forêt est dense et les arbres ploient sous la neige. Nous nous arrêtons pour admirer. Je prends deux photos. Tador marche d'un bon pas et n'a pas à m'attendre. Je le suis, mais n'arrive pas à le dépasser. Ses enjambées sont trop longues.

La vaisselle reste sur le comptoir tant nous avons hâte de partir. Nous arrivons au centre plein air par un chemin tortueux. Tout au haut de la colline, le chalet fait son apparition entre les arbres, des bouleaux surtout.

Tu perds ton visage sévère et t'amuses autant que Josianne et moi. Je ne veux pas descendre la grande glissade de bois avec vous dans une chambre à air. J'ai un peu peur. Je préfère la petite côte enneigée sur un tapis de plastique et la marche autour du chalet. La vue sur les environs est tellement belle ! Je m'éloigne dans le sentier de raquettes et n'enfonce pas. La neige durcie me porte.

Quand Josianne propose que je vous accompagne en skis, je dois

bien lui avouer que je n'ai jamais pratiqué ce sport. Toi, ce n'est pas la première fois, car tu te débrouilles bien.

Nous passons un bel après-midi. Je termine mon film. Nous soupçons à la cantine du centre. Je suis content de revenir à la maison. Je suis fatigué.

Lundi, 15 janvier

Habel,

Le dîner s'achève. Idèle sonne la cloche. Le silence se fait.

- La glace de la patinoire est prête.

Demain, Nadine et Lucie vous amènent patiner.

Apportez vos patins dans un sac de tissu épais et n'oubliez pas les bas de laine.

Ceux qui n'ont pas de patins et qui veulent y aller, vos enseignantes vous feront descendre plus tôt avant le dîner et j'essaierai de vous en trouver une paire dans la boîte de l'école.

Je n'ai pas de patins et je veux aller patiner. Ici, il est normal d'emprunter ou de donner. En allant trouver Idèle demain, je n'ai pas l'impression de demander la charité. Et puis, elle ne fait que me les prêter. Ils retourneront dans la boîte à la fin de l'hiver.

Tu es humilié quand quelqu'un veut donner, que ce soit pour toi ou pour moi, pourtant tu te rendais dans les centres familiaux. Est-ce parce que tu avais la liberté de choisir et que tu payais, même si ce n'était qu'avec des sous ou quelques dollars ?

Je n'ose t'en parler. J'ai peur que tu ne sois pas d'accord et m'interdises d'aller patiner. Tu sais, je ne suis pas le seul à ne pas avoir de patins. Avant de sortir à l'extérieur, plusieurs sont allés trouver Idèle.

- Demain, je regarde à ça.

Elle a une autre boîte remplie de mitaines, de bas, de tuques et même de foulards. Je ne l'ai pas vue, mais j'ai vu Idèle aller y puiser pour ceux qui ont froid.

Les mathématiques ? J'en ferai plus la prochaine fois. Erik est d'accord. Il va me montrer à patiner. J'ai hâte à demain.

Mardi, 16 janvier

Habel,

Quelle journée ! Je ne perds pas une minute. Ainsi, lorsque le travail de la journée est terminé, je puis lire. Dans l'étagère de la classe, il y a maintenant plusieurs livres en provenance du dépôt et d'autres sortis des armoires de la bibliothèque en plus de ceux qui sont là depuis toujours. Certains élèves m'imitent. Surtout des filles de quatrième année.

En sciences de la nature, nous étudions les plantes. Maryse sort de l'armoire de la classe des pots, un sac de terre et des sachets de graines. Le nom de dix-neuf plantes différentes est écrit sur de petits cartons. Mon tour de piger arrive. Je lis : pois. Maryse donne les directives et chacun fait ses semis : trois graines dans chacun des pots qui sont déjà identifiés. Ne reste qu'à écrire notre nom. Puis nous les portons dans la salle d'informatique, car dans notre classe, le soleil ne se montre jamais. Nous les arrosons et les recouvrons d'un plastique.

De retour en classe, nous préparons une fiche où inscrire nos observations au fil des jours. Chaque matin, nous irons avec Maryse prendre soin de nos plantes et noter leur développement.

Idèle m'attribue des patins. Un peu trop grands, mais avec mes bas

de coton et deux paires de bas de laine, ça va aller. Le dîner est bruyant. Est-ce à cause de la neige, du patinage ou des deux ?

Nadine devant et Lucie derrière, nous partons en rangs et devons les garder. Idèle reste à l'école avec une quinzaine d'élèves. La patinoire municipale est à plusieurs maisons de l'école et un peu à l'écart. Nous entrons dans une petite salle chauffée et mettons nos patins.

Ce que je peux m'amuser ! Erik et Grégory me tiennent par le bras. Lorsque je suis capable de me tenir debout, ils me font prendre des courses. Je m'essaie un peu seul. Je ne dis pas que ma cheville commence à faire mal. Nous reviendrons mardi prochain si la température le permet.

À la fin de l'après-midi, Maryse lit le poème *Quand il neige sur mon pays* d'Albert Lozeau.

La neige qui fait prendre le côté à l'autobus. La neige qui empêche le chauffeur de le remettre sur la route. La neige qu'un homme enlève de sa galerie et qui le fait s'approcher de l'autobus et s'offrir à le tirer avec son tracteur.

La maison n'est pas tellement loin. Je décide de ne pas attendre et de rentrer à pied. Il ne fait pas froid et la neige est si invitante. Je marche en zigzaguant d'un côté à l'autre de la route. Je me retourne et regarde mes traces dans la neige duveteuse, puis je monte sur le rebord de la route où la neige est accumulée. J'avance en enfonçant de temps à autre. Parfois aussi, je perds pied et tombe tout en bas.

Un peu avant que j'arrive à la maison, l'autobus me dépasse. Je dépose mon sac à l'intérieur sans voir qu'il est rempli de neige. Un mot me dit que tu travailles jusqu'à demain matin. Veloutine et moi, ne faisons que le tour des bâtiments.

Jeudi, 18 janvier

Mon père,

Tout se sait dans cette école. Jean-Rémi sait, mais je ne m'en rends compte qu'à la fin de la rencontre. Je ne me doute pas qu'il m'y amène tout doucement.

Nous parlons des vacances des fêtes, de la messe de Noël, du jour de l'An, de l'incendie, de Simon, de Tador.

- Jovito, dis-moi s'il y a quelque chose qui te fait souffrir en ce moment ?

Il touche une blessure que je ne veux pas montrer. Je me tais et fuis son regard.

- Comment te sens-tu face à ton père ? Que ressens-tu ?

Je le regarde.

- Mon père, c'est mon père. C'est lui qui décide. Je dois lui obéir.

Jean-Rémi ne tire rien de moi. J'entre dans mon monde imaginaire et retrouve le père idéal que, petit, je me suis moi-même créé.

Vendredi, 19 janvier

Habel,

Je dois y aller. Maintenant. Il faut y aller pour en finir et pouvoir oublier. Rachel lève les yeux. Son visage s'éclaire.

- Tu reviens avec nous !
- Non. Je viens porter la cassette.
- Garde-la. Tu pourras la réécouter.
- Je n'y tiens pas.
- Jovito, je veux te parler.
Après la classe, viens me rejoindre. J'irai te reconduire chez toi.
- Mon père veut que je prenne l'autobus.

Grégory arrive avec les autres. Je quitte Rachel et me rends au local de danse. J'ai le cœur gros.

Olivier demande à Louann, une fille de cinquième année, de m'enseigner les pas de base. Celle-ci m'amène à l'écart et lentement me fait une démonstration, puis elle reprend les mouvements un à un et me les fait exécuter. Je répète et répète. À la fin, je suis capable, au ralenti, d'enchaîner les pas en décrivant chacun à voix haute. Jamais, je ne parviendrai à suivre la musique.

Erika m'appelle. Elle garde Simon toute la journée demain. Ses parents travaillent le samedi. Elle me demande si je veux bien jouer dehors avec lui. Nous pouvons aussi jouer à l'intérieur. Devine quelle est ma réponse ?

Samedi, 20 janvier

Habel,

Simon et moi jouons dehors depuis longtemps. Il vente fort, mais nous n'avons pas froid. Nous portons une cagoule sous notre capuchon et un foulard par-dessus.

J'aperçois Tador qui nous attend en haut de la côte.

- Tu viens glisser avec nous ! Tu vas aimer ça.
Nous descendons très loin.
- Je ne suis pas habillé pour jouer dans la neige.
- Ça ne fait rien. Essaie une fois seulement.
- Non, Jovito.
- Josianne vient de m'appeler. Elle veut te parler, mais craint que ce soit ton père qui réponde. Elle me charge donc de te faire le message. Tu sais que le vingt-deux est le jour de naissance de ton père. Elle veut fêter son trente-deuxième anniversaire. Le gâteau de fête est déjà commandé. Demain soir, elle amène ton père au restaurant. Il ne se doute de rien. Ils conversent tous les deux. Soudain, toi et moi, nous arrivons. Tu imagines sa surprise...
- Je n'ai pas de carte ni de cadeau.
- Tu as le temps d'ici à demain soir de préparer quelque chose.
- Je ne suis pas capable. Je ne fais rien de beau.
- À l'école, tu dessines et bricoles pourtant ?
- Parce que je suis obligé et que les autres m'aident.
- Tu ne dis rien.
Toi non plus, Simon.

Erika me sauve. En peu de temps, la carte est prête et une boîte est transformée en coffret où tu peux ranger des petites choses. Simon aussi participe.

Nous descendons jouer au sous-sol, ou plutôt, découvrir tout ce qui s'y cache. Les gens sont tellement généreux ! Il y a là une infinité de choses. A mesure qu'ils ont le temps, les parents classent et donnent ce qui est en surplus ou qu'ils n'utilisent pas.

Nous décidons de jouer à nous déguiser en puisant dans les boîtes de vêtements. Sitôt habillés des pieds à la tête, nous nous regardons dans le grand miroir sur pied, puis nous enlevons ces costumes pour recommencer avec d'autres. Plus c'est grand, mieux c'est et plus nous rions. Je suis très intéressé par un vieux casque de fourrure à rabat qui s'attache sous le menton. Tador en a un semblable. Erika ne vient pas voir ce que nous faisons.

Dimanche, 21 janvier

Papa,

J'ai été longtemps à ignorer que nous avions, toi et moi, un anniversaire de naissance. La première fois où ils ont été célébrés, c'est par Lorie. Avant elle, ils passaient inaperçus. Après, ils ne sont pas plus soulignés, mais je sais à quel moment nous avons un an de plus. L'idée de te fêter me cause une sensation étrange.

Je pense que je ne pourrai jamais jouer avec Simon le dimanche. Ce jour se passe en famille et est consacré à se rendre chez la parenté ou à la recevoir et à faire des sorties culturelles ou récréatives. Madame Borges m'explique cela à son arrivée, hier soir.

Il y a Tador. Nous empruntons un trajet différent qui nous fait longer la carrière abandonnée avant de pénétrer dans la forêt. Le silence nous accueille et nous accompagne jusqu'à la sortie. La joie court au-devant, donne des ailes à mes raquettes, me fait dépasser Tador et courir devant lui. Il se met à rire aux éclats. Nous faisons une pause.

- Aujourd'hui, le petit prince s'est transformé en lièvre et moi, en tortue.
- Tador, tu es riche, toi !
- Pourquoi dis-tu cela ?
- Toutes ces terres sont à toi.
- C'est vrai. La terre est une grande richesse, mais à part elles, je n'ai pas d'argent ou si peu.
- Tu es pauvre alors ?
- Non. J'ai tout ce dont j'ai besoin pour être heureux et je suis bien vivant.
- Tador, quand irons-nous marcher sur les terres d'en face ?
- Tu aimerais cela ?
- Oui, les endroits inconnus m'attirent.
- La prochaine fois.

Le souper est agréable et bon. Tador et moi parlons surtout ensemble et toi, avec Josianne. Les gens se joignent à nous pour te chanter bonne fête. Je découvre avec toi le cadeau de Tador : une grosse lampe à piles, et celui de Josianne : une chaîne en or.

Nous nous levons de table quand une amie de Josianne s'approche avec son bébé couché dans un petit siège qu'elle porte d'une main. Elle le dépose sur la table. Josianne fait les présentations. Tu te mets à parler à l'enfant d'une petite voix que je ne connais pas. Je ne sais pourquoi la colère monte en moi et me pousse à vouloir frapper le bébé. Je m'éloigne. Je suis méchant. J'ai honte.

Lundi, 22 janvier

Habel,

Dans le cercle magique, je parle de Simon et de nos jeux.

À cette étape-ci, pour évaluer le français oral, Maryse utilise la poésie, soit la récitation d'un poème devant la classe. Elle tient compte aussi des échanges qui se font tous les jours.

La table au fond de la classe est couverte de poèmes. Le tirage au sort décide de l'ordre dans lequel nous allons choisir. Je suis l'un des derniers. Je prends *J'aime l'âne* de Francis Jammes. Les autres poèmes parlent de l'eau, de l'été, d'une grand-mère, d'hirondelles, de prière... Je n'ai pas l'âme à les réciter en ce moment. J'aurais voulu choisir le premier.

Nous commençons à les réciter lundi prochain : six ou sept par jour. Cette fois, Maryse commence par les volontaires. Je suis prêt à réciter le premier... ou le dernier. Lundi, mardi ou mercredi. Peu importe.

Mercredi, 24 janvier

Habel,

Je me suis joints à la classe d'Agnès parce que j'ai dix ans.

Deux policiers nous rencontrent pour nous prévenir du danger des drogues. Ils nous montrent des échantillons, décrivent leurs effets, parlent de dépendance et répondent à nos questions.

- Pourquoi les gens se droguent-ils ?
- Pour plusieurs raisons. En voici quelques-unes.
 - Pour éprouver des sensations nouvelles.
 - Pour le bien-être ressenti.
 - Parce qu'on a mal en soi.
 - Pour fuir les problèmes.
 - Pour oublier.
 - Parce qu'on est seul.
- Mon père dit qu'un petit joint ne fait pas de tort à la santé.
- Ton père est dans l'erreur. La mari est dommageable encore plus que le tabac. Elle peut conduire aux drogues fortes.
- Est-ce que tout le monde peut devenir dépendant ?
- Non, pas tous les gens. Il y en a qui en prennent à l'occasion.
 - D'autres peuvent en arrêter la consommation quand ils le décident.
 - Malheureusement, certains y restent accrochés dès la première fois ou s'y habituent peu à peu.
- Comment savoir si on va être dépendant ou pas ?
- Il n'y a pas de moyen pour le savoir. Le mieux est de ne jamais commencer parce qu'on ne sait pas jusqu'où la drogue peut conduire.
- Pouvez-vous donner des exemples ?
- Oui. Des filles et des garçons beaux, intelligents, pleins de vie comme vous qui ont été entraînés ou se sont laissés entraîner à

prendre de la drogue et en sont devenus esclaves.

Des jeunes qui ont perdu leurs beaux rêves d'avenir et abandonné leurs études. Ils volent, commettent des crimes, se prostituent pour obtenir l'argent dont ils ont besoin pour acheter leur drogue. Ils ne vivent que pour elle et ne peuvent plus vivre sans elle. Pour échapper à cet enfer, plusieurs se suicident. La drogue est un gaspillage effarant de vies, de talents, d'argent.

- Peut-on s'en sortir ?
- Oui, mais c'est difficile et long.
Oui. À condition de le vouloir et d'être aidé.

Le message est passé. Je ne toucherai jamais à ça. Même l'odeur de la cigarette et de la bière me déplaît. Je n'ai besoin d'aucune de ces drogues. J'ai ici tout ce qu'il me faut pour grandir : la lecture, la nature, mon imagination, Veloutine et des amis. Il y a aussi l'espoir de ma libération de toi. Le temps passe si vite dans ce pays. Quelques années encore!

Je laisse les dépliants remis sur la table. J'aimerais que tu les regardes et en parles avec moi.

Jeudi, 25 janvier

Habel,

Le ciel ne cesse d'épaissir la couverture blanche de la terre endormie. Tador ne se rend plus dans la forêt avec Frilou. Il y a trop de neige. Il lui manque un peu de bois de chauffage pour la deuxième année à venir, mais il compte le compléter au printemps sur la neige croûteuse.

Frilou sort quand même faire de l'exercice presque tous les jours. Tador le selle, le monte et se rend loin dans le rang, parfois au

village. Frilou n'a pas peur des autos. Tador veut m'apprendre à faire de l'équitation. J'aimerais, mais avant, il faut que moi, j'arrête d'avoir peur.

La neige, il faut l'enlever. Du perron, des marches, de la cour. Je t'aide, mais c'est toi qui en fais le plus. Au village, on ne suffit pas à la tâche. Ainsi, mardi, nous n'avons que la moitié de la patinoire à nous. Nous nous amusons quand même bien et je suis capable de parcourir seul une certaine distance. J'aime patiner.

Ce matin, la neige n'est enlevée que dans le stationnement à l'avant et au côté de l'école. A la récréation, il nous est impossible de jouer au soccer. Il faut attendre le passage du tracteur.

Cette neige blanche est irrésistible. Nous partons en fous. Grégory, quelques autres et moi, faisons un tour de glissoire, battons la cour, montons sur les buttes, dévalons la côte au fond de la cour assis sur des tapis de plastique ou sur nos vêtements et recommençons. La cour ressemble à un champ de bataille.

La récréation s'achève. Une dernière fois, nous montons les marches de la glissoire. Nous sommes nombreux là-haut. Il faut se hâter à s'asseoir et à descendre. Nous nous poussons. Grégory perd pied et tombe dans la neige. À son cri, nos rires s'arrêtent. Lizzie le fait porter à l'intérieur. Il a très mal. Ses parents sont appelés. Je suis malheureux et me sens coupable. Moi aussi, je poussais.

En fin d'après-midi, Maryse nous apprend que Grégory a la jambe droite cassée. Je suis encore plus triste et ne sais plus si je veux qu'Edmond vienne à la maison demain soir.

Tador dit que ce qui est fait est fait, que cela doit nous servir de leçon et nous inciter à plus de prudence à l'avenir. Ses paroles me font du bien.

Vendredi, 2 février

Papa,

Enfin ! Je suis de retour à la maison ! Tu dois me croire. Tous, il faut me croire. Pas seulement Jean-Rémi. Dis-moi que tu me crois.

Pourquoi suis-je allé là-bas ? Pourquoi la journée se termine-t-elle ainsi ?

Edmond, Simon et moi sommes tellement heureux de jouer dehors et dans les deux maisons ! Quel bon dîner nous prenons samedi tous les cinq ensemble ! Quelle joie de découvrir la soucoupe et le traîneau tout neufs ! Quel plaisir à descendre les pentes de la carrière abandonnée ! Quel bonheur de vous voir, Josianne et toi, vous amuser autant que nous les enfants !

Mais voilà ! Dimanche après-midi, je suis seul. Partis. Vous êtes tous partis, même Tador. Le soleil et le froid me disent de bouger. Le vent n'est pas là pour me retenir. Je décide d'aller marcher en raquettes sur la deuxième terre d'en face. Je n'amène pas Veloutine, car selon Tador des pièges y sont installés. Je ne veux pas qu'il lui arrive malheur.

Je marche longtemps. Je n'ai pas froid. J'arrive devant une digue de castors. Un arbre mort et déraciné s'est couché en travers de l'étang. De l'autre côté, j'aperçois une boîte de bois suspendue dans un arbre, un peu au-dessus de la neige. Je veux voir ce qu'il y a à l'intérieur. Il m'apparaît plus facile de traverser sur le tronc sec plutôt que dans les branches qui bordent l'étang.

J'enlève mes mitaines, mes raquettes et commence à marcher un pied devant l'autre. J'atteins presque mon but quand je décide de me rapprocher au plus vite de l'objet convoité. Je m'élance et saute dans

l'étang.

À ma grande surprise, je m'enfonce et crie d'effroi lorsque je sens l'eau entrer dans mes bottes. J'essaie de prendre appui dans la neige, mais elle se dérobe sous mes mains. Je tente de lever la jambe, mais quelque chose la retient, l'immobilise. L'autre ne m'obéit pas davantage. Je me sens entraîné vers le fond.

Après plusieurs tentatives, je réussis à avancer et à m'agripper au tronc. À force de torsions, je parviens à extirper un pied d'une botte, puis l'autre.

Je cours. Je cours vers la maison. Je n'entends que le bruit de mon cœur. Mes pieds font mal, s'engourdissent et deviennent insensibles. Il me semble entendre le bruit d'une motoneige. Je me retourne. Le salut est-il devant ou derrière moi ? Je ne vois rien. Je reprends ma course. Mes jambes se débloquent. Je me relève et continue. Mon cœur bat à tout rompre. Le bruit extérieur s'amplifie. Je me retourne à nouveau. J'aperçois à présent la motoneige. Elle se dirige droit sur moi. J'enlève ma tuque, mets mes pieds à l'intérieur et me laisse choir dans la neige.

Je n'ai pas voulu mourir. Si je me suis étendu, c'est pour me reposer. Si j'ai fermé les yeux, c'est pour remercier mon ange gardien. À ce moment, je ne sais pas qu'il a pris le visage de Fred le trappeur.

Je n'ai pas voulu mourir. J'ai tant lutté pour échapper à la mort ! Toute la vie qui était en moi a servi à vaincre la mort. À part mon geste irréfléchi, je n'ai rien fait pour perdre la vie. Après, j'ai tout fait pour la conserver.

Papa, je regrette tous les soucis que je t'ai causés. Je veux payer moi-même les bottes neuves, à même l'argent de ma bicyclette. Pardonne-moi papa de t'avoir fait souffrir. Je sais que tu m'aimes. Je

l'ai vu dans tes yeux lorsque le médecin t'a dit qu'il n'aurait pas à m'amputer des orteils. Tu pleurais en le remerciant. Tu es venu me voir tous les jours. Josianne aussi s'est beaucoup occupée de moi. Merci papa ! Merci Josianne !

Lundi, 5 février

Habel,

La deuxième étape est terminée. La troisième commence demain. Je n'ai pas récité le poème ni passé les derniers tests. J'ai hâte de retourner à l'école, de retrouver tout le monde. J'ai surtout hâte que vous arrêtiez d'être aux petits soins avec moi. Simon se comporte comme si j'avais perdu l'usage de mes jambes. Il ne cesse d'accourir vers moi. Nos jeux sont calmes. Seules nos voix sont animées.

Mes pieds sont de moins en moins sensibles. Une infirmière vient les désinfecter tous les jours et refaire les pansements. Je prends encore des antibiotiques. Ça me gêne un peu de porter des bottes beaucoup trop grandes pour moi. Enfin, ce n'est que pour entrer et sortir. À l'intérieur, je porte des pantoufles tricotées... par Madame Lortie.

Tador n'est pas un radoteur. Ce qu'il avait à me dire, il me l'a dit à l'hôpital et ne revient pas là-dessus. Il sait que j'ai compris.

Je retrouve l'appétit. À l'hôpital, je suis couché et je dors souvent. Je n'ai pas faim. Et puis, ce que tu cuisines sent tellement bon !

Là-bas, je n'ai pas le goût de lire ou si peu. Je regarde la télévision et parle avec les gens, mais ici, je me reprends. J'achève *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll. Une dame, bénévole de l'hôpital, me le donne. Son fils l'a beaucoup aimé. Maintenant, il est grand.

Mardi, 6 février

Habel,

Je prends la parole le premier. Je veux qu'on sache ce qui s'est réellement passé. Je veux que cessent tous ces racontars à propos de ce que j'ai vécu. Aujourd'hui, le cercle magique tourne autour de moi. Les autres ont peu à dire d'eux. Par contre, ils me questionnent et je leur réponds.

Grégory et moi, nous nous retrouvons tous les deux à l'intérieur pendant les récréations. Il se déplace assez facilement dans l'école à l'aide de ses béquilles.

Il a la permission de jouer du piano. Je l'accompagne à la salle de musique. Il me montre où est le do central. Il me fait trouver tous les do, puis me fait jouer. Il procède ainsi pour les autres notes. C'est ma première leçon de piano.

Maryse nous présente un nouveau projet : chaque jour, pendant dix minutes, aller faire la lecture d'un livre aux petits de la maternelle. Chacun est libre d'accepter ou de refuser. Je donne mon nom immédiatement. Je me réjouis à l'idée de faire la lecture à Simon.

Presque toutes nos graines ont germé. J'ai deux pois et ils ont déjà quelques centimètres de hauteur. Je les garde tous les deux même si Maryse affirme qu'un plan seul se développe mieux.

Mercredi, 7 février

Habel,

Je suis déçu. Je ne fais pas la lecture à Simon, mais bien à deux autres petits. Deux, parce qu'un se retrouve sans lecteur. Je suis quand même content parce qu'ils suivent l'histoire et s'en émerveillent.

C'est jour d'éducation physique. Je reste dans la classe à faire le travail des trois jours d'école de la semaine dernière. J'ai un serrement de cœur. Tador a rapporté mes mitaines à la maison, mais non les raquettes... J'imagine mes compagnons marchant sans moi dans la forêt. Je me vois les rejoindre, me faufiler au premier rang et les conduire jusqu'aux rochers. Quand pourrai-je à nouveau jouer dehors ? Pourvu que ce soit la semaine prochaine. Le ski de fond commence.

Je ne travaille plus les mathématiques avec Erik. Maryse dit que ce n'est plus nécessaire. Par contre, je continue avec Evelyne.

Je retrouve avec joie Grégory. Il me remet un carton où la clé de sol est dessinée sur une portée ainsi que des ovales avec le nom des notes. Il me dit de mémoriser cela et de l'avertir quand je le sais parfaitement. Il se met à jouer ses morceaux favoris.. Je n'ai pas de difficulté avec les notes étudiées dans le cours de musique, mais je bute sur les autres. La récréation se termine.

- Demain, je vais les savoir.

Je continue à les étudier à la maison.

Vendredi, 9 février

Papa,

Jouer du piano est devenu une autre de mes ambitions.

Leçon d'hier : Grégory me présente un nouveau carton. Cette fois, les ovales sont vides. Il me désigne des notes ici et là et me demande de les jouer. Je ne fais pas d'erreur. Dos tourné, je dois nommer et chanter la note qu'il joue. Ça, c'est plus difficile.

Aujourd'hui, il vérifie si je connais bien la valeur des notes, puis me fait asseoir au piano. Il ouvre un cahier et le dépose devant moi. Sous les encouragements de Grégory, je joue le thème de la 9e Symphonie de Beethoven. Je suis heureux et fier de moi. Apprendre est une joie.

Evelyne nous a remis cette méthode pour adultes. Elle dit qu'à mon âge, je n'ai pas à passer par toutes les étapes d'apprentissage d'un jeune enfant.

À treize heures trente, je fais mon sac et te rejoins en avant de l'école. J'apporte le travail à terminer à la maison. Nous nous rendons à l'hôpital. L'attente n'est pas trop longue. Le médecin examine attentivement mes pieds qui ont commencé à peler. Il me fait un peu mal. La guérison s'effectue bien et plus rapidement que prévu. Il me revoit la semaine prochaine. Il faut continuer les antibiotiques, les pansements et ne pas m'exposer au froid. Je sais ce que cela veut dire : l'hiver est fini pour moi. Plus de patinage, plus de jeux dehors, pas de ski de fond ni de journée plein air !

À la pharmacie, je ne veux pas descendre avec toi. Je reste dans l'auto. J'ai le cœur trop gros. Je ferme les yeux pour arrêter mes larmes. Je sens Fred me soulever, m'asseoir face à lui sur la

motoneige, enlever le bas restant et enfouir mes pieds sous son parka, directement sur sa peau. J'entends les cris de ceux qu'il arrête sur la route. Je vois la précipitation des soignants à l'urgence. À mon réveil, tu es là.

Tu reviens avec une belle grosse boîte de chocolats en forme de cœur pour Josianne. Il y en a aussi pour nous, mais dans des emballages ordinaires.

Samedi, 10 février

Mon père,

Si je suis capable de marcher de la maison à l'autobus, tu ne crois pas que je puisse me rendre jusque chez Simon?

Comme il faut te laisser dormir jusqu'à quinze heures, t'imagines-tu combien le temps peut être long pour Simon et pour moi ?

Tador ne sait pas lui qu'il faut attendre. Au tout début de l'après-midi, il passe prendre de mes nouvelles. Je lui raconte ma visite à l'hôpital. Je lui remets la lettre que j'ai écrite pour Fred et dans laquelle je le remercie de m'avoir secouru. Les deux se voient de temps à autre.

- Je vais la lui remettre avec grand plaisir dès que je le verrai.
- Merci Tador.

Norbert arrive dans deux semaines. Tador a quelque chose à me dire à son sujet, je le sens. Moi, je ne sais comment lui dire que je ne pourrai pas jouer dehors avec son petit-fils. Je décide de le faire de manière indirecte.

- Norbert aime-t-il l'hiver ?
- Il le trouve beau, mais préfère l'été.
- Joue-t-il beaucoup dans la neige ?

Tador se détourne et se tait quelques instants, puis me regarde droit dans le yeux.

- Norbert est en fauteuil roulant.

Plein de stupéfaction, à leur tour mes yeux plongent dans les siens.

- Pourquoi ?

- Un accident de piscine. Un mauvais plongeon. Il y a sept ans.

Je mets mes mains dans celles de Tador. Les mots ne sont plus nécessaires.

Quinze heures ! J'ai l'esprit ailleurs. Je n'arrive pas à croire que Norbert soit handicapé. Tombés à l'eau tous les projets élaborés pour l'été ! Et dire adieu aux randonnées à bicyclette avec lui .

Je n'ai pas le goût de jouer, mais je ne veux pas que Simon s'en aperçoive. Je veux cacher mon émoi.

- Aujourd'hui, tu es le maître et moi le serviteur. Je fais tout ce que tu veux.

Dimanche, 11 février

Papa,

Je suis inquiet pour toi. Je ne serai peut-être pas capable de dormir tant que tu ne seras pas rentré. J'ai peur.

Bien étendu sur le sofa, je suis à lire lorsque je t'entends entrer et refermer brusquement la porte. Tu lances quelque chose par terre et te mets à sauter à pieds joints. Plusieurs fois, puis tu ouvres et refermes la poubelle. Je n'ose bouger et retiens ma respiration. Je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe.

Tu sors en claquant la porte. J'entends l'auto démarrer et sortir de la cour. Je vais à la fenêtre et te vois disparaître sur la route. Je regarde dans la poubelle et découvre le cadeau de Josianne anéanti.

L'amour s'est brisé entre vous deux. Il n'y aura pas de Saint-Valentin. Papa, il t'est facile de te faire des blondes, mais difficile de les garder.

Quelques heures auparavant, nous sommes pourtant si joyeux. Madame Borges et Simon arrivent avec un grand sac. Ils m'apportent des bottes en fourrure de phoque. Elles sont suffisamment grandes pour que je puisse porter un bas de laine sur mon bas de coton tout en laissant circuler l'air. Madame Borges assure que mes pieds y seront toujours bien au chaud.

Ces bottes leur ont été données peu après l'incendie et sortent de chez le nettoyeur. Mon visage s'ensoleille et devient radieux comme celui de Simon.

- Tu vas encore pouvoir jouer avec moi dehors. Erika ne veut pas s'amuser avec moi dans la neige.
- Avant tout, il faut obtenir l'avis du médecin. Ça ne sera pas avant son rendez-vous de vendredi matin.

Lundi, 12 février

Habel,

Tu rentres tôt. Je passe une bonne nuit.

L'école est morose. La neige tombe encore. Elle est accumulée en grosses buttes un peu plus loin de l'école, en arrière et sur les côtés. La couche qui recouvre la cour s'épaissit à chaque tombée de neige. La marche en est rendue pénible. Presque plus personne ne s'aventure jusqu'aux arbres. La cour étant ainsi rétrécie, les élèves se retrouvent les uns près des autres et deviennent irritables.

Grégory ne parvient pas à redonner ardeur à l'équipe de soccer. En sortant aux récréations, les joueurs se rendent sur les buttes et s'affrontent au jeu du roi de la montagne qui consiste à se hisser tout en haut et s'y maintenir en poussant, tirant et frappant même.

Idèle et la surveillante du matin n'en finissent plus d'avertir et de punir. Plusieurs sont privés de récréation et copient. Les querelles se poursuivent jusque dans la classe. Maryse élève la voix et nous fait trouver d'autres jeux. Le chauffeur d'autobus crie pour nous faire taire.

Je retrouve le calme de la maison. Veloutine se fait caressante. Tu m'appelles pour le souper. La table est bien dressée. Le temps des repas pris ensemble nous rapproche. Je sens ta peine, mais aussi ta volonté de regagner le cœur de Josianne.

La lettre de Lorie est une éclaircie dans cette sombre journée. Je ne veux partager ce moment de joie avec personne. Je monte à ma chambre. J'embrasse l'enveloppe. Je ne veux pas la déchirer. Je l'ouvre avec un couteau. Une photo glisse sur le lit. C'est celle de Lorie avec son ventre rond. Ma joie s'envole. La venue de ce bébé me rend triste, mais rend Lorie si heureuse. Une autre photo la

montre enlacée par le père de son enfant. Cet homme me laisse froid. Et voici la lettre.

Jovito,

Cher enfant de mon cœur à qui je pense souvent et que j'aime tant, je ne peux que te redire toute mon affection et ma tendresse. Comment te convaincre à jamais que la place que je t'ai faite en moi est toujours tienne et que personne ne peut te l'enlever fut-il mon propre enfant ? Un lien indestructible s'est créé entre nous dès notre première rencontre.

Mon conjoint Patrice a bien hâte de te rencontrer. Nous sommes impatients de connaître l'Abitibi et de vous rendre visite. Il faut dire que tes photos nous mettent l'eau à la bouche. Nous commençons aussi à nous documenter sur la région.

Si tout se déroule selon nos prévisions, nous irons à l'été te montrer notre petite fille et si ton père est d'accord, tu pourras, si tu en as le goût, venir passer une semaine avec nous à Montréal.

Réponds-moi bien vite. J'attends tes photos de l'école et d'autres peut-être...

Salue bien ton père ainsi que Josianne et dis-leur que je leur souhaite bonne chance en tout.

Je te serre contre moi et t'embrasse.

Lorie

Oui, je veux que Lorie vienne chez nous. Oui, je veux aller avec elle à Montréal. Oui, je veux parvenir à aimer le bébé. Que ce soit une fille, va m'aider.

Je cache la lettre dans la base de ma lampe. Je veux la relire plusieurs fois. Chère Lorie, elle devine mes états d'âme à travers les mots que j'écris et ceux que je n'écris pas. Je commence ma réponse.

Mercredi, 14 février

Habel,

Tandis que je range les livres à la bibliothèque, Grégory demande à Yolaine la permission de m'enseigner le piano d'ici la fin de l'année. Elle ne lui donne pas de réponse.

Plus tard, elle me rencontre. Un bulletin scolaire est sur son bureau.

- Bonjour Jovito !
- Bonjour !
- Comment vont tes pieds ?
- De mieux en mieux. Je revois le médecin vendredi.
- Il va sans doute te parler de sécurité, te donner des conseils.
- Je sais ce que j'aurais dû faire et ne pas faire. Les gens ne font que ça me mettre en garde. Je veux qu'ils cessent. Et toi aussi.
- Bien. Passons donc à ton bulletin qui me donne de grandes satisfactions.
Une note globale de 97% en français, c'est magnifique !
Avec 73 % en mathématiques, tu as fait un énorme progrès et Maryse me dit qu'il faut s'attendre à plus à la fin de la troisième étape.
Tu as d'excellents résultats dans les autres matières et ton comportement est bon. Je suis fière de toi et te félicite.
- Merci, Yolaine.
- Et maintenant, la demande de Grégory qui est aussi la tienne.
Tu sais que bientôt vous retournerez tous les deux à l'extérieur pendant les récréations.
- Oui. J'ai bien hâte de pouvoir jouer dehors, mais je veux aussi apprendre le piano et Grégory veut me montrer.
- Tu veux.
Si tous les autres voulaient comme toi... Mais tu ne penses

pas Jovito que tu en entreprends trop ?

La lecture à la maternelle.

Le rangement à la bibliothèque.

La récupération en mathématiques.

Le jeu de soccer.

Et maintenant le piano ?

Tu n'auras plus de temps libre...

- Je ne fais plus de récupération sur l'heure du dîner et le travail à la bibliothèque n'a lieu qu'une fois par semaine. Je joue au soccer quand je suis là. Et puis, Grégory ne me donnera que deux cours par semaine.

- Mais toi, il te faut pratiquer les autres jours. Vous n'avez pas de piano à la maison.

- Dis oui. Les choses que j'aime ne me fatiguent pas. Je t'en prie. Je veux tellement apprendre le piano.

Mes yeux se mouillent et mes mains supplient.

- Essuie tes yeux.

Avec toi Jovito, le pire c'est que je suis bien incapable de te dire non.

C'est oui, mais pour vingt minutes chaque jour. Pas une de plus.

- Merci. Tu es gentille. Je t'aime. Plus tard, je vais jouer pour toi.

Merci papa pour les chocolats offerts ! Tu sais, ceux de Josianne, je les aurais bien mangés si tu ne les avais pas écrasés.

Je lis sur la première page du journal que le procès de Douglas est remis à l'automne prochain. Je n'y pensais plus.

Vendredi, 16 février

Habel,

Tu changes tes heures de travail pour m'accompagner à l'hôpital. Un médecin inconnu et sévère examine mes orteils.

- Monsieur Levan, vous devez être vigilant avec votre fils afin qu'une telle situation ne se reproduise pas.

La sensibilité au froid va demeurer. Faites en sorte d'ici la fin de l'hiver qu'il ne s'éloigne pas des habitations et ne laisse jamais ses pieds refroidir.

Nous cessons les antibiotiques ainsi que les pansements.

Donnez-lui un bain de pieds tous les jours et frictionnez-les. Qu'il porte des bas de coton blanc lavés tous les jours.

Pas une seule fois, il ne m'adresse la parole. Me prend-il pour un bébé ? J'ai le goût de lui faire une grimace.

Neuf paires de bas blancs, tu achètes ! Il est vrai que tu ne fais le lavage qu'une fois la semaine.

Nous arrivons à l'école. Tu entres faire tes recommandations.

- Il peut sortir dehors lundi. J'appelle le matin pour dire pendant combien de temps. En fin de semaine, nous faisons des essais avec des bottes de fourrure. Il ne peut pas chausser de bottines de ski.

Si tu avais su, tu aurais ajouté... ni de patins.

Je n'aurai plus à attendre et à surveiller l'arrivée de l'infirmière et surtout, à enfermer Veloutine au sous-sol parce qu'elle fait peur à madame. Demain, tu commences ta surveillance. À ton réveil, je peux jouer dehors. Pendant combien de temps...

Qui vérifiera la chaleur de mes pieds en ton absence ? Tous. Tador, Erika, Mme Borges, Idèle, Félix et qui d'autres encore ? J'ai le sentiment de voir ma liberté s'envoler. Pour la retrouver, je veux que l'été arrive au plus vite.

Maryse ne veut pas que je reste dans la classe pendant la période d'activités. Il me faut rejoindre Olivier. Je me tiens à l'écart parce que j'ai peur qu'on m'écrase les orteils. Louann vient me trouver et me fait exécuter quelques figures d'une danse nouvelle. Lorsque la musique s'ajoute, je me contente de regarder. A la fin, Olivier s'adresse au groupe.

- Au début de mars, je pars travailler à l'extérieur de la région, mais j'ai trouvé quelqu'un pour me remplacer. La danse va donc continuer jusqu'à Pâques.

J'en suis fort contrarié. Cela veut dire combien de semaines encore ? Tador passe. Il le faut, tu ne m'as pas encore donné la permission d'aller chez les voisins. Nous parlons de la semaine de relâche et de son petit-fils.

Norbert aime se promener en carriole et faire de la motoneige. Tador a fabriqué pour lui un traîneau surélevé, avec des côtés, qu'il accroche à l'arrière du véhicule. J'ouvre de grands yeux quand Tador me dit qu'il fait de l'équitation et de la natation.

Un paraplégique peut faire tout cela ! De plus, Norbert s'habille, se couche, prend son bain et va aux toilettes seul. Il a une planche pour l'aider à passer du fauteuil roulant au lit, aux cabinets d'aisance ou à un autre siège. Il a développé une grande force dans ses bras et ses épaules.

La semaine de vacances m'apparaît moins longue, mais je pense quand même aux promenades à bicyclette que Norbert ne pourra pas faire avec moi. Je serai seul à errer dans la nature tandis qu'il restera cloué à son fauteuil. Comme c'est injuste !

Dimanche, 18 février

Papa,

Tu vois bien que les bottes gardent mes pieds au chaud... Pourquoi ne veux-tu pas que je reste plus de vingt minutes dehors ? Tu peux me faire confiance. Je vais entrer si je sens mes orteils devenir froids. Tu ne quittes pas la maison. Est-ce à cause de moi ? Est-ce pour me surveiller ?

Samedi. Simon est tellement content de marcher dans la neige avec Veloutine et moi ! Et moi donc ! Nous avons même le temps de faire quelques glissades.

Aujourd'hui, je ne fais que m'asseoir contre mon arbre, Veloutine blottie sur mes genoux. Elle prend de plus en plus de place. Mes yeux se perdent dans la beauté qui m'entourne. J'entends le silence, puis la joie murmurer de partout. Je glisse dans une douce rêverie, enveloppé dans le manteau blanc, chaud, réconfortant et paisible de la nature. Je me sens bien et heureux de vivre. Ta voix me ramène à la réalité et à la maison.

Je te parle de l'heure du dîner à l'école. Trente minutes pour le repas, vingt au piano et le reste dehors. Tu calcules rapidement. Le compte y est : vingt minutes de récréation. Tu es satisfait. Tu ne sembles pas surpris d'apprendre que j'étudie un instrument de musique. Tu ne poses pas de questions. Je ne te comprends pas.

Mardi, 20 février

Habel,

Les explications collectives sont terminées. Maryse me demande de venir à son bureau avec mon cahier de mathématiques. Je ne le trouve pas. Elle m'interpelle à nouveau. Je lui réponds que je ne l'ai pas. Je vide mon pupitre sans plus de résultat. Maryse ordonne aux autres élèves de regarder dans le leur.

Il est dans celui d'Estelle. Rick se met alors à ricaner et à chuchoter.

- Estelle et Jovito...

C'est Louan qui va être jalouse !

Je vois le regard stupide de Jules se promener d'Estelle à moi. Je suis rouge de colère et de honte. La figure me brûle.

C'est Rick ! J'en suis certain. Je le dévisage. Il baisse les yeux. Ce matin, Hector et lui ont fait la distribution des cahiers et des fiches. Ils étaient seuls dans la classe à ce moment-là. Rick a fait exprès de placer mon cahier dans le pupitre d'Estelle. J'ai envie de lui lancer n'importe quoi, mais je parviens à me maîtriser. Je ne veux pas perdre de bravos. Je vais lui remettre ça de la même manière que lui.

Après la récréation du midi, l'occasion m'en est donnée. Il est parti, comme bien d'autres, mettre sécher ses mitaines sur le calorifère. Je prends une de ses bottes et la pend au crochet sous le manteau d'Idèle. Personne ne me voit.

En classe, je travaille en mettant la main devant ma bouche quand un sourire de contentement s'y dessine. J'ai hâte de voir ce qui va se passer au son de la cloche. Quand même, je trouve le temps un peu long.

Nous sommes dans la salle et nous nous habillons. Moi, lentement. Rick signale à Maryse qu'il n'a qu'une botte. Tout le monde

cherche. Partout. Dans les poubelles, les salles de toilettes, les placards, les locaux. Moi aussi, je cherche. Les autobus attendent. Finalement, Idèle apporte des bottines de ski. Il sort ainsi chaussé. Il est au bord des larmes et j'en éprouve du plaisir.

J'imagine la surprise d'Idèle lorsque, le ménage terminé, elle enfle son manteau. Je pense à demain, où ceux qui sont allés aux toilettes pendant la classe seront suspectés. Je deviens mal, mais je ne peux quand même pas avouer que c'est moi le coupable.

Qu'aurais-tu fait à ma place ? Que ferais-tu si tu étais moi ?

Mecredi, 21 février

Habel,

Jour d'éducation physique pour les autres. Jour de musique pour moi. Félix suit fidèlement tes consignes. Il ne permet pas que je fasse une courte sortie à l'arrière de l'école même si je lui dis que je joue dehors le midi.

- Avec des bottes de fourrure, tu peux, mais pas avec des bottines de ski. Ton père a été formel sur ce point.

Je retourne en classe et lis quelques pages. Soudain, je pense au piano. Maryse me permet d'aller pratiquer. Je repasse les morceaux étudiés et joue *Vive le vent* à plusieurs reprises. C'est avec les accords que j'ai le plus de difficulté. Je pense que Grégory va être satisfait de moi même si je ne joue pas assez rapidement. Je n'oublie pas de compter ; c'est très important selon lui.

Le soir, Simon et moi avons l'impression de jouer dans des endroits différents lorsque nous ne retrouvons plus nos traces, effacées par la neige tombée du ciel ou poussée par le vent. Madame Borges n'oublie pas l'heure. Nous ne jouons pas plus de vingt minutes.

Jeudi, 22 février

Habel,

En apercevant Yolaine, l'idée m'est spontanément venue.

- Je ne veux plus aller dans l'atelier de danse. J'ai trop manqué de cours et j'ai peur de me faire mal ou de me faire faire mal aux pieds. Je veux apprendre à tricoter.
- Jovito ! Décidément, tu me surprendras toujours.
As-tu des aiguilles à tricoter et de la laine ?
- Non.
- Comment peux-tu y parvenir si tu n'as pas ce qu'il faut ?
Il n'y a pas un autre atelier qui t'intéresse ?
- Je connais quelqu'un qui peut m'en prêter.

Tador est d'une patience ! Il m'apprend à monter des mailles et à tricoter à l'endroit. Mon foulard a déjà quelques centimètres. Tador veut que je tricote en tenant la deuxième broche. Il me semble impossible de la garder et de passer la laine en même temps. Il me dit que ce n'est qu'une question d'habitude.

Vendredi, 23 février

Habel,

Comment n'ai-je pas pensé plus tôt à aller dans l'atelier de la mère de Rachel ? Je m'y suis senti tellement bien. Tricoter à son rythme n'est pas stressant. Mon foulard a plusieurs centimètres de plus.

Mes pois aussi grandissent. Je change les tuteurs. Estelle cueille deux radis. A la collation, elle les tranche finement et en remet une portion à tous ceux qui veulent y goûter. Quel délice ! J'ai hâte de pouvoir faire la même chose. Il me faut en parler à Tador. Je veux faire un jardin quand la neige sera fondue. Idèle va s'occuper de nos plantes pendant la semaine de congé.

En arrivant de l'école, je compte mes sous. Je veux qu'en te rendant en ville demain, tu m'achètes un film. Je possède 143, 79\$ exactement et c'est grâce à toi. Je te remercie beaucoup. Le ménage de mon cocon est fait.

Les jours allongent sans cesse. Je joue avec Simon à transporter des blocs de neige laissés par le chasse-neige. Nous les alignons et les empilons à côté du garage. Nous bâtissons un fort. La voix de la mère de Simon m'exaspère.

- Tout de suite. Le temps est dépassé !
C'est la dernière fois que je le dis.

Samedi, 24 février

Habel,

Je n'ai pas à choisir entre Norbert et Simon. Ce dernier passe la semaine à Val d'Or chez son oncle, sa tante et ses cousins.

Je joue avec Simon, mais je pense à Norbert. Va-t-il s'intéresser à moi seule ? Vais-je être capable d'accepter son handicap ? Est-ce que le fauteuil roulant va nous empêcher de nous rapprocher l'un de l'autre ?

Dans le sous-sol de la maison de Simon, avec les vieux rideaux, nous dressons une grande tente à l'aide des meubles et des clous fixés aux poutres. Nous nous déguisons, puis vidons par terre deux grands sacs de toutous. Nous les assoyons sous le chapiteau : sur des boîtes de cartons, des chaudières renversées, de petits bancs, des chaises et un tapis. Nous improvisons un spectacle pour eux. A la fin, nous nous applaudissons. Simon n'aime pas ranger. C'est moi qui fait le gros du travail.

Erika nous ignore jusqu'à ce que nous sortions dehors. Elle nous dit surveiller le temps. Pas de chance ! Tu travailles à enlever la neige de l'entrée. Au rythme imposé, notre fort ne monte pas vite.

J'ai l'impression que toi aussi tu attends quelqu'un et ne sais comment la rencontre va se dérouler.

Une deuxième auto est stationnée chez Tador. Norbert et ses parents sont arrivés. Je les vois demain.

Tu es long à sortir de la salle de bain, mais comme tu es beau ! Je ne peux faire autrement que de sourire et te souhaiter bonne chance avec Josianne.

Je continue à lire les contes des Frères Grimm que Simon m'a passés et qu'il connaît par cœur. Depuis qu'il est tout petit, l'un ou l'autre de ses parents lui lit chaque jour une histoire au coucher. Toi, non.

Dimanche, 25 février

Papa,

Tu dors lorsque je pars répondre à l'invitation de Tador. En ouvrant sa porte, je suis accueilli par une odeur agréable. De chaleureuses poignées de main et une tendre étreinte finissent de me mettre à l'aise. Tout de suite, je remarque que Tador a fait un bon ménage. Tout est rangé. Enfin, presque tout.

Tador n'est pas le seul à avoir cuisiné. Il regarde sa belle-fille et rit en disant qu'il va se reposer cette semaine. Accompagné d'une sauce aux oeufs et d'une macédoine, le pâté au saumon est délicieux. Et que dire de la crème aux tomates et du pouding aux raisins ! Madame Banville me sert trop et moi, je ne laisse rien parce que c'est trop bon.

Les parents et le fils me questionnent sur l'école qui sera celle de Norbert en septembre. J'essaie de ne rien oublier. Il n'y passera qu'une année. Moi, encore trois autres. Je dis « vous » aux parents de Norbert et ils ne me reprennent pas.

Après le dîner, Tador et son fils se rendent au garage. Je m'offre à faire la vaisselle. Madame Banville me remercie et ajoute qu'elle a tout son temps pour cette tâche.

Je retrouve Norbert au salon. Nous jouons au Scrabble. Je ne connais pas ce jeu, mais de prime abord je l'aime même si je compte peu de points en comparaison de Norbert. Il me dit que l'école devrait l'inclure l'an prochain dans ses activités du vendredi.

Nous écoutons ensuite de la musique. Il connaît beaucoup de chanteurs et de groupes. Je dois bien lui avouer mon peu de connaissances musicales. Ce qu'il aime par-dessus tout, c'est

peindre en écoutant des œuvres classiques ; cela l'inspire.

A mon retour, je te retrouve avec Josianne. Elle a passé la nuit chez nous. Le contenu de sa trousse de maquillage est étalé sur le comptoir de la salle de bain. Notre maison est gaie comme celle d'à côté.

Mardi, 27 février

Habel,

La météo occupe une grande place dans la vie de Tador. Hier, en arrivant chez lui, je le trouve préoccupé.

- Avec le doux temps qui s'annonce, il faut changer tout l'horaire de la semaine.
C'est ce soir qu'il faut coucher au camp, tandis que la neige est bonne pour la motoneige.

Je le regarde avec étonnement.

- J'attendais le milieu de la semaine pour t'en parler.
Norbert veut entendre le chant des loups.
Je lui ai promis que ce serait cette fois.
Veux-tu venir avec nous ?
- Vas-tu rester au camp toute la nuit ?
- Bien sûr.
- Alors c'est oui.
Non. Je ne peux pas.
Je dois demander la permission à mon père et je ne pense pas qu'il accepte.
- Laisse-moi m'arranger avec ça.
- J'aimerais...
Je veux savoir tout de suite quelle est sa réponse.
- Est-il debout ?
- Oui ; il fait le lavage.

Tador et son fils reviennent après une trentaine de minutes.

- Il a dit quoi ?
- D'aller dîner avec lui.
- Il ne veut pas.
- Et ensuite de faire tes bagages.
- Merci, Tador.
- Remercie ton père. Il veille sur tes pieds comme sur la prunelle de ses yeux. Il faut les envelopper dans une fourrure.
- Que nous n'avons pas.
- Et moi, tu crois que je n'en ai pas ? Nous prendrons celle de l'ours que j'ai tué la fois où...

Je n'entends pas. Je suis rendu dans le camp où mon imagination m'a porté. Je suis adulte et j'y vis au gré des saisons.

Assez parlé. Vianney et moi avons beaucoup à faire pour tracer le sentier, allumer le poêle à bois et préparer les lits. Jeanne, nous revenons vers midi et retournons porter les bagages après le dîner.

Je trouve le reste de l'après-midi long. Enfin ! à seize heures, c'est le départ. Norbert est assis et attaché dans un siège rembourré que son père lie solidement à l'intérieur du traîneau. Je suis face à Norbert, sur un coussin, les jambes allongées et les pieds enveloppés dans la peau de l'ours.

Je ne me lasse pas de ce trajet. A chaque fois, je découvre quelque chose de nouveau. Ces derniers jours, le ciel a abondamment enneigé les arbres et les buissons que le soleil enveloppe d'ombre et de lumière. Le vent demeure coi devant tant de beauté.

J'aide Tador à entrer Norbert à l'intérieur. Le camp est chaud. Deux lits sont prêts. Tador ne fait le sien qu'au moment de se coucher.

Le potage, les sandwichs, puis les galettes baissent à vue d'œil. Il n'en reste plus. Tador a autre chose pour le déjeuner et peut-être

quelque chose pour une petite collation en soirée, mais il ne veut pas en dire davantage.

Personne n'a le goût de lire. Nous écoutons Tador nous parler de son enfance, de sa jeunesse, de son arrivée en Abitibi comme agent des terres, des débuts de sa ferme, de sa famille fondée ici avec une infirmière et de son travail pour le gouvernement. Je l'écouterai toute la nuit.

Norbert n'oublie pas la collation. Des beignets aux patates, roulés dans un sucre à la cannelle ! Ils sont tous mangés ! Tador termine ici le récit de ses souvenirs en nous disant qu'il nous réveille dès qu'il entend le premier loup hurler.

C'est le soleil qui fait son travail à travers les vitres claires. Le poêle est chaud. Tador retarde le déjeuner. Il ne se décide pas à faire l'appel au loup qui perturbe tant ces fières bêtes.

Et soudain, une voix s'élève, puis une autre et quelques minutes plus tard, plusieurs autres. Le chant s'amplifie. Norbert exulte. La forêt devient pleine de vie. Le regard de Tador se fait lointain.

- La meute doit compter de cinq à sept membres.
Ce chant me vivifie et me rajeunit.
- Je l'ai déjà entendu.
En face de l'école, il y a plusieurs chiens. Ils jappent souvent, mais parfois, leur cri est différent, pareil à celui que nous entendons.
- C'est vrai. Les chiens hurlent aussi.

Nous sommes heureux. Tador est satisfait. Il n'en finit plus de cuire des crêpes que nous mangeons avec du sirop d'érable. Nous revenons tout excités.

Jeudi, 29 février

Papa,

L'électricité est revenue. Le jour se lève sur un spectacle désolant. La nature est sombre et semble morte. La neige a beaucoup baissé. Elle s'est tassée ou a fondu.

Je reviens à la maison. Je veux te voir avant d'entreprendre quoi que ce soit avec Norbert. Je veux m'assurer que tu es sain et sauf. Les routes sont sablées, mais non les entrées. Je tombe à quelques reprises, mais sans me faire mal. Une épaisse couche de glace recouvre la neige. Mon pied n'arrive pas à la briser.

Je mange un peu. Je t'attends en essayant de lire tout en pensant à la température. La pluie verglaçante est du passé. Elle cesse pendant la nuit pour faire place au froid. Plus de trente heures à l'entendre frapper les vitres devenues opaques tandis que le vent harcèle les maisons et les fait gémir !

A notre retour du camp mardi, Norbert passe l'après-midi et la soirée à la maison. Tu es de bonne humeur et prépares un bon souper pour nous trois. Tu regardes même avec nous un documentaire sur les océans apporté par Norbert.

La nuit qui suit m'est pénible. Tu pars plus tôt à cause de la pluie qui commence à tomber. Je suis lent à m'endormir. Le bruit de la pluie et du vent me réveille. La maison est plongée dans le noir le plus total. J'ouvre la lampe de poche et allume le bougeoir. Veloutine s'agite. J'ai peur. Je m'inquiète pour toi. Je décide de terminer la nuit au salon, sur le divan.

Un peu avant huit heures, la sonnerie du téléphone me réveille. C'est toi.

- Est-ce que tout va bien ?
- Oui, papa.
- Comme les routes sont très mauvaises, j'ai accepté de remplacer un absent pour la journée. Après, je dors quelques heures à la mine avant de reprendre le travail de minuit. Je reviens demain matin.
Va chez Tador.
- J'y vais. Bonne journée !
- A jeudi.

Je suis soulagé. Je déjeune, m'habille et me rend chez Tador avec Veloutine. J'arrive mouillé comme un chat ou plutôt comme un chien. Madame Banville me passe d'autres vêtements et met sécher les miens.

Je ne vois pas passer la journée. Lorsque je parle de revenir dormir à la maison, Tador s'y oppose.

- Pas seul dans le noir et le froid. Tu couches ici et Veloutine dans le garage.

Vendredi, 1er mars

Habel,

Norbert et moi sommes seuls. Imagine-toi que ses parents et Tador sont partis visiter des éleveurs de chevaux. L'an prochain, Monsieur et Madame Banville veulent ouvrir un ranch où les gens pourront venir faire de l'équitation. Tador leur répète que son écurie peut facilement loger dix bêtes et qu'il vend chaque année des tonnes de fourrage. Eux ne veulent acheter qu'un animal à l'été. Tout leur temps passera à la construction de la maison et du garage sur la terre voisine de celle qu'occupe Tador.

Norbert est enthousiasmé par les nombreux projets de ses parents qui veulent mettre en valeur la région et développer le tourisme ici même dans le rang ainsi qu'aux alentours. Je partage sa joie.

- Les gens vont venir. Ce coin de pays est tellement beau, paisible et grand !

Il me parle de ses projets personnels, de la pièce qu'il aura à lui seul pour exposer ses collections de timbres, de monnaies et de tirelires, de l'autre dont il fera son atelier de peinture. Il a hâte de me montrer ses possessions. Le fauteuil roulant ne semble pas le limiter. Une interrogation me brûle depuis que je l'ai vu s'avancer vers moi et me tendre la main pour la première fois. Cette question est trop importante. Je dois la lui poser avant son départ et tandis que nous sommes seuls.

- Aimerais-tu pouvoir te sauver ?
Y songes-tu parfois ?
- Je me sauve souvent.
- Tu te sauves ?
- Je suis le plus libre des garçons.
Je vais partout où j'ai le désir d'aller.
- En fauteuil roulant ?

- Non. En imagination.
Mon imagination me porte d'un endroit à l'autre. J'oublie mon corps.
- Pour se sauver, il n'est pas nécessaire de déplacer son corps ?
- Non, si tu gardes ton esprit libre.
L'esprit ne se brise pas comme le corps et il ne peut pas mourir.
- Il peut être malheureux, malade...
- Oui, mais il peut guérir.
Mes jambes ne guériront pas.
- Es-tu heureux de vivre ?
- Oui. Apprendre et développer mes talents artistiques sont pour moi une source inépuisable de joie.
Je ne m'inquiète pas pour l'avenir. Mes études terminées, j'aurai un travail, un appartement et toujours la peinture. Qui sait ? Un jour, je deviendrai peut-être un peintre célèbre ?

Toutes ces paroles me bouleversent. Pour cacher mon trouble, je vais à la fenêtre. Dans le pâturage de Frilou, j'aperçois deux patineurs. Ils sont élégants, gracieux et rapides. Le pré est immense, mais semble de la grandeur d'une patinoire tellement ils le traversent vite.

- Que regardes-tu ?
 - Je ne sais pas. On dirait...
- Je pense que mes yeux me jouent des tours.
- Ce sont des patineurs. Mais qui ?
 - Ils sont si légers ! Ils vont s'envoler. Ce sont des oiseaux, ou des papillons, ou encore des feuilles sèches poussées par le vent. Ils me semblent irréels.
 - Ce sont pourtant ton père et sa blonde.

Je suis abasourdi. Norbert fait de grands gestes par la fenêtre. Vous vous dirigez vers la maison et entrez. Norbert prend la parole.

- Vous êtes de merveilleux patineurs tous les deux !
- Merci beaucoup, mais Habel est meilleur que moi.

- Jovito, toi aussi, tu vas avoir des patins l'an prochain et tu vas apprendre à patiner.

Vous repartez la main dans la main pour un autre tour.

Qui es-tu mon père ?

Dimanche, 3 mars

Habel,

Norbert est parti. Nous allons nous écrire. Il me donne un portrait qu'il a fait de moi au crayon à la mine et une aquarelle chantant la beauté des arbres parés de neige. Il me laisse trois livres et cinq documentaires sur la nature.

Il m'a fait découvrir les jeux de société. A l'été, je jouerai avec lui quand il pleuvra à verse. Les jours de beau temps, je les passerai à marcher à travers champs, dans la forêt, sur les rochers et à me promener à bicyclette. Enfin, quelques heures par jour. Je veux aussi faire plein d'autres choses.

Avant le départ, Norbert veut revoir Frilou qui n'est sorti que rarement cette semaine. Nous nous rendons à l'écurie tous les cinq. C'est la première fois que j'y entre. Une odeur forte me pénètre. Tador a fait une chambre pour son cheval afin que celui-ci puisse garder sa chaleur pendant l'hiver. Les deux hommes parlent d'abattre ces murs lorsque plusieurs bêtes seront arrivées à la ferme.

Au moment de nous quitter après le souper, ce sont des embrassades et des au revoir poignants. La semaine a passé trop vite ! Je me sens tout triste...

Lundi, 4 mars

Habel,

Je n'ai jamais eu si hâte que le cercle magique se forme. Je parle de Norbert qui, pour plusieurs, n'est pas un inconnu. Je leur annonce qu'il sera avec nous en septembre, mais dans la classe d'Agnès.

Lorsque tout le monde s'est exprimé, Maryse prend la parole.

- Moi aussi, je veux vous parler d'un nouvel ami qui lui, arrivera dans notre classe après le congé de Pâques. Il s'appelle Jamal et vit présentement au Guatemala. Il a dix ans et est en quatrième année. Ses nouveaux parents vont le chercher au début d'avril.

Les paroles de Maryse me rendent songeur. Un enfant peut changer de parents, de pays...

Il neige. Toute l'école s'en réjouit. La journée plein air de vendredi aura lieu. La glace sera couverte permettant les glissades, les randonnées en raquettes et en skis de fond.

La cour est glacée, solide comme le roc, ce qui permet de nous disperser et de nous rendre jusqu'aux arbres. Nous glissons, tombons, mais avec l'épaisseur de vêtements que nous portons, nous ne nous faisons que rarement mal.

Si le froid persiste, tu refuses que je parte avec l'école. Je devrai rester à la maison. Cela me déçoit, mais ne me rend pas malheureux. C'est une des conséquences de mon geste que je dois assumer.

Mardi, 5 mars

Toi,

Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? Pourquoi faut-il que ce soit Lorie elle-même qui me l'apprenne ? Quand quelque chose me concerne, je veux le savoir.

Mon cher Jovito,

Ta dernière lettre m'a plongée dans une telle inquiétude, qu'en la recevant, j'ai voulu être immédiatement rassurée. J'ai appelé ton père pensant que tu me cachais quelque chose.

Je me suis réjouie avec lui que tu ne gardes aucune séquelle de cet accident si ce n'est celle de devoir protéger tes pieds du froid.

Nous avons aussi parlé de ta réussite scolaire, de ta bonne santé, de tes amis et de ta joie de vivre à la campagne.

Je me porte bien et bébé prend de plus en plus de place dans mon ventre. Patrice et moi sommes à préparer la chambre de notre petite fille. Sa garde-robe est déjà impressionnante. Je reçois de mes amies des sacs de vêtements que je lave et range avec amour et plaisir. Patrice dit que nous en avons pour une ribambelle. C'est vrai. Yveline, c'est le nom que nous avons choisi pour notre enfant, ne sera pas seule. Elle aura soit deux frères, soit deux sœurs ou soit encore un frère et une sœur. Qui sait ? Peut-être plus...

Merci pour les photos que nous avons amoureusement et attentivement regardées. Les gens sont sympathiques. Une petite école, c'est tellement plus chaleureux et il est plus facile de s'y faire une place. D'après ce que tu me dis, la tienne est confortable.

Ici, certains jours, il commence à flotter sur la ville un air de printemps. J'ai hâte de pouvoir me rendre au parc. J'ai surtout hâte de voir les arbres en fleurs. Patrice et moi sommes fidèles à nos marches quasi journalières même s'il doit ralentir le pas pour l'accorder au mien.

Je suis impatiente de recevoir de tes nouvelles. Porte-toi bien et fais attention à toi. Sois prudent en tout. Demande conseil à ton vieil ami si sage.

Patrice te salue et moi, je t'embrasse bien tendrement.

Lorie qui t'aime

Mercredi, 6 mars

Habel,

Pendant que la classe parcourt la forêt en skis, j'exerce au piano *Frère Jacques* et quelques autres mélodies. Grégory dit que j'ai de l'oreille. Lorsque je joue une mauvaise note, je m'en rends compte.

Simon est content d'être revenu chez lui et d'avoir repris nos jeux à l'extérieur. Nous ne pouvons plus profiter de la noirceur pour nous cacher et prêter vie aux ombres du soir.

En sciences humaines, nous commençons à parler d'autrefois. Maryse nous demande d'apporter chacun au moins deux objets anciens, mais pas plus de cinq. Il ne faut les apporter que lundi en ayant soin, sur un carton, de les identifier ainsi :

NOM DE L'OBJET - USAGE - DATE D'UTILISATION

Nous devons aussi indiquer le nom du propriétaire. Vers la fin de l'étape, nous ferons une exposition en classe et des grands-parents viendront raconter des souvenirs de leur jeune temps. La dernière journée, les autres groupes et les parents pourront visiter la classe.

Ce n'est pas à toi que je puis demander de telles choses. Nous n'avons rien qui nous rattache au passé.

J'appelle Tador. Il va se faire un plaisir de me réunir quelques objets datant des années trente à cinquante.

Vendredi, 8 mars

Habel,

La température froide se maintient et m'empêche de partir avec l'école.

Grégory se rend à Amos faire enlever son plâtre. Enfin, il va pouvoir jouer à l'extérieur et reprendre en main l'équipe de soccer !

Je lis. Le bruit d'un véhicule me fait lever les yeux. C'est Tador. Il apporte une boîte. Les objets anciens ! Il les déballe avec précaution.

Deux moules pour façonner le beurre ; l'un rond, l'autre rectangulaire. Un catalogue Dupuis-Frères daté de 1949. Le missel de sa mère. Des mocassins en peau de bœuf cousus à la main. Un appareil photo carré et sans flash.

- Merci Tador !
Je vais en prendre bien soin.
- Je n'en doute pas une minute.
J'aurais pu te confier plusieurs autres objets, mais j'ai choisi les moins lourds. Je vais aller en descendre deux autres.
- Il y en a déjà un de trop.
- L'ensemble des moules compte pour un.

Tador sort de l'auto des raquettes, les miennes. Il les dépose sur la galerie. Les larmes me viennent aux yeux.

- Tu sais que je ne peux plus en faire.
Pourquoi me les rapportes-tu ?
- Aujourd'hui, tu viens avec moi.
- Mon père ne veut pas, tu le sais bien.
- Nous avons sa permission.

J'apporte des semelles chauffantes à placer dans tes bottes. C'est pour amadouer ton père, car moi je sais que la fourrure peut garder tes pieds au chaud, surtout avec deux paires de bas.

- Merci Tador ! Tu penses à tout. Tu me fais plaisir, tu ne peux savoir à quel point!
Où allons-nous ?
- En face. Où j'avais promis de t'amener.
- Tador... Partout ailleurs, mais pas là !
- Il faut y retourner et en parler pour comprendre et dédramatiser ce qui t'est arrivé. La peur ne doit pas te paralyser et t'empêcher d'avancer. Tu dois la dompter. La nature, il ne faut ni la défier ni la craindre, mais respecter ses lois.

De bon matin, Tador va faire du feu dans le camp perché dans les arbres et y apporte notre dîner.

Le camp bouge moins que la première fois où j'y suis monté. Nous mangeons tout en bavardant. Tador me demande mes impressions au sujet de Norbert. Il pense que nous allons bien nous entendre.

Nous approchons de la digue de castors. Je regarde avec méfiance cette neige trompeuse qui camoufle le danger. Elle ne garde aucune trace de ma lutte pour la vie.

Tador me fait observer l'emplacement exact de la digue, l'étendue de l'étang, la végétation l'entourant et la manière dont la neige s'y accumule. Il me montre les endroits où je peux m'aventurer sans danger et ceux à éviter, à contourner.

Au retour, nous arrêtons au camp nous réchauffer et tout remettre en ordre.

Le souper est agréable jusqu'au moment où tu me demandes si j'ai eu froid aux pieds. Ce n'est pas à cette question que j'aurais voulu répondre...

Josianne et toi, vous vous rendez au cinéma. Le bain et la lecture pour moi.

Dimanche, 10 mars

Habel,

Hier, tout en m'habillant pour revenir à la maison, je regarde les livres d'Erika éparpillés sur la table du salon. Je lis : *Le journal de Zlata*, Zlata Filipovic, Sarajevo, *Give peace a chance* ! Je prends le livre et commence à lire sa présentation. « *Zlata a onze ans et* »...

- Erika, prête-moi ce livre. Je veux le lire.
- Je dois le remettre à la bibliothèque lundi.
- J'ai le temps de le lire ce soir et demain.
Je viens te le porter dimanche soir.

C'est fait. La lecture de ce livre m'a bouleversé. Je partageais la souffrance et le désespoir de Zlata qui étaient aussi ceux de tout un peuple. J'espère de tout cœur que la paix est revenue et que tout le monde se remet de cette horrible guerre.

Je veux qu'Erika emprunte pour moi le journal d'Anne Frank. Zlata en parle à quelques reprises. Nous ne l'avons pas à l'école.

Un jour, je vais cesser d'écrire des lettres pour tenir un journal. Les lettres prennent beaucoup de mon temps parce que s'adressant à quelqu'un d'autre, elles doivent être longuement développées pour être compréhensibles.

J'écirai mon journal pour moi seul, pour me souvenir. Il contiendra surtout des faits. Un lieu, une date, un nom, un mot, une expression, une courte phrase suffiront plus tard à rappeler et animer mes souvenirs. Comme Zlata, j'écirai dans un cahier, mais sans faire de dessins.

Si j'avais pu garder le livre quelques jours de plus, je serais allé avec vous deux voir l'exposition d'objets archéologiques découverts sur les rives du lac Abitibi.

Tador dit que nous venons d'avoir, hier et aujourd'hui, la tempête des corneilles. Une chose est certaine : la neige monte à nouveau.

Mardi, 12 mars

Habel,

Tu vois la famille de bonhommes de neige sur la galerie ? Je veux aussi faire celle des chiens, mais après le premier, je tombe mort de fatigue et Simon ne veut plus travailler. Je n'ai que la force de manger et de prendre mon bain. Mon sac d'école reste à côté de la porte. Je suis content que Grégory soit rétabli et vienne s'amuser dehors avec nous.

Depuis hier, la température se fait douce. Ce matin, il tombe une neige collante. La fièvre de pouvoir la toucher, la rouler et la façonner nous prend tous.

A la récréation, rapides comme jamais à sortir, nous roulons et transportons le blanc matériau. Nous devenons créateurs ou bâtisseurs. La plupart des joueurs de soccer se font un fort au fond de la cour. Grégory est mon voisin. Agnès qui est de surveillance intervient.

- Les constructions doivent être sans toit et je dois pouvoir regarder à l'intérieur, donc pas trop hautes. Je dois aussi pouvoir facilement entrer, donc il faut des portes.

La base de mon fort est en place. Nous répondons difficilement au son de la cloche, Agnès doit y joindre la voix. Elle n'a qu'à nous menacer de rester à l'intérieur après le dîner pour que nous cessions le travail et arrivions à la course.

Avant de nous mettre à table, Grégory rejoint Idèle.

- Pour terminer nos constructions, pouvons-nous prendre seulement vingt minutes pour le dîner au lieu des trente habituelles ? Idèle accepte. C'est la première fois et peut-être la seule où nous pouvons facilement travailler la neige. A bas le soccer et le piano pour aujourd'hui !

Nous n'avons pas de temps à perdre. Nous travaillons comme des forcenés. Grégory propose de réunir nos deux forts. J'accepte. D'autres se joignent à nous et apportent leurs boules de neige. Les murs montent vite. Nous décidons d'agrandir. Certaines boules sont lourdes ou éloignées. Nous allons chercher les tapis de plastique pour les transporter. Idèle sort même la traîne sauvage et comme elle s'ennuie à parcourir ce chantier où tous sont affairés, elle décide d'aider les plus jeunes.

Notre fort est assez haut. Plus haut que moi. Nous faisons des cloisons, une table, des bancs et un lit que nous aplanissons avec nos avant-bras. Nous contemplons notre œuvre. Parmi les cinq forts qui se dressent près des arbres, le nôtre est le plus grand.

Conrad propose d'ajouter une tour de guet. Il explique son plan. C'est un projet ambitieux : la construction d'une pyramide presque, mais son idée nous emballa. Nous nous remettons au travail. Notre tour sera derrière les forts, au centre et adossée aux arbres.

Nous ne voyons pas le temps passer. Les enseignantes ont remplacé Idèle. Elles travaillent avec les élèves et aident à terminer les travaux. Nous manquons de neige. Qu'importe ! Nous allons la chercher entre les arbres. Nous hissons difficilement le dernier étage de la tour.

Que c'est beau ! la cour est remplie de personnes, d'animaux, de poissons, d'oiseaux, de plantes, d'objets et de toutes sortes de constructions.

Pourvu que les grands du secondaire ne viennent pas ce soir tout briser ! Pourvu que la neige qui s'est changée en fine pluie n'anéantisse pas tout l'ouvrage de nos mains !

Nos habits sont mouillés et dégagent une drôle d'odeur. Nous entrons en classe silencieux et indolents. Je regarde l'horloge. Nous sommes quarante-cinq minutes en retard sur l'horaire.

Personne n'a pensé à mes pieds, même pas moi.

Mercredi, 13 mars

Habel,

Nous descendons de l'autobus en hâte. Maryse nous permet de visiter la cour. Nous déposons par terre nos sacs et nos boîtes à lunch et courons aux travaux d'hier.

Hourra ! Rien n'a été brisé ! Madame la pluie, mille mercis de n'y avoir déposé qu'un léger glaçage ! Bravo à toi température qui, en te refroidissant, leur donnera longue vie !

Grégory écourte la leçon de piano et suspend le soccer jusqu'à nouvel ordre. Félix refuse que je sorte faire du ski. Il n'a pas ton autorisation. Et Idèle qui me rappelle l'heure où je puis rejoindre les autres ! J'en ai marre...

Dès la petite récréation, nous décidons de jouer à la guerre. Et qui dit guerre, dit fusils. Nous ramassons des branches sèches tombées sur la neige et les cassons. Pour le moment, nous ne sommes pas tous armés. Nous faisons la reconnaissance des forces et du terrain ennemis en partant en patrouille. Du haut de la tour, nous voyons l'intérieur des cinq forts.

Après le dîner, à mon arrivée, les plans de défense et d'attaque sont établis et les nominations faites. Je suis l'un des gardiens du fort et Grégory est... commandant. La guerre n'est pas encore commencée. Au son de la cloche, nous déposons nos armes dans un trou et plaçons des blocs de neige sur elles pour être sûrs de les retrouver demain.

Simon et moi allons jouer dans notre fort près du garage, mais préférons bien vite les grosses buttes de neige accumulées derrière la maison par le déneigeur. Nous avons chacun notre montagne. Nous nous lançons des mottes de neige. Celui qui frappe le plus souvent l'autre est le roi de la montagne. Pour ne pas voir pleurer Simon, je le laisse gagner.

Veloutine est rendue grande et forte. J'arrive difficilement à l'arrêter et à la porter, mais elle obéit à ma voix. C'est drôle de la voir venir nous rejoindre. L'escalade n'est pas son fort.

Jeudi, 14 mars

Habel,

Présentation en après-midi des élèves inscrits au concours d'art oratoire.

Je ne m'inscris pas. Il faut le faire peu après avoir demandé à Yolaine pour le piano. J'ai peur qu'elle dise : « Là, c'est vraiment trop. ». J'ai aussi peur des exigences et surtout de celle demandant la participation des parents pour la préparation, le temps à respecter, la mémorisation de l'exposé, la présentation et la recherche de documents visuels appropriés.

Maintenant que j'ai vu et entendu les dix-sept participants, mes craintes sont tombées. Je n'ai pas besoin de ton aide. Je suis capable de tout faire seul. L'an prochain, je suis sur la liste.

En général, les participants sont bons. Il n'y a pas deux sujets identiques. Je regarde et écoute chacun. J'apprends. Trois juges sont près de l'estrade. Assis devant une table, après chaque présentation, ils notent, puis changent de feuille.

Pendant qu'ils délibèrent, Yolaine invite les jeunes et les nombreux parents à sortir et à visiter nos sculptures et bâtiments de neige. Les adultes sont surpris par l'ampleur de nos travaux et nous félicitent. Nous donnons des coups de pied pour leur montrer que tout est bien solide.

Au retour, les gagnants sont annoncés. Ils reçoivent chacun la somme de dix dollars ainsi qu'une boîte de crayons feutre offerte à tous les participants.

Dans la classe, Hector remporte le premier prix avec le récit de la traversée du lac Abitibi à bord du voilier de son oncle. Son texte et les photos montrées me donnent le goût de partir avec lui.

Louann est la gagnante dans son groupe. Elle parle de son rêve : devenir médecin. Dans son sarrau blanc et le stéthoscope au cou, elle est convaincante.

En première et deuxième année, Pascal est le meilleur. Avec beaucoup d'expression, il nous fait connaître son petit chat qui ressemble beaucoup au jouet en peluche qu'il tient dans ses mains.

Avant de quitter la salle, je rejoins Louann à son crochet, la félicite et l'embrasse dans le cou. Elle sourit, puis rougit. J'aime la senteur, la chaleur et la douceur de sa peau.

Vendredi, 15 mars

Habel,

Une véritable guerre éclate à l'école. Depuis hier, tous sont armés. Certains apportent des bâtons de la maison et les cachent dans leur sac d'éducation physique ou dans leur manteau.

Jusqu'à ces dernières minutes, nous ne faisons que feindre les hostilités et effleurer les soldats ennemis.

La guerre se déclare quand Jules, légèrement touché, part pour se plaindre à Idèle. Nous l'arrêtons. Son groupe arrive et s'en prend à nous. Les bâtons entrent alors en action. Je frappe. Un coup reçu sur la main me fait perdre le mien. Qu'importe ! Je bouscule. Et quand Jules se présente à moi, je fonce sur lui. Je tombe tant son coup sur l'épaule est fort. Je me relève et m'élance à nouveau.

Rien ne nous arrête ni les menaces d'Idèle ni les supplications des autres élèves. Les enseignantes accourent à la rescousse de la surveillante. La bataille prend fin.

Résultat de nos actes ? La suspension immédiate de la récréation même si nous ne sommes que onze fautifs et l'évaluation des blessures : une main qui saigne, quelques éraflures et ecchymoses, mais rien de grave. Je ne parle pas du mal que je ressens de l'épaule aux doigts.

Nous sommes assis loin les uns des autres et face au mur. Idèle nous surveille. Nous regrettons déjà.

J'ai cédé à la violence. Pourquoi ? Est-ce à cause de l'incident de ce matin ? Non. Même sans lui, j'aurais frappé. L'occasion a libéré la méchanceté qui est en moi.

Il y a plusieurs jours que j'attends le nombre suffisant de gousses pour faire goûter la classe. Dans un plateau, s'alignent vingt-deux pois, fruit de la terre, du soleil et de mes soins. A la collation, je les offre. Je vois Jules prendre l'un des plus gros et , peu après, le jeter dans la poubelle en me fixant longuement.

Yolaine arrive, nous interpelle disant d'aller chercher les bâtons à nos crochets et de les jeter dans la boîte au milieu de la salle. Sa colère est visible. Les classes nous rejoignent et comme nous, déposent leurs bâtons.

« Jamais plus de bâtons dans les mains de personne ».
L'avertissement est sévère et les sanctions, pour ceux pris en défaut, encore plus. Les élèves peuvent s'exprimer, sauf nous.

Les groupes retournent en classe. Nous, nous devons nous habiller et sous les yeux de Yolaine, aller chercher tous les bâtons qui traînent ou sont cachés dans la cour.

Nous montons ensuite au deuxième étage dans un local inoccupé. Yolaine montre à nouveau son mécontentement, mais à mesure que la réflexion avance, sa voix s'adoucit. Nous comprenons qu'un inoffensif bâton peut se transformer en arme redoutable si la raison se tait. Chacun a en lui une part d'agressivité qu'il faut maîtriser.

Nous n'avons pas à copier. Lorsque la neige sera fondue, nous ferons le nettoyage du terrain de l'école. Avant de nous quitter, nous nous donnons la main. Grégory affirme que nous recommençons à jouer au soccer dès lundi matin.

Je n'ai que le temps d'ajouter deux rangs à mon foulard. Mon bras est encore sensible.

J'ai l'impression que la journée est plus longue que les autres. Erika me remet le journal d'Anne Frank.

Lundi, 18 mars

Habel,

C'est plus fort que moi. Je marche en direction de nos bâtiments de neige en compagnie de plusieurs autres. Il m'est pénible de devoir les abandonner. Grégory nous rejoint près de la tour.

- Ceux qui ne reviennent pas tout de suite dans le jeu de soccer ne pourront pas entrer dans les équipes de baseball après Pâques.

L'efficacité de cette menace est immédiate. Dans les yeux de mes compagnons, je vois tout ce que ce sport représente : l'arrivée du beau temps, la joie, la douceur de vivre et la liberté. Plus personne n'hésite et le retour au jeu s'effectue.

Je ne peux m'empêcher de regarder de temps à autre nos constructions et de les regretter. Celles-ci ont vite fait de trouver de nouveaux occupants dont Jules qui se pavane à la tête de plus jeunes.

Je me console en me disant qu'il n'en profitera pas longtemps. Les jours plus longs et le soleil plus fort commencent à faire fondre la neige.

Mercredi, 20 mars

Habel,

Le ski achève. C'est l'avant-dernière fois et peut-être la dernière si la température douce se prolonge.

Je suis au piano et Yolaine est assise près de moi. Elle m'écoute jouer plusieurs morceaux et me félicite. Elle m'amène à son bureau et me fait asseoir. Que peut-elle bien vouloir me dire ?

- Jovito, tu ne veux pas participer à la dernière activité en enseignement religieux ?
- C'est vrai.
- Pourquoi ?
- La dernière journée, on la présente devant tout le monde.
- Tu ne veux pas te faire voir ?
- Et recevoir des commentaires.
- Personne n'a à en faire. Jovito, tu es inscrit en enseignement religieux et tu dois faire les travaux demandés par Maryse.
- Je lis, je prie, j'échange avec les autres, je chante, je dessine, mais je ne veux pas mimer les derniers jours de la vie de Jésus.
- Sans être l'un des acteurs du chemin de croix, tu pourrais en être le présentateur, le lecteur. Qu'en dis-tu ?
- Je puis l'être ?
- Certainement et tout a lieu à l'école pendant le temps de classe.
- D'accord. Je vais participer.
- Tu peux retourner au piano, si tu le veux. Je vais annoncer la bonne nouvelle à Maryse.

Nous avons à trouver quelques aînés pour venir en classe parler d'autrefois. Lundi, nous remettons les noms à Maryse. Celle-ci appelle chacun pour s'informer du sujet traité et fixer la durée du

récit. Tador accepte, mais ne veut pas me dire de quoi il va nous entretenir. C'est un secret entre Maryse et lui.

T'ai-je déjà dit que la table au fond de la classe est couverte de livres, outils, vaisselle, jouets bizarres, tous de l'ancien temps ?

Vendredi, 22 mars

Papa,

Maryse m'envoie porter le micro dans la classe de musique. J'ai un peu d'avance sur les autres. Je décide que c'est le moment ou jamais d'être le roi de la montagne, quelques minutes avant que le jeu de soccer ne commence. Je sors le premier. Hector et Rick ne prennent pas le temps d'aller aux toilettes. Hector sort, le manteau sur l'épaule. Ils courent derrière moi. En passant vis-à-vis le cabanon à poubelles, ils me poussent à l'intérieur et Hector lance son manteau sur moi.

Je reviens à moi. Je suis étendu dans la salle à dîner. Rick et Hector sont plus loin et pleurent. Agnès et Maryse sont auprès de moi ainsi que Louis.

- Jovito, te sens-tu assez bien pour dire ce qui s'est passé ?
- Rick et Hector me font entrer de force dans le cabanon.
Je suis par terre et Hector me jette le manteau au visage.
- Que font-ils ensuite ?
- Ils sortent.
- Tu les vois sortir ?
- Non, mais je les entends.
- Pourquoi ne les vois-tu pas ?
- Je me sens mal.
Tout devient noir.
- Jovito, tiennent-ils le manteau sur ta tête t'empêchant de

respirer.

- Non. Le manteau n'est que déposé sur moi.
- Toi Louis, vois-tu ce qui se passe dans le cabanon quand les trois sont à l'intérieur ?
- Non.
- Es-tu devant le cabanon ?
- Non, mais je vois Hector et Rick en sortir.
- Que fais-tu alors ?
- Je vais au cabanon. Quand je vois Jovito étendu par terre, le manteau sur la tête, je pense qu'il est mort.
- Et tu cours vers Lizzie en n'arrêtant pas de crier qu'on a étouffé Jovito.
- Oui.
- Louis, te rends-tu compte que, sans n'avoir rien vu, tu sèmes la panique dans l'école ? Les gars ont mal agi, c'est certain, mais leur geste n'est pas la cause du malaise ressenti par Jovito. Tu as conclu trop vite, sans connaître toute la vérité.

Comme les quatre versions concordent, l'incident est clos. Nous montons en classe. Rick et Hector en sont quittes pour la peur et une copie. Je me sens faible. Louis me regarde parfois.

Tout de suite, on tente de t'appeler, mais tu n'es pas là. Tu fais des heures supplémentaires.

Après la période d'activités, Jules s'approche de moi avant de se rendre à son crochet.

- Tout le monde s'intéresse au chouchou de la directrice. Si elle avait été là, elle aurait pu te bercer comme un bébé. Pauvre petit, tu fais bien pitié !

Je m'apprête à bondir sur lui. Maryse nous regarde. Je réprime mon élan et continue de m'habiller.

Mardi, 26 mars

Habel,

Je sais pourquoi je suis à attendre Yolaine. Elle a ma carte dans les mains. Je vois ses lunettes sur le bureau. Je les place un peu plus loin, derrière le dictionnaire. Comme d'habitude, elle aura oublié où elle les a déposées et s'en passera en attendant de les retrouver ou que quelqu'un les lui rapporte.

Dans la classe, les anniversaires du mois sont indiqués sur le grand calendrier. Dans les jours qui précèdent une fête, chacun peut faire une carte de vœu en utilisant le papier mis à cet effet dans l'étagère. Le jour venu, nous faisons nos sacs un peu plus tôt et soulignons l'évènement.

Maryse offre un petit gâteau surmonté d'une chandelle qu'elle allume et nous chantons « Bonne Fête ». Ceux qui ont fait des cartes les remettent. Maryse en a toujours une qu'elle sort de son grand tiroir.

Jules a eu neuf ans hier. Je le revois mettre la pile de cartes dont la mienne dans son sac d'école. Pour l'embêter, j'ai tracé un enchevêtrement de lignes avec le point de départ en haut à gauche et l'arrivée en bas à droite. Rien à redire jusque là. Ouvrons la carte.

Jules,

Je ne te souhaite pas bonne fête. Je te dis seulement :

Va chier

Va chier

Va chier

Toute la journée.

Jovito

Ce matin, il la remet à Maryse, accompagnée d'une lettre de sa mère.

Yolaine arrive.

- Mes lunettes, où peuvent-elles bien être ?
De toute façon, c'est toi qui lis.
- Non.
- Jovito, je te demande de lire ce que tu as écrit.
- Je l'ai écrit pour lui seul.
Il l'a lu et cela suffit.
- Jovito, choisir le jour de fête pour écrire des grossièretés, c'est méchant.
- Moi, je ne l'aurais montrée à personne.
- Ce n'est pas la manière de te faire des amis.
- Je ne veux pas que Jules soit mon ami.
- Et pourquoi ?
- Il dit que je suis ton chouchou, se moque de moi, me surveille et me rend nerveux. J'ai peur de faire des gaffes et que les autres en viennent à l'imiter.
- Maryse le sait-elle ?
- Je ne le lui dis pas.
Jules fait cela quand elle ne le voit pas.
- Il faut t'excuser pour ce geste disgracieux.
- Jules ne s'excuse jamais lui.
- Nous allons nous revoir plus tard. Dis à Maryse que je veux rencontrer Jules.

Le temps passe. Jules revient dans la classe en annonçant que Yolaine nous demande tous les deux. Il s'excuse le premier et promet de ne plus rire de moi. Je m'excuse à mon tour. Nous nous donnons la main.

- Yolaine, tes lunettes sont derrière le dictionnaire.
- Merci.

Je n'ai plus qu'à déchirer cette carte.

Jeudi, 28 mars

Habel,

La vie, c'est beau ! La vie, c'est grand ! La vie, c'est fort ! La vie, c'est plein de mystère ! Nous sommes les dix-neuf à nous émerveiller devant elle dans la classe d'Agnès.

Agenouillés et silencieux autour de la grande boîte basse, nous surveillons les onze poussins déjà éclos. Lorsqu'un petit bruit se fait entendre dans un œuf, tous les yeux convergent vers lui. La coquille est attaquée de l'intérieur. Un petit bec la perce, puis en agrandit peu à peu l'ouverture jusqu'à ce qu'un petit être jaune sorte de l'œuf. Nous le voyons ouvrir les ailes, lancer des petits cris et rejoindre ses frères. Nous assistons ainsi à la naissance de trois bébés. Même si Agnès et ses élèves font un travail personnel, ils sont attentifs à ce qui se passe à l'arrière de la classe.

L'éclosion de cinq œufs est encore à attendre. Maryse dit qu'il faut retourner en classe et faire nos sacs. Je lui demande la permission de rester à l'école. Elle m'envoie à Agnès qui accepte.

Toutes les classes ont partagé la joie des grands, même la maternelle qui a pu voir deux naissances avant de retourner à la maison en fin d'avant-midi.

Ce matin, à l'arrivée d'Agnès, un poussin était déjà venu au monde. Les nouveau-nés sont bien. Une lampe les tient au chaud et ils ont de l'eau et des graines à manger. Je voudrais les toucher, les prendre dans mes mains tellement leur duvet semble doux.

Je suis seul avec Agnès. Cette fois, je puis m'étendre à plat ventre. Je m'étonne que chacun des œufs porte une marque en plus du nom du propriétaire. Agnès explique qu'il faut tourner les œufs tous les

jours pour que les poussins se développent bien. Les jours de congé, elle est venue à l'école le faire. C'est merveilleux ! J'assiste à deux nouvelles naissances.

Même s'il fait doux, je ne peux pas revenir à la maison à pied parce que nous n'avons pas ton autorisation. Agnès vient me reconduire. C'est la première fois que je monte dans son auto.

- Merci Agnès !

Merci de nous avoir fait partager une si magnifique expérience !
J'ai hâte d'être dans ta classe !

Agnès passe encore quelques heures à l'école et y mange.

Vendredi, 29 mars

Habel,

Trois poussins sont morts ! Deux n'ont pas eu la force de briser leur coquille même si Agnès a tenté de leur venir en aide. L'autre devait être trop faible ou malade. J'aurais voulu qu'ils soient tous bien vivants.

Tador m'attend au chemin. Il a fait une passerelle avec des madriers pour me permettre de me rendre à la maison. C'est que notre cour est complètement inondée ! L'eau ne peut pas circuler dans le fossé ; le gros tuyau sous l'entrée est rempli de glace. Les employés municipaux ne fournissent pas à dégeler les ponceaux et tous ces tuyaux. En premier, ils vont là où c'est le plus urgent. Cet après-midi, ils travaillaient dans le rang, là où l'eau passe par-dessus la route. L'autobus a traversé très lentement.

Pour la troisième journée, je ne peux pas jouer dehors à cause de l'eau. Quand vais-je pouvoir porter autre chose que ces bottes de fourrure ?

Je continue à lire le journal d'Anne Frank. Contrairement à mon habitude, je n'ai pas feuilleté l'ouvrage et lu des passages ici et là. Je lis page par page et reprends certains paragraphes. Je n'aurai pas terminé à temps. Le livre compte 350 pages et c'est l'édition définitive. Erika va devoir le renouveler pour moi.

Je voudrais en posséder un exemplaire bien à moi et pouvoir le relire très lentement. Je me sens tellement proche d'elle.

Samedi, 30 mars

Habel,

Bien sûr, je veux aller en ville et me trouver d'autres bottes, un cahier à couverture rigide aussi, pour copier des poèmes. Ce que je ne sais pas c'est que tu vas en acheter deux paires et choisir toi-même la première : de hautes bottes vertes à feutres que je devrai porter jusqu'à ce que toute la neige soit fondue. La deuxième est à mon goût : des bottes de pluie noires avec une semelle et une bordure rouges.

Je sais encore moins que je vais revenir avec deux pantalons, trois gilets, un coupe-vent et une belle casquette comme les autres ont commencé à en porter à l'école. Je suis vraiment gâté. Merci beaucoup papa ! Toi, tes nouveaux vêtements, tu vas les choisir et les acheter avec Josianne.

Nous arrivons à la maison. Tador est là. Les travailleurs ont terminé leur tâche et se préparent à repartir. Je te laisse ranger l'épicerie et je sors essayer mes nouvelles bottes. Je ne vois pas de changement dans la cour. Tador dit que l'eau prend son cours, que son niveau commence à baisser et qu'il faut faire des rigoles.

Simon nous rejoint. A l'aide de pelles, nous creusons des canaux dans la neige et dirigeons l'eau vers le fossé. Le bruit de l'eau m'est agréable : celui du courant dans les rigoles, celui que nous faisons avec nos pelles ou encore en nous déplaçant et celui plus discret en provenance des toits qui dégouttent.

Tador est reparti. Simon et moi ne nous laissons pas de marcher dans cette eau envoûtante. La joie de vivre flotte dans l'air. Veloutine ne partage pas notre élan. Elle reste couchée devant la porte du garage, le seul endroit sec.

Tu sors et te mets à enlever la neige sur la grande galerie. Hourra !
Je vais pouvoir sortir et entrer par la porte d'en avant !

- N'allez pas là où l'eau est creuse.
- N'aie pas peur, nous avons un bâton pour en mesurer la profondeur.
- Et jamais sur les fossés. Vous pourriez vous enfoncer et le courant vous emporterait sous la glace.
- Tador nous a déjà expliqué tout cela.

Dimanche, 31 mars

Habel,

Depuis plusieurs jours, mon arbre m'appelle. Le désir de le rejoindre augmente au point de me décider à affronter la neige. Une neige qui ressemble à du gros sel mouvant.

Je mets les pantalons sur mes bottes vertes, les mitaines à l'intérieur de mon manteau, le sac à dos sur mes épaules et je pars répondre au rendez-vous de mon premier ami abitibien.

J'enfonce, je me dégage pour m'enliser à nouveau. Je recommence. La distance qui nous sépare m'apparaît de plus en plus grande. Je m'épuise. Veloutine abandonne. Vais-je devoir l'imiter ? Je me repose. Et si je faisais le reste du trajet en me traînant à plat ventre ? Quelle bonne idée j'ai eue là !

Les branches sont facilement accessibles. Je monte et m'assois sur celle qui est haute et droite. Un sentiment de bien-être, de joie et de puissance m'envahit. Je goûte le temps qui passe. Une ombre surgit : le manteau d'Hector. Pourquoi me suis-je senti si mal ? Pourquoi le

seul fait d'y penser me rend-il mal ? Jean-Rémi, que je ne rencontre plus qu'une fois par mois, me demande si quelqu'un m'a déjà fait quelque chose de semblable. Non, « personne ». La lumière réapparaît et toute la blancheur étalée devant moi m'apaise.

Lorsque le soleil m'a bien réchauffé, j'enlève mes mitaines, mon sac et ouvre mon manteau. Je sors mon tricot et me mets à la tâche. Mardi, nos travaux à l'aiguille sont exposés. Il ne reste donc plus beaucoup de temps. Le livre est au cas où...

Je vois Tador sortir de chez lui, prendre la route et marcher en direction de notre maison. Je regarde le sentier et imagine Tador aux prises avec la neige. Je souris. Il s'arrête devant le banc de glace entre le hangar et le garage.

- Le printemps est arrivé cette fois ! Le bel oiseau est de retour dans son arbre.
- Viens le voir.
- Pas maintenant.
Je ne fais que lui dire : « Sois le bienvenu ! »
Mais à quoi peut-il bien travailler ?
Il se fabrique un long nid ?
- Oui, pour l'hiver prochain, mais il doit le finir en deux jours.
- Il est pressé. Tout comme le ciel qui fait fondre la neige trop vite.
Ton père est-il à l'intérieur ?
- Oui, avec Josianne.

Josianne qui a préparé le dessert et demande à continuer mon foulard tandis que tu prépares un sauté de porc aux légumes. Je suis content. Je vais pouvoir lire.

Lundi, 1er avril

Habel,

Les tests sont terminés depuis vendredi. Nous recevons les parents demain, puis nous entrons en vacances pour une semaine.

Le congé, le poisson d'avril et le printemps qui change la neige en eau font qu'un vent de folie souffle sur l'école.

Ce matin, tous les élèves ont des dizaines de poissons à coller en cachette dans le dos des autres. Maryse ne veut pas en voir un seul circuler dans la classe ou y être dessiné. Au ton de sa voix, nous la prenons au sérieux.

Avec Evelyne, nous terminons les quatorze stations du chemin de croix. Il arrive qu'elle travaille avec les élèves à un projet de classe. Nous utilisons la technique du papier déchiré sur un fond gris. Nos tableaux sont grands et l'ensemble est magnifique. Je n'ai fait que déchirer le papier demandé dans l'équipe. Je suis incapable de créer, c'est comme si j'étais paralysé. J'ai peur et je n'ose pas. Evelyne a déjà tout exposé dans le gymnase où a lieu la présentation.

Nous n'avons que la récréation pour faire courir le poisson d'avril. Les amis me donnent des poissons. Nous courons jusqu'au fond de la cour. Presque toutes nos réalisations se sont écroulées. La neige nous ralentit. Les grands ont l'avantage sur les petits. Nous rions de ceux qui se sauvent avec des poissons sur eux. Je réussis à en coller quelques-uns. Je m'aperçois qu'on me regarde en riant. J'enlève mon manteau et en découvre un. Nous sommes exténués d'avoir tant couru pour attraper les autres ou les fuir. Nos bottes sont pleines de neige. C'est froid et désagréable !

Au dîner, l'intérêt pour le poisson d'avril diminue, puis s'éteint.

Dehors, les trous d'eau le remplacent. Des élèves dont l'eau passe par-dessus les bottes, d'autres éclaboussés, certains tombés dans l'eau, voilà ce qui attend Idèle. Elle s'impose et parvient à éloigner tout le monde, mais certains reviennent.

Ce sont eux que Grégory et moi voyons dans la salle à dîner. Il y a aussi dans la classe de maternelle, ceux qui sont mouillés et qui, en vêtements d'éducation physique, lisent ou dessinent. Yolaine est avec les premiers.

- Je n'essaie même pas de vous faire réfléchir tellement vous êtes fous. Aussi fous que des veaux du printemps qui sortent dehors pour la première fois. Vous allez copier jusqu'à ce que la cloche sonne.

(J'essaie de me représenter l'image que les paroles de Yolaine suscitent en moi.)

Vous deux, dépêchez-vous de sortir et j'espère bien ne pas vous voir rentrer. Éloignez-vous des trous d'eau.

Nous répétons deux fois le chemin de croix. Les acteurs arrêtent devant chaque station. J'aime le texte que je lis. Je veux le conserver.

Enfin, c'est moi qui gagne le livre partiellement lu en classe par Maryse. J'ai pourtant l'autre à terminer. Simon ne sera pas là ; j'aurai plus de temps à moi. Erika ne veut pas garder son frère plus d'une journée.

Je me demande bien comment nous allons nous rendre à l'autobus. Il faut traverser le jeu de soccer qui est inondé. Yolaine fournit la réponse. Elle nous fait sortir par la porte avant.

Mardi, 2 avril

Habel,

Nous entrons par la porte avant, puis Agnès nous répète les avertissements donnés hier par Yolaine.

Nos quatre invités arrivent pendant la récréation.

La mère de Rachel nous parle du temps où il n'y avait pas d'électricité. Elle faisait la cuisine et chauffer l'eau sur le poêle à bois, lavait le linge dans une cuve à l'aide d'une planche à laver, allumait le soir la lampe à l'huile, gardait les aliments au frais dans l'eau du puits, confectionnait le linge de la famille sur une machine à coudre à pédale, tricotait, tissait et brodait.

L'arrière-grand-mère d'Hector nous raconte qu'on savait aussi s'amuser dans ce temps-là. Le dimanche était jour d'assistance à la messe, de repos, d'activités dans la nature et de rencontres avec la famille ou les amis. Il y avait aussi les fêtes saisonnières et surtout celles de Noël et du jour de l'An. Les soirées commençaient le 24 décembre, se poursuivaient jusqu'au 6 janvier et se terminaient souvent aux petites heures du matin. On s'entraidait entre parents, voisins et gens des autres rangs. Des corvées étaient organisées pour la construction des granges, des maisons et pour les récoltes.

Un homme plus âgé que Tador nous fait connaître la ferme qu'ils possédaient, lui et son épouse, à la fin des années quarante. On y élevait des poules, des cochons et on gardait une dizaine de vaches qu'on trayait à la main. La crème était vendue à la beurrerie. On faisait le nettoyage de l'étable à la pelle et à la brouette. Les animaux étaient nourris à la fourche. On gardait aussi deux chevaux pour les travaux de la ferme et la coupe du bois sur les lots en hiver. Chaque printemps, on faisait un grand jardin qui fournissait des

légumes en abondance à la nombreuse famille.

Tador nous entretient des moyens de transport d'alors. Il s'est déplacé à pied, en raquettes, en skis, en traîneau à chien, à dos de cheval, en charrette, en carriole, en calèche et même en cabane chauffée. Il a voyagé à bord de trains, d'autoneiges, de bateaux, de canots, de pontons. Il a eu sa première automobile en 1948, mais ne l'utilisait qu'à la belle saison, la neige n'étant pas enlevée, mais tassée dans les rangs au moyen d'un rouleau tiré par un cheval.

Nous posons des questions jusqu'à ce que la cloche sonne pour le dîner. Tout me captive même s'il y a des choses difficiles à imaginer. Nous n'avons pas vu le temps passer.

Dans les deux autres écoles, on présente un spectacle auquel Evelyne participe avec ses groupes d'élèves. Dans l'une, en avant-midi et dans l'autre en après-midi. Evelyne ne peut pas toujours être ici. Nous, nous donnons le spectacle préparé avec nos enseignantes et les parents. L'assistance est nombreuse dans la salle à dîner.

Le groupe de Lizzie débute la séance. Douze formes sont repliées sur elles-mêmes. Une fée arrive, suivie de ses pages. De sa baguette magique, elle frappe une forme qui se déploie lentement, montre et dit son nom écrit sur un grand carton suspendu au cou par une corde. Au douzième coup, la baguette se brise. La fée est incapable d'ordonner les mots et se désole. Ses pages lui viennent en aide et le message est reconstitué. La fée se place à l'avant et toute heureuse lit :

Un grand papillon aux ailes d'or s'est posé sur la marguerite blanche.

Les cartons sont retournés et laissent apparaître une plate-bande de fleurs multicolores. Mais où sont passés la fée et ses pages ? Un papillon et des insectes se mettent à voltiger au-dessus des fleurs. Puis le papillon se pose sur sa fleur préférée.

Cinquième et sixième présentent plusieurs sketches de marionnettes en anglais. Suivent deux danses (beaucoup d'amélioration depuis mon départ du groupe), plusieurs chansons pleines d'entrain et la pièce de théâtre tant attendue : L'hiver de la famille Corneille à l'étranger. Je ris. Tout le monde rit. Il leur en arrive des choses drôles à ces oiseaux qui se teignent le plumage.

C'est la pause. Les parents et les élèves sont invités à visiter les classes, les corridors et les salles pour admirer les décorations de Pâques et lire les différents textes affichés, sans oublier l'exposition d'objets anciens et de tricots.

Pendant ce temps, la classe se prépare pour la dernière partie : le chemin de croix.

Nous sortons du local de musique. Les parents sont assis sur une longue rangée de chaises placées au milieu du gymnase. Les élèves et quelques adultes ont pris place devant eux sur des tapis. Je m'installe au micro. Les acteurs se rendent à la première station. Les gens sont attentifs. A la huitième station, les chaises et les tapis sont tournés vers le mur opposé pour la suite du chemin de croix. A la fin, nous sommes longuement applaudis.

Agnès souhaite un bon congé et de Joyeuses Pâques à tous. Sr Martha rappelle les heures des célébrations de la semaine sainte.

Les poussins, les tricots et les objets anciens retournent à la maison. Je suis heureux et soulagé. Tout s'est bien passé et Maryse a consenti à me prêter son cahier de poèmes.

Mercredi, 3 avril

Habel,

Je m'apprête à sortir. Le téléphone sonne. Tu réponds.

- Je pars travailler dans une heure.
Nous vous attendons.
- Qui ?
- La directrice. Elle vient nous rencontrer.
- Pourquoi ?
Je n'ai pas fait de bêtises.
- Elle dit que nous allons être contents tous les deux.

Je suis rassuré. Elle m'apporte peut-être des livres ? L'auto entre dans la cour. Il n'y a plus d'eau devant la maison. J'ouvre la porte. Yolaine n'a que son sac à main.

- Bonjour vous deux !
- Bonjour Yolaine !
- Bonjour Madame.
Veuillez vous asseoir.
- Je vous remercie. Je serai brève. Vous vous rendez à la mine et moi, à l'école. Nous ne sommes pas en vacances, nous.
Jovito, tu as très bien réussi ta troisième étape. Au fait, sais-tu quelle est ta note globale en mathématiques ? Non.
Eh bien ! 89 %.
Que dirais-tu de t'en aller en quatrième année au retour du congé ?
- L'an prochain, est-ce que je serais encore en quatrième année ?
- Si tu parviens à suivre ton nouveau groupe et que tu réussis les tests de fin d'année, tu seras en cinquième année en septembre.
- Je vais les réussir. Je vais même travailler pendant l'été.
- Evelyne va continuer avec toi jusqu'en juin.

Nous verrons à ce moment-là s'il y a lieu de te donner des fiches ou des cahiers pour compléter tes apprentissages.

Qu'en dites-vous Monsieur Levan ?

- Si vous pensez qu'il est capable de le faire et que lui le veut, je n'ai pas d'objection.
Je ne l'empêcherai jamais d'étudier.
S'il veut faire de longues études, il en fera.
- Toi, Jovito, as-tu des questions ?
- Je voudrais faire du théâtre à la prochaine étape.
- Il faut dire que tu ne manques pas de suite dans les idées.
- Oui et tu vas être le premier sur la liste.

Si je m'attendais à cela ! Je suis content, mais je me sens bizarre. C'est comme si en un instant j'avais vieilli d'un an. Marcher dans l'eau n'a plus d'attrait. J'attends que tu partes pour courir chez Tador.

- Tador, je m'en vais en quatrième année.
- Tu t'en vas où ?
- Je reste dans la classe de Maryse, mais je vais suivre le programme de quatrième année d'ici la fin de juin.
- Une promotion en cours d'année !
Avec toi, il faut s'attendre à tout.
Eh bien ! Félicitations !
Il faut souligner cela sans fautes.
J'ai quelque chose pour toi.
Je reviens tout de suite.
- Le petit Larousse illustré !
Tu ne peux pas me donner ce beau dictionnaire tout neuf.
C'est un trop gros cadeau.
- Il ne me coûte rien ou si peu. Un appel téléphonique, une bonne réponse et une visite à la station radiophonique. Je l'ai gagné à un concours parrainé par l'office de la langue française.

Il est à toi. Je suis heureux de te l'offrir. Il ne peut tomber entre meilleures mains.

- Tador, il m'arrive trop de choses ici.
Merci beaucoup. Je vais le garder toute ma vie.
Je veux que tu m'écrives un mot à l'intérieur.
- Juste un ?
- Une phrase si ça ne te fait rien et signer ton nom.
Tador, j'ai une question à te poser.
- Vas-y mon gars.
- Est-ce que moi je peux faire éclore des œufs ?
- Ça prend un coq.

Heureusement que je n'ai pas posé cette question à l'école. Je savais que les humains et les mammifères s'accouplent pour faire des bébés, mais je ne savais pas que les oiseaux le font pour féconder leurs œufs. Ceux qui ont éclos dans la classe d'Agnès proviennent de fermes où il y a un coq. Quand ses enfants étaient petits, Tador apportait à la maison des poussins d'un jour dans un vieux chapeau de feutre et les leur montrait, permettant même de toucher le fin duvet.

Le temps froid revient cette nuit. Tador dit qu'il va m'appeler pour aller bûcher si la croûte de neige devient assez solide. Il ajoute que les chatons ne sortiront pas tout de suite.

- Il vont sortir où ?
- Dans les branches.
- Ne te moque pas de moi.
- Ah ! Ah ! Ah !
Ce n'est pas ce à quoi tu penses.
Je vais t'expliquer.
- Que de choses j'ai à apprendre !

Je reviens à la maison en tenant à deux mains contre mon cœur mon premier dictionnaire bien à moi. J'ai le sentiment qu'un trésor m'a été remis. Veloutine marche à côté de moi et ne comprend pas que je rentre sans jouer avec elle. Il me faut tourner toutes les pages du précieux livre. Tout de suite.

Mardi, 9 avril

Habel,

Six jours trop vite passés ! Je réponds à la lettre de Norbert et lui annonce que nous serons tous les deux dans la même classe en septembre. Il ne peut pas être plus heureux que moi. Il me dit qu'il trouve le temps long et qu'il a hâte de venir nous rejoindre, Tador et moi. Son cœur est déjà rendu ici ou plutôt, y est resté. L'hiver prochain, il veut réaliser un autre de ses rêves : « faire une longue randonnée dans la forêt en traîneau à chiens ». Peut-être que nous pourrions aussi atteler Veloutine et nous promener aux alentours ? Elle est grande et forte à présent.

J'écris à Lorie. Je suis certain qu'elle va prendre ma promotion comme la récompense de tout ce qu'elle a fait pour m'apprendre à lire et me donner le goût de la lecture.

Je termine le journal d'Anne Frank. Ce livre me touche profondément. Anne est vivante dans mon esprit et innocente. Elle n'a pas à se cacher. Elle ne veut que vivre, grandir, découvrir le monde et travailler à le rendre meilleur. Je hais la guerre et tout le mal qu'elle cause, surtout aux enfants.

Peter Pan de J. M. Barrie est plus facile à lire que les deux derniers et surtout moins pénible. Il me fait rire. J'ai hâte d'arriver au chapitre lu en classe par Maryse.

Vendredi et samedi matin, je vais bûcher avec Tador. Nous partons à cinq heures trente pour profiter du froid de la nuit et revenons avec Frilou vers onze heures avant que la neige n'amollisse trop. Tador a suffisamment de bois de chauffage pour deux hivers, qu'ils soient longs ou froids ou les deux à la fois.

Le jour de Pâques, nous dînons chez les parents de Josianne. Nous ne sommes que douze et l'ambiance n'est pas du tout la même qu'au jour de l'An. Josianne et toi regardez des albums de photos tandis que les autres adultes parlent de projets pour la belle saison. Je joue à un jeu électronique avec un des neveux de Josianne.

Tous les jours, je sors jouer avec Veloutine. Elle n'aime pas les corneilles qui viennent lui voler ses os cachés dans la neige. Il me faudra ramasser tous ces débris lorsque la terre sera complètement découverte. C'est heureux que Tador ne pose des collets à lièvres qu'à l'hiver.

De plus, Veloutine est jalouse. Elle ne tolère aucun autre animal sur le terrain. Une fin d'après-midi, je lis dans le salon quand elle s'élance dans la fenêtre en jappant. Mon écureuil est sur la galerie. Je suis content, mais j'ai peur qu'elle le chasse au loin m'empêchant de l'apprivoiser. Je prépare pour lui des boules de pain que je dépose sur la galerie.

Je copie certains poèmes du cahier de Maryse. Je fixe ainsi mon choix : je lis le poème des yeux, puis le relis à voix haute ; si j'aime ce que j'entends, je l'écris. Je m'applique. Mon cahier est ligné, mais sans marge. Avec ma règle, j'en trace une à chaque page. J'utilise un stylo à l'encre indélébile comme ceux de Maryse. Dans mon sac d'achats, il y avait trois choses : le cahier, le stylo et un liquide de correction. J'espère ne pas avoir à utiliser ce dernier.

Je découvre un nouveau jeu : briser la glace. C'est plus amusant que de marcher dans l'eau. Le son de la glace brisée n'est pas toujours le même. Il est dépendant de la grandeur du trou d'eau, de l'épaisseur de la glace, de l'objet qui frappe et du coup donné. Ces bruits me fascinent et je trouve plaisir à les produire de toutes les manières possibles : avec le talon, les orteils, le pied, la main, les doigts, un

bâton, un projectile. J'introduis même des nuances. Veloutine se lasse bien avant moi. Cet instrument ne m'est disponible que lorsque le ciel le permet, presque toujours le matin.

Je vais pouvoir aller chez Edmond en fin de semaine. Enfin ! Tu le permets.

Mercredi, 10 avril

Habel,

Le ciel est magnifique. Je vais d'un trou d'eau à l'autre. Je me retiens de casser la glace, car je ne sais pas si je serais capable de m'arrêter et de prendre l'autobus. Je regarde cette eau emprisonnée et y découvre une infinité de motifs d'une exquise beauté. Elle me rappelle les nappes que Madame Ravary lavait, empesait et repassait. J'essaie de me rappeler les premières fois où je me fais garder chez elle. Je ne ressens qu'un vague malaise, vite passé.

Juste avec du fil réaliser de si somptueuses dentelles ! Juste avec de l'eau créer tant de formes merveilleuses !

Je dépose sur le pupitre de Maryse le cahier de poèmes accompagné d'un mot lui disant que je la remercie beaucoup, que j'ai copié les poèmes que j'aime et recollé certains d'entre eux.

Dernière étape. Dans le coin du tableau, Maryse a collé un carton sur lequel est écrit : NOMBRE DE JOURS DE CLASSE. Au bas, une fenêtre affiche « 52 ». Demain, ce sera un de moins.

Jamal est rendu avec nous. Mon pupitre est contre le sien. Il a appris un peu de français à l'orphelinat. S'il ne comprend pas un message, je lui aide en utilisant le plus possible le français. S'il s'exprime en

espagnol, je traduis et l'invite à reprendre en français. C'est ce que Yolaine m'explique avant que j'entre en classe.

Nous avons un cours d'éducation physique. Pendant six semaines, nous faisons de la gymnastique. La salle est remplie d'équipements. Il ne nous reste qu'un peu de place devant nos crochets. Félix explique, puis nous divise en cinq équipes. Au son du sifflet, nous changeons d'activité. Celle que je préfère est le cheval-d'arçons.

Nous cessons la lecture dans la classe de maternelle. Nous sommes remplacés par les élèves de Lizzie. Tous voulant participer, quelques petits se retrouvent avec deux lecteurs. Je regrette un peu, car j'aime faire la lecture à de jeunes enfants, regarder les illustrations avec eux et découvrir des textes inconnus. J'ai éprouvé beaucoup de joie, entre autres avec la collection « Émilie ». J'aurais aimé qu'on me la lise à cinq ans.

Je me console, car nous travaillons à présent en informatique avec des tuteurs de sixième année, à raison de deux séances de 25 minutes par semaine. Pourquoi utiliser ce moyen d'apprentissage si tard dans l'année ? Parce que Maryse ne connaît rien aux ordinateurs.

Au milieu et au fond de la cour, le gravier apparaît. À l'arrière de l'école, il reste des bancs de glace entourés d'un peu d'eau. Les cordes à danser et les ballons sont sortis, des roches sont déplacées et un jeu de marelle est tracé. A nouveau, tout le monde joue paisiblement, comme au début de l'année.

Ceux que le baseball intéresse se rendent sur le terrain attenant à la cour. A l'écart des autres, nous nous sentons plus libres. Les équipes officielles ne seront formées que la semaine prochaine. Tout en jouant, Grégory et Conrad expliquent les règlements et nous observent. Jamal connaît ce jeu.

Dimanche, 14 avril

Papa,

J'ai l'impression parfois que Jamal s'ennuie. Il écrit en espagnol dans ses livres. Il dit que c'est pour mieux comprendre. Je suis sûr qu'il va bientôt parler français, car il veut apprendre et s'intéresse à tout. Maryse est patiente avec lui et s'emploie à le sécuriser

- Tu fais ce que tu es capable de faire et tu prends tout le temps dont tu as besoin.

Quant à moi, je ne m'attendais pas à certains commentaires à la suite de mon passage en quatrième année.

- C'est lui qui fait le moins de fautes dans la classe.
- Il est plus vieux que nous.
- En français, il termine son travail le premier.
- C'est parce qu'il a déjà redoublé.
- Il écrit bien.
- Il faut qu'il s'occupe de Jamal.

Vendredi. Les parents ne viennent pas à l'école, alors nous avons de l'art dramatique ayant pour thème : le réveil de la nature. L'énergie du printemps est déjà en moi, mais là, elle s'active.

Merci Maryse ! Cet atelier me sensibilise davantage à mon environnement et m'apprend des choses nouvelles. Je vais être plus attentif à suivre les progrès de la nature. Mais pourquoi ne faisons-nous pas plus souvent de l'art dramatique ? Deux fois depuis février, pourtant ce cours figure toujours à l'horaire.

- Il coïncide avec la période d'activités.

Et coïncidera jusqu'à la fin de mai. Dis-le Maryse que cela t'arrange. En classe, tu contrôles bien le groupe, mais dans cette matière, tu n'arrives pas à faire participer tous les élèves. Il y en a toujours deux

ou trois qui se croient en récréation, dérangent tout le monde et te mettent en colère.

Je descends de l'autobus, joue avec Veloutine et me prépare à me rendre chez Edmond avant le souper. Tu viens me reconduire, puis tu rejoins Josianne. Vous mangez au restaurant et plus tard, tu te rends travailler.

Nous jouons à la cachette de clarté. Il est plus difficile de nous cacher et plus facile de nous trouver. A vingt heures, nous rentrons et une heure plus tard, nous sommes couchés. Pour Edmond, les jours de classe et la veille, c'est une heure plus tôt. Avec toi, je me couche quand j'en ressens le besoin. Comme il me faut dix heures de sommeil, je dépasse rarement vingt et une heures et souvent je suis au lit plus tôt.

Le déjeuner est bruyant. Nous avons hâte de sortir. Je dis à Madame Lortie qu'il a neigé pendant la nuit, car je vois des flocons accrochés aux branches.

- Les chatons sont sortis.
Ce sont eux que tu vois.
- Il y en a partout.
Vont-ils toujours rester petits ?
- Non. Ils vont grandir, s'épanouir, répandre du pollen,
puis tomber au sol. Mais si tu casses des branches en
bourgeons comme aujourd'hui, ils vont rester ainsi des
mois, des années même. On peut en faire de jolis bouquets.

Comment la nature s'y prend-elle pour faire quelque chose d'aussi beau, d'aussi doux et en telle quantité ? Je regarde les buissons se balancer doucement dans la lumière du matin. Des perles dorées, argentées brillent partout dans les branches brunes. Je suis dans un autre monde. Des fées surgiraient que je ne serais pas plus émerveillé.

Edmond s'impatiente.

- J'arrive, mais avant, je veux casser quelques branches.
- Je viens t'aider.

J'en rapporte une brassée que je dépose sur la galerie avant d'aller rejoindre les autres.

Tu viens me chercher plus tôt que prévu.

- Nous allons magasiner.
- Vas-y seul.
Tu viendras me chercher après.
- Tu ne veux pas choisir toi-même ta bicyclette ?
- Oui ! Oui ! Oui !
Je vais chercher mes choses.

Ma première bicyclette ! Un vélo de montagne tout neuf, bleu et avec plusieurs vitesses. Comme je vais bien en prendre soin ! Merci papa ! Merci d'avoir complété la somme qu'il me manquait. Tu es surpris que je sache déjà rouler ? C'est que j'ai appris à Montréal avec les voisins.

Simon n'est pas là. Je vais montrer ma bicyclette à Tador qui sort la sienne et vient faire une randonnée avec moi. Nous prenons la route du côté ouest. Devant son dernier lot, Tador s'arrête et ouvre une barrière qu'il referme après notre passage. Nous nous engageons dans un petit chemin gravelé qui mène à l'ancienne carrière dont nous faisons le tour. Les arbres recommencent à pousser sur les pentes. Nous revenons en passant par le sentier qui longe le pâturage de Frilou. C'est lui que j'ai emprunté pour me rendre à la carrière quelques mois plus tôt. Tador m'apprend qu'il existe une troisième sortie située sur le lot voisin appartenant aux américains et que personne n'a jamais vu ceux-ci.

Dimanche. Je consacre l'avant-midi au ménage, à l'agencement de

mes bouquets et à la lecture. Au début de l'après-midi, je monte dans mon arbre. A ma grande joie, j'aperçois des chatons plus loin. Avec Tador, hier, je ne fais qu'en entrevoir. Je regarde l'étendue de neige granuleuse qui m'en sépare et n'ai pas le courage de la traverser, car sous les branches des arbres, elle est encore épaisse. Je laisse le temps passer. Je me sens bien.

Il est encore tôt. Je décide de me rendre au village à bicyclette. Il me faut une bouteille d'eau. Dès que j'ouvre la porte, de bonnes odeurs s'échappent de la maison. J'ai déjà faim. Tu es de bonne humeur.

- Nous soupçons à dix-huit heures.

Il faut que tu sois revenu quinze minutes avant. Ne nous fais pas attendre.

Lundi, 15 avril

Habel,

Mes pois ne produisent plus ainsi que plusieurs autres plants. Il ne reste à récolter que les tomates cerises, les piments et les échalotes. Nous savourons régulièrement des fines herbes. Ce matin, nous mangeons pour la première fois un concombre à marinade.

Les équipes de baseball sont formées. Je suis lanceur pour celle de Conrad. Ce jeu est moins stressant que le soccer et surtout plus calme. Je pense que je vais l'aimer moi aussi. Je commence à connaître les règlements.

L'informatique débute aujourd'hui. L'école ne possédant que six appareils, nous travaillons en équipe de deux avec chacune un tuteur. Pendant ce temps, Maryse explique à la troisième année. Tantôt, ce sera l'inverse.

Erik nous initie, Jamal et moi, au maniement de l'ordinateur. Nous deux n'avons pas le choix du logiciel. Yolaine l'apporte de la commission scolaire. Tout en s'amusant, Jamal va perfectionner son français. Je suis déçu. Il me semble que je perds mon temps. J'aurais voulu travailler en sciences de la nature ou en géographie, mais je ne peux pas dire non à Yolaine.

En arts plastiques, je n'arrive pas à me mettre au travail. Le printemps représente beaucoup de choses pour moi, mais je suis incapable par le dessin d'en exprimer une seule. Ce travail personnel m'angoisse. Je demande à Evelyne la permission de continuer les mathématiques. Elle refuse. Ma feuille reste blanche. Je suis ailleurs. Je me retrouve chez Lorie. J'aime tous les jeux qu'elle propose sauf dessiner et bricoler. Si elle insiste, je m'affole. La cloche me libère du passé et du présent.

Mes bouquets de chatons sont beaux et animent mes pièces. Je lève parfois les yeux de mon livre pour les admirer. Je regarde aussi les ombres délicates qu'ils projettent sur les murs. Toute cette beauté m'apaise.

Je sors une petite branche de l'un des trois pots. Mon doigt effleure l'ovale de chaque petite fleur, puis ce sont mes lèvres. Je ferme les yeux et passe la branche sur mes paupières, mon front, mes joues.

Je veux faire partager cette sensation à Veloutine qui dort déjà. Du bout de la branche, je lui caresse le museau. Elle ne semble pas apprécier, car elle s'éloigne. Je remets la branche en place.

Mercredi, 17 avril

Habel,

Jules se moque de Jamal, de moi, ou de nous deux. Je ne le vois pas. Maryse le voit. Elle le fait venir devant la classe et lui ordonne de refaire les mêmes gestes. Jules est rouge et demeure figé.

Je deviens mal, car Maryse hausse la voix, s'impatiente et menace. C'est la première fois que je la vois ainsi. Une figure méchante se superpose à la sienne.

Jules est pâle et prêt à défaillir. Il commence à mouiller sa culotte. Il faut que ça cesse pour lui et pour moi.

- Maryse, arrête.
Laisse-le retourner à sa place.
Il ne le fera plus jamais. J'en suis certain.
- Défends-le à présent.
Il ne t'en a pas fait assez ?

Le regard effaré, mais reconnaissant de Jules me bouleverse.

Maryse redevient elle-même et la classe reprend son rythme normal. Je suis soulagé.

Erik dîne à la maison. Il revient en disant que le niveau d'eau de la rivière chez Edmond ne cesse de monter et qu'il doit y avoir un embâcle plus haut.

Vendredi, 19 avril

Habel,

Marielle est une femme dynamique et enjouée. Elle nous présente une pièce de théâtre qu'elle-même a écrite. C'est l'histoire d'un petit chat abandonné sur une île et qui cherche une nouvelle famille. Ses amis, la corneille et le raton-laveur, lui présentent plusieurs nouveaux parents, mais ce ne sont jamais les bons. La neige commence à tomber. Il se blottit au pied d'un arbre et s'endort. Une voix douce l'éveille. Je ne te dis pas la suite. Il faut que tu assistes au spectacle de fin d'année.

Marielle distribue les rôles et nous remet les textes à mémoriser. Je joue le chaton.

Il reste dix minutes qui sont consacrées à l'improvisation. Marielle nous divise en deux groupes et donne un sujet. Les équipes ont deux minutes pour se préparer, puis chacune présente à l'autre sa prestation. Mon équipe passe la deuxième et respecte peu le scénario original. Nous nous quittons en riant et avons hâte à la semaine prochaine.

Dans l'autobus, je m'étonne de voir que d'un côté de la route les fossés sont vides tandis que de l'autre ils sont remplis de neige. J'en demande la raison à Tador.

- Vois-tu, le côté au nord est rejoint par le soleil. L'autre ne l'est pas à cause des arbres qui font de l'ombre.
La neige y fond plus tard, lorsqu'il fait plus chaud.
Regarde les terrains découverts ; il n'y a plus de neige.
Par contre, il en reste dans la forêt.

Simon n'a pas le droit de faire de la bicyclette sur la route. Nous nous contentons de tourner dans sa cour. Quand le terrain sera plus

sec, il pourra m'accompagner dans les petits chemins en arrière de chez Tador.

A ma grande joie, mais non à celle de Veloutine, mon écureuil me rend visite. Je déjoue Veloutine en mettant les collations de mon petit ami sur la boîte à épingles à linge qui est fixée au mur. Je place un bâton pour que le couvercle reste bien droit. La petite bête y vient et mange quand Veloutine et moi sommes en bas de la galerie.

Edmond m'appelle. Il me dit que l'eau s'approche du hangar et que ses parents sont très inquiets. La famille va peut-être devoir quitter les lieux. La route est fermée entre le voisin et chez lui. Le pont tiendra-t-il le coup ?

Dimanche, 21 avril

Papa,

Merci de m'avoir emmené à cette vente de garage.

J'en suis revenu avec les quatorze tomes de *L'encyclopédie de la jeunesse* de Grolier, une pleine boîte du magazine *Hibou* et une grosse bible illustrée. J'ai de la lecture pour les mois à venir.

Merci Josianne d'avoir marchandé pour moi et de m'avoir fait obtenir le tout pour dix dollars.

En fin d'après-midi, au grand soulagement d'Edmond et de sa famille, la rivière retourne dans son lit et reprend sa course. Elle a épargné la maison, mais non les autres bâtiments.

Avec Tador, je vais voir ce qu'elle a laissé en se retirant. Je suis frappé par les énormes blocs de glace qui reposent sur l'herbe. Ils me font penser à de grands matelas d'une épaisseur inouïe. Je distingue ensuite des arbres morts, des racines, des planches, un vieux châssis, des contenants rouillés, d'autres en plastique et même des animaux morts. Je veux aller regarder de plus près, mais Tador me l'interdit.

Demain, le nettoyage des berges et des bâtiments commence. Des parents et des amis dont Tador vont aider Monsieur Lortie dans ce pénible travail.

Lundi, 22 avril

Habel,

Le cours d'arts plastiques est commencé depuis plusieurs minutes. Les autres poursuivent la tâche entreprise la semaine dernière. Quelque chose m'empêche de me mettre au travail.

Par la fenêtre, je regarde les arbres devant l'école. Une voix sourde surgit du passé.

- On ne dessine pas des choses aussi laides.
- Ils ne sont pas laids.
Ils ont peur.
Ils ont mal.
- On représente de beaux visages, calmes ou souriants.
Si tu recommences, tu vas être puni.

Quelques temps après.

- C'est affreux !
Les gens n'ont pas de tête ou sont de dos.
Pourquoi fais-tu cela ?
- Pour que vous ne puissiez pas voir leur figure.
- Si tu continues ainsi, tu n'auras plus le droit d'utiliser les crayons et les pinceaux.

Des semaines plus tard.

- Que je place la feuille dans n'importe quel sens, je ne distingue jamais rien. Regarde Jean. Il peint des portraits, des paysages, des édifices, des natures mortes. On peut reconnaître et nommer ce qu'il fait.

Lorsque tu avais trois ans, j'ai cru que tu pourrais suivre ses traces, mais je dois bien réaliser, à l'approche de tes cinq ans, que tu n'as aucun talent.

- Je ne veux pas faire ce que votre garçon fait.

Qu'il garde ses affaires pour lui !

Et à nouveau.

- Dessine ce que tu veux. Tu passais tellement de bons moments à travailler en compagnie de Jean. Tu ne fais à présent qu'aligner des images en silence.

Ces mots refoulés, oubliés sont ceux de Madame Ravary. La maladresse de ma gardienne m'a détourné de mon premier moyen d'expression. Ton indifférence face à mes réalisations m'a fait croire que cette femme avait raison.

Evelyne est près de moi.

- Qu'est-ce qui ne va pas Jovito ?
- J'ai mal.
- Veux-tu que j'appelle ton père ?
- Non. Ça va passer.
Je voudrais me coucher un peu.

A la maternelle, je ne faisais que des gribouillis, des taches de couleur quand ce n'était pas des trous dans la feuille. Par contre, je découpais avec précision et mes collages étaient réussis.

Samedi, 27 avril

Habel,

Je suis si content et j'ai tellement hâte de partir que je voudrais que l'horloge affiche neuf heures au lieu de six.

Je vois le soleil se lever. Je déjeune, puis fais le ménage pour m'occuper. Je suis trop énervé pour pouvoir lire.

Je suis prêt. Mon sac à dos contient un gros lunch, de l'eau, des vêtements de rechange et mon appareil photo.

Cinq kilomètres à bicyclette, c'est peu quand l'amitié donne des ailes.

Un véritable ami est celui qu'on rencontre en dehors de l'école. Avec cette invitation, Grégory et moi devenons de vrais amis.

Hier midi, il me demande si je veux les accompagner, ses parents et lui, aux monts Kékéko. Que ce soit moi qu'il choisisse me surprend, m'émeut et me ravit. Ma réponse est instantanée, mais j'ai besoin que tu confirmes. Immédiatement. Je ne peux pas attendre.

- Idèle, il faut absolument que je parle à mon père avant qu'il ne parte au travail.
Puis-je entrer et l'appeler ?
- Oui, mais fais cela vite.
- Merci beaucoup !

Je reviens dans la cour et au jeu en criant : « Il veut. Il veut ! » Plus rien d'autre n'a d'importance. Seule compte cette randonnée dans les rochers en compagnie de Grégory. Je ne tiens pas en place. Marielle ne parvient pas à obtenir toute mon attention pendant la répétition de la pièce de théâtre.

Marcher à côté de Grégory m'est encore plus agréable que la beauté et le chant varié du ruisseau. Nous remontons son cours, ce qui le fait paraître encore plus majestueux.

Nous nous arrêtons souvent pour écouter le bruit de l'eau, admirer une chute bondissante ou nous reposer près d'un bassin tranquille. Grégory et moi, nous nous laissons asperger par l'écume. Nous prenons des photos dont quelques-unes de moi.

Je suis si heureux de ma journée que les jappements et la poursuite du chien noir à mon retour, me semblent venir d'un rêve lointain.

Dimanche, 28 avril

Habel,

Il pleut. Je ne veux pas vous accompagner à cette rencontre où je ne connais personne. Je préfère rester à la maison, lire, écrire à Lorie et à Norbert et me reposer.

Pendant une éclaircie, je contemple par la fenêtre un ballet aérien exécuté par une volée de petits oiseaux. Les danseurs tournoient dans le ciel, se posent dans les grands arbres, s'abattent sur le sol, se déplacent en sautillant, s'élancent vers les nuages, s'éloignent, disparaissent et reviennent répéter leur spectacle. Avec la même grâce, la même agilité.

Je décide de me rendre chez Tador et lui raconte l'enchantement dans lequel je me suis trouvé hier. Il connaît ce ruisseau et me fait remarquer qu'en ce moment, celui-ci est gonflé par la fonte des neiges, mais qu'à l'été, il sera réduit à un filet d'eau.

Tador va m'amener voir la floraison des arbres fruitiers sauvages sur les rochers surplombant un lac tout près d'ici. Il affirme que la seule

beauté des arbres en fleurs lui fait oublier tous les ennuis de l'hiver et lui redonne un sentiment de jeunesse.

Il est à mettre de l'ordre dans ses photos. Il possède plusieurs albums, mais ne m'en montre qu'un : l'officiel, celui qui retrace ses origines et son vécu. Je vois défiler l'histoire d'une famille sur près de cent ans.

Moi, mon album débute avec mes photos d'école. Il ne raconte que six ans de ma vie.

Je parle du chien noir. Tador me dit qu'il appartient à Harold Soucy.

- Est-il parent avec le facteur ?
- Oui, c'est son frère.
- Je n'aurais jamais pensé ça.
- Nelson et lui sont bien différents l'un de l'autre.
- Marielle est-elle parente avec eux ?
- Elle est l'épouse de Nelson.
- Ah ! Une chance...

Lundi, 29 avril

Habel,

Lorsqu'ils me reviennent en tête, les propos de Madame Ravary m'accablent. Je me confie à Jean-Rémi. J'ai besoin de son aide pour arriver à ne plus leur porter attention. D'après lui, il faut en parler à fond pour que je retrouve confiance en moi et ainsi, libérer mon pouvoir créateur. M'entretenir avec lui me fait du bien. Il me revoit dans quinze jours.

La leçon de musique avec Grégory prend un ton amical. Il n'y a plus de distance entre nous. Je l'admire toujours autant, mais le découvre être un garçon comme moi.

Avec Evelyne, nous commençons le modelage. Je ne serai pas malheureux pendant les prochains cours, car mes mains sont capables de façonner des choses.

Vendredi, 3 mai

Habel,

Je joue avec Simon dans le gravier et dans la terre. Nous construisons des routes à l'aide d'une pelle mécanique, d'un tracteur et d'un camion lourd. Bientôt, les véhicules légers pourront s'y aventurer. Simon doit rentrer ; c'est l'heure. Sous un vent du sud, ce soir est trop beau, trop doux ! Je reste dehors et commence à nettoyer le terrain.

Soudain, je respire une odeur de fumée. Je vais à la route et vois une lueur à l'est. Je deviens mal en pensant qu'une autre maison est peut-être en train de flamber. J'enfourche ma bicyclette et roule en direction de l'incendie. Je me demande un instant si tout le village n'est pas la proie des flammes.

Non, non. C'est plus loin et il ne s'agit pas d'une construction ; c'est un coteau qui brûle. Nous nous retrouvons plusieurs bicyclettes sur les lieux. C'est terrifiant de voir le feu avancer à pas de géant en dévorant bruyamment les herbes sèches et en éclairant le soir d'une lumière sinistre.

A l'ouest et au nord, il s'éteint de lui-même en arrivant aux abords de la forêt où il reste un peu de neige. Du côté est, plusieurs hommes le contrôlent en frappant le sol avec des pelles.

Je reviens à la maison avec des chaussures et des vêtements noircis. Je sens la fumée à plein nez. Je me déshabille sur la galerie et prends un bon bain chaud.

Dimanche, 5 mai

Papa,

J'hésite. La demande de Tador ravive en moi de pénibles moments. Si j'accepte de l'accompagner à l'église, c'est pour ne pas le décevoir, mais c'est surtout à cause de l'amitié nouvelle qui existe entre Grégory et moi. A nouveau, je veux voir et entendre Grégory jouer de l'orgue dans ce lieu qui m'a tant impressionné la première fois.

L'ambiance n'y est plus la même. Il me semble qu'énormément de temps s'est écoulé depuis notre arrivée en Abitibi. Je ne suis plus le même. Il n'y a que *L'Ave Maria* de la fin, chanté par une voix d'homme, pour m'émouvoir.

Je rejoins Grégory. Rien n'est changé à son horaire. Nous nous retrouvons à la maison, cet après-midi.

Je descends de l'auto de Tador au bord de la route. J'entre sans faire de bruit, au cas où tu dormirais encore. Tu es assis au salon, une bière à la main. Je vois la caisse ouverte sur la table. Tu es en pyjama. Ta barbe et tes cheveux sont en broussaille. Mon cœur se serre.

- Qu'as-tu papa ?
- Josianne...
- Elle te quitte encore ?
- C'est moi qui la quitte.
- Pourquoi ?
Tu l'aimes et elle est gentille.
- Elle veut des enfants...
- Et toi, tu n'en veux pas ?
- Mettre volontairement des enfants au monde, c'est une chose que je ne peux pas faire. Je suis incapable de

fonder une famille. Je t'ai toi et ne veux pas d'autres enfants.

C'est une compagne que je veux.

Pas une mère.

- Tu as du chagrin.

- Ne t'en fais pas pour moi.

C'est mon choix.

Je ne fais que boire quelques bières.

Je ne vais pas me soûler.

Grégory ne doit pas entrer dans la maison. Il ne faut pas qu'il te voit ainsi. Je vais au-devant de lui et nous nous rendons à la carrière. Sur nos vélos, nous nous amusons à descendre les pentes à toute vitesse. Nous sommes quand même prudents, nous n'empruntons pas celles qui sont trop raides.

Lundi, 6 mai

Habel,

En arts plastiques, nous laissons le modelage de côté pour préparer la carte de la fête des mères. Cela me rend triste et amorphe.

Maman... Tout ce que je sais d'elle, c'est son nom : Dania Valdez. Je connais aussi le nom de l'endroit où elle m'a mis au monde : Vancouver, Colombie-Britannique. Et ce n'est pas toi qui me l'a appris. Je l'ai lu à ton insu sur mon extrait de naissance.

J'entends mon nom et regarde autour de moi.

- Jovito ne peut pas faire de carte comme nous, sa mère est morte.
- Il peut l'offrir à une autre personne qu'il aime : une grand-mère, une tante, une amie, une voisine. N'est-ce pas Jovito ? Les membres de ton équipe vont t'aider.

Ils me passent aussitôt des formes que je découpe et colle en les imitant. Vers la fin du cours, Evelyne écrit au tableau quelques formules de vœux. Je ne regarde pas. Je sais quoi dire.

Ma chère maman,

*Je suis là près de ton cœur. Ma présence te rend
heureuse.*

*Je suis bien dans ton ventre, mais j'ai hâte d'être
dans tes bras et que tu me caresses et m'embrasses.*

Bonne fête des mères

Yveline qui t'aime

P.S. J'emprunte la voix de Jovito qui a eu la chance de te voir, de t'entendre, de te toucher et de t'aimer avant moi.

Postée ce soir, ma carte arrivera à Montréal pour le 12.

Mercredi, 8 mai

Habel,

Le petit écureuil est mort. Pas le mien, celui de l'école. Je ne le verrai plus courir au fond de la cour ni grimper dans les grands arbres.

Des garçons l'ont tué en lui lançant des cailloux. L'un d'eux l'a ensuite saisi par la queue et a couru en direction des filles. Idèle est arrivée, a fait déposer l'animal dans la poubelle et a envoyé les trois coupables à Yolaine. Ce qu'ils ont fait est affreux. Je ne comprends pas leur geste et les suis à l'intérieur.

- Jovito, étais-tu avec eux ?
- Non.
- Alors retourne dehors.
- Je veux savoir pourquoi ils ont fait mourir une si belle petite bête.
- Va t'amuser.
- Je te revois plus tard.

Je n'ai pas le cœur à jouer. Grégory insiste pour que le jeu débute.

- Venez tous.
- Viens Jovito.

Les équipes de baseball n'ont rien à voir avec ça.

Au milieu de l'après-midi, Yolaine frappe à la porte de la classe et me demande.

- Comment te sens-tu ?
- J'essaie de ne plus y penser.

- Ce dont tu as été témoin est d'une grande méchanceté et n'aurait jamais dû se produire. Les responsables de cet acte irréfléchi le regrettent. Ils sont punis en étant privés de récréation le reste de la semaine et iront aider les petits de la maternelle à prendre soin des poissons et des oiseaux. Ils ne faut pas répondre à la cruauté par la cruauté. Pourquoi est-ce que je te dis tout cela ? Je vais passer dans les classes la semaine prochaine et sensibiliser les élèves au respect de la nature, de la vie. Et comment te débrouilles-tu en quatrième année ?
- Bien. Je réussis même en mathématiques.
- Bravo ! Continue ainsi jusqu'à la fin de juin.
T'occuper de Jamal ne te retarde pas trop ?
- Non, mais il ne me reste pas beaucoup de temps pour lire.

Jeudi, 9 mai

Habel,

Le spectacle de fin d'année me fait déjà rêver. Avec Evelyne, nous présentons deux morceaux de flûte et une chanson dans laquelle nous remercions les parents bénévoles. J'ai hâte à la période d'activités de demain. Je connais mon rôle par cœur.

La classe de quatrième année commence quelque chose qui m'intéresse beaucoup : la présentation en anglais de quatre numéros de marionnettes. Maryse nous divise en équipes. Je me retrouve avec Jamal, Jules et Louis. Estelle va chercher les marionnettes à la maternelle. Nous pouvons aussi apporter celles que nous avons à la maison ou en fabriquer de nouvelles. Lundi, nous écrivons les textes et dans quelques semaines, nous nous produirons devant les autres groupes.

Tu travailles de jour et restes à la maison vendredi soir ; Edmond peut donc venir coucher chez nous.

Dimanche, 12 mai

Habel,

Vendredi, Edmond arrive à la maison alors que nous commençons le dessert. Ses parents n'entrent pas. Ils ont tout juste le temps de se rendre à leur rendez-vous. Edmond m'aide à essuyer la vaisselle.

Cette fois, nous ne jouons pas à la cachette. Nous allons rejoindre Simon. Son père a délimité un espace dans la cour arrière où nous pouvons aménager le terrain à notre goût et sans danger que notre travail soit défait. Il est défendu de creuser des trous afin que personne n'y mette le pied et risque de se briser la jambe.

Nous décidons de modifier le relief du sol. Nous transportons du gravier, des pierres, des bouts de bois et des rebuts que nous employons pour créer des montagnes, des lacs et des rivières, des habitations et plusieurs routes.

Samedi, nous poursuivons la tâche entreprise la veille. Monsieur Lortie nous surprend en plein aménagement. Edmond parti, je décide de rentrer et de faire mon ménage. Nous continuerons par les soirs, Simon et moi.

Toi, en plus de ton ménage, tu fais celui de l'auto et tu cuisines.

Dimanche. Il n'y a que Tador et nous à ne pas célébrer la fête des mères. Comme il n'y a plus de neige et qu'il fait beau, nous travaillons à l'extérieur. Nous ramassons d'abord les branches tombées pendant l'hiver en gros tas. Ensuite tu passes le râteau et moi, je t'aide à ramasser les feuilles et les herbes sèches que nous déposons dans de grands sacs de jute prêtés par Tador pour aller par la suite les vider chez lui dans des bacs à compostage.

Il reste un peu de temps avant le souper. Je monte dans mon arbre. Un vent léger agite les petites branches où les bourgeons grossissent. Je pense à toi, à Josianne. Tu ne parles pas d'elle. Te manque-t-elle ? Tu n'es pas sorti une seule fois pendant la fin de semaine. Son absence creuse un vide que Veloutine tente de remplir. Cette bête est un rayon de soleil pour moi et commence à l'être pour toi, car tu réponds parfois à ses marques d'affection

Mercredi, 15 mai

Habel,

Que je suis heureux ! La classe de Grégory et la mienne retournent à la piscine la semaine prochaine. C'est aussi la dernière fois que nous faisons de la gymnastique. J'ai beaucoup aimé, mais je suis content de passer à autre chose.

D'ici la mi-juin, nous nous entraînons pour les compétitions de la journée plein air qui réunira les élèves des trois écoles de Yolaine. Avec Félix comme entraîneur, ce sera formidable.

Pour notre équipe, l'écriture du texte pour le spectacle de marionnettes est chose faite et sans Maryse, qui aide les autres groupes. C'est moi qui ai pris les notes et transcrit la version finale. En voici le résumé.

Des visiteurs

Un chat et un chien vivent ensemble dans une petite maison.

Un soir d'orage, un lièvre et un écureuil frappent à la porte. Les occupants les font entrer. Les quatre font connaissance et deviennent amis. Assis autour de la table, chacun raconte sa journée.

La pluie cesse. Les visiteurs partent en remerciant leurs hôtes.

Près de la maison incendiée des Borges, mais un peu plus au nord, l'on creuse le sol pour couler le béton des fondations de leur nouvelle demeure. J'espère que ça ne sera pas pendant un jour de classe. Je veux voir les ouvriers travailler.

Les pissenlits sont de plus en plus nombreux devant les constructions. Je trouve ces fleurs magnifiques. J'en accroche dans le poil de Veloutine, mais elle les perd au cours de nos promenades. Frilou aussi commence à parcourir les champs. Je pense que nous ne pourrons jamais marcher tous les trois du même côté de la clôture. Lorsqu'il s'en approche, je m'en éloigne en espérant que Tador l'ait faite solide.

Le tas de branches n'est plus là et les déchets vus du haut de mon arbre non plus. Tador et toi travaillez ensemble à faire le ménage autour des deux propriétés. Je ne t'ai pas encore vu cette semaine. Le matin, tu dors et lorsque je reviens de l'école, tu es parti au travail. Il y a tes notes sur le réfrigérateur.

Vendredi, 17 mai

Habel,

Nous mangeons rapidement. Nos boîtes à lunch sont posées devant nous. Nous n'attendons plus que le signal d'Idèle pour nous précipiter à nos crochets. Il fait si beau et nous avons tant hâte de sortir.

Malédiction ! Yolaine arrive dans la salle avec plusieurs grands sacs de poubelle qu'elle a dépliés et agite. Nous avons oublié. Pourquoi choisir une si belle journée pour notre punition ? Elle voit notre mécontentement.

- Les amis, il faut dans la vie assumer les conséquences de ses gestes. J'espère bien que la récréation suffira pour tout nettoyer, mais s'il le faut, nous continuerons lundi.

Grégory prend les sacs et nous sortons dehors.

- Les gars, vous êtes bien mieux de vous grouiller pour que tout soit terminé ce midi.

Le plus difficile est de nous y mettre. Une fois partis, nous travaillons rapidement et efficacement. Il n'y a plus aucun déchet dans le boisé, sur le terrain de l'école et celui de l'église. Il ne reste aux adultes qu'à faire le râtelage.

Je m'amuse à l'exercice de notre pièce de théâtre qui s'allonge un peu plus. Marielle accepte nos suggestions.

- C'est vrai, je n'avais pas pensé à cela.

Je pars à travers champs avec Veloutine qui aime me devancer ou bifurquer et sentir ici et là. Je suis heureux et joins mes cris de joie à ceux des nombreux vols d'outardes qui, depuis plusieurs jours, reviennent du sud.

Les grenouilles chantent de partout. Lorsque j'arrive de l'école, leur chant est doux ; peu à peu, il s'amplifie et au moment de me mettre au lit, il est devenu fort.

J'aime ce chant vivifiant, mélodieux. J'arrête de lire pour le laisser pénétrer en moi.

Dimanche, 19 mai

Habel,

Tu travailles à la mine pendant toute la fin de semaine.

Grégory et moi décidons de nous rejoindre au village lorsque nous faisons de la bicyclette ensemble. Il vient au-devant de moi ou moi au-devant de lui. Une idée que je lui soumets et qu'il accepte. Tout cela pour éviter de passer seul devant la maison au chien noir et ainsi, cacher ma peur.

Un orage éclate vers la fin de l'avant-midi. Je regarde la pluie tomber. Tador doit faire la même chose, lui qui l'espère depuis de longs jours pour que tout puisse enfin reverdir.

Le soleil revient. Je sors chaussé de mes bottes de pluie. L'eau coule dans les fossés où je descends et je me mets à avancer, ravi. J'aime entendre le bruit que font mes pieds. Soudain, le fossé se creuse et mes bottes se remplissent. J'ai froid.

Il me vient le goût de mettre les tiennes. Elles sont sèches et surtout plus hautes. J'entre dans la maison et enlève tes gants glissés dans l'une d'elles. Il me faut aussi un pantalon et des bas secs. Au bout de la botte, mon pied heurte quelque chose. C'est un petit paquet enveloppé de papier blanc. Je n'ai aucune idée sur son contenu. Je

ne veux pas que tu saches que j'ai vu. C'est ton secret.
Soigneusement, je remets tout en place.

Je prends un linge et essuie de mon mieux l'intérieur de mes bottes.
Je retourne dehors. La pluie a réveillé la vie : les oiseaux chantent,
les insectes piquent, les plantes dégouttent en commençant à ouvrir
leurs bourgeons. Le beau temps et ses merveilles sont arrivés. Avec
Veloutine, je pars à la recherche de l'eau que la terre assoiffée boit
peu à peu. Je me sens plein de vie et je suis heureux.

Vendredi, 24 mai

Papa,

Il faut que tu sois à la maison en fin de semaine. J'ai trop mal pour rester seul.

Tout commence lundi, jour de congé. Nous aménageons le terrain à l'arrière des bâtiments. Tu coupes les broussailles que je transporte et mets en tas. Nous enlevons aussi les arbres morts ou tombés.

Monsieur Borges arrive, le visage défait. Je comprends tout de suite qu'un autre malheur est arrivé.

- Erika n'est pas rentrée.
Jovito, serait-elle revenue à la maison, hier après-midi ?
- Je ne l'ai pas vue.
- Elle est partie à quinze heures de chez son amie et n'a pas donné de ses nouvelles depuis.
- Non !
Erika ne peut pas être partie...
- A seize heures, nous devions nous retrouver au centre commercial. Elle n'y était pas. Nous l'avons attendue jusqu'à la fermeture.

Un voile s'abat sur moi et rend le monde réel flou. En dehors d'Erika, plus rien n'a d'importance.

Sa photo est diffusée à la télévision, dans les journaux et placardée partout en région et même à l'extérieur. La radio donne tous les jours son signalement. Dans un message poignant sur les ondes, les parents supplient leur fille de donner signe de vie. Les policiers incitent les gens qui possèdent des informations à communiquer avec eux.

La terre s'est arrêtée de tourner pour chacun des membres de cette famille. La cordonnerie est fermée. Personne ne se rend voir les travaux commencés sur leur propriété. La future maison les laisse indifférents. Le visage bouffi, Madame Borges reste assise près du téléphone. Simon pleure à propos de tout et de rien. Le père est incapable de dormir plus de quelques heures et passe le reste du temps à se promener d'une fenêtre à l'autre.

J'ai mal aux épaules, au cou et à la tête. Je ne parviens pas à me détendre même dans la piscine, pourtant Grégory m'entoure. Je ne suis pas la classe et pendant le travail personnel, mon esprit part à la recherche d'Erika. Je la sens près de moi. Je ne la vois pas, car elle se dérobe à mes yeux.

- Erika, ne pense pas seulement à toi et à la liberté que tu t'es donnée, mais à tous ceux qui t'aiment. Appelle même si tu n'es pas prête à revenir.

Les parents arrivent à l'école. Maryse informe Marielle que je ne serai pas présent à l'activité. Celle-ci tiendra mon rôle.

Je vais à la salle de bain et m'attarde dans la salle où les adultes se saluent. J'entends le moindre chuchotement.

- Elle a peut-être été enlevée et est gardée prisonnière.
- Pourvu qu'on ne la maltraite pas !
- Elle est peut-être déjà morte...
- Elle est peut-être cachée tout près d'ici.

TAISEZ-VOUS TOUS ! ERIKA N'EST PAS MORTE. ELLE VA REVENIR. PERSONNE NE PEUT LUI FAIRE DU MAL.

Ces cris intérieurs ne parviennent pas à franchir mes lèvres.

Je rejoins Jean-Rémi. Lui seul, il sait m'apaiser. Il m'accorde plus de temps que d'habitude. Confier mon angoisse la diminue. Je respire

mieux et me sens moins responsable d'Erika.

Papa, le cauchemar que les parents d'Erika vivent, je te l'ai fait vivre. Je ne pensais pas à toi. Je comprends aujourd'hui ton inquiétude et ta souffrance. Pardonne-moi papa.

Je ne vais pas me sauver. Lorsque je vais partir, je vais te le dire. Et tu n'auras pas à être inquiet, car je vais être grand.

Dimanche, 26 mai

Papa,

Tu prépares mon déjeuner préféré. Je mange pour te faire plaisir. Veloutine jappe. Je me lève de table et vois une auto de police chez Simon.

- Erika !
Les policiers ramènent Erika !

Tu poses la main sur mon épaule. Un courant tendre passe entre nous. Je ressens un tel bien-être que je me mets à pleurer de joie. Tu poses ton autre main.

- C'est fini maintenant.
Elle est revenue.

Le temps passe. Je voudrais qu'il s'arrête et me garde contre toi, dans la chaleur de tes mains. Le téléphone sonne. Tu vas répondre.

- Simon vient jouer avec toi.
Ses parents veulent être seuls avec Erika.

J'embrasse mon ami dont les yeux pétillent.

- Simon, il faut faire chacun une belle carte pour dire à Erika

qu'on l'aime.

Simon dessine sa famille devant une maison. Erika est la plus grande des quatre. Un gros soleil brille au-dessus de la maison et des arbres l'entourent.

Sur une feuille verte, je trace quelques lignes brunes et avec soin, dessine le long de chacune de petits chatons argentés. A l'intérieur, j'écris ce message.

Erika,

Ton retour est comme le soleil du matin qui se lève et colore le ciel.

Ton retour est comme la pluie qui fait sortir les feuilles et fleurir les pissenlits.

Ton retour est comme le chant des oiseaux qui console et donne de la joie.

Tu es belle et je t'aime.

Jovito

Le téléphone sonne à nouveau.

- Simon peut revenir à la maison et tu peux l'accompagner si tu veux.

Je prépare un petit bouquet de chatons pour Erika et nous traversons avec nos cartes. Erika est touchée par notre geste, nous remercie et nous embrasse. Il reste encore des larmes à couler et personne ne les retient. Ce sont des larmes de joie, d'amour et de soulagement.

Je ne pose pas de questions. Le bulletin de nouvelles entendu à la maison me suffit.

« L'adolescente portée disparue depuis dimanche dernier a été retrouvée aujourd'hui saine et sauve dans la ville même où sa disparition avait été constatée.

Une jeune décrocheuse de seize ans, connue d'Erika, l'hébergeait en l'absence de ses parents partis en voyage. Les voisins, soupçonnant la jeune fille de n'être pas seule à la maison, ont alerté ce matin les policiers qui se sont rendus sur les lieux. Ils y ont trouvé Erika qui a consenti sur-le-champ à revenir avec eux dans sa famille. »

La vie reprend son cours. Je puis rejoindre Grégory. Dans l'euphorie, je ne lui demande pas de venir au-devant de moi. Je ne pense même pas au chien noir.

Grégory m'invite à entrer. Je n'ai jamais vu une aussi belle maison et des meubles si bien travaillés. Ses parents sont gentils et se réjouissent du retour d'Erika.

Ce n'est qu'en quittant mon ami que la peur se manifeste. Avec raison. L'animal me poursuit à nouveau. Cette fois, j'entends son maître.

- Vas-y !
Mange-le ce déporté !

Pourquoi Harold Soucy lance-t-il son chien contre moi lorsque je suis seul et ne le fait pas lorsque je suis en compagnie de Grégory ?

« Déporté ». Je comprends l'explication du dictionnaire, mais je ne comprends pas pourquoi il m'a appelé ainsi.

Le soleil se couche sur la venue au monde d'Yveline. Lorie elle-même m'appelle. Elle tient sa petite fille dans ses bras. Elle est heureuse, m'aime et m'embrasse. Elle doit se reposer. Je voudrais être le bébé de Lorie, mais un bébé de dix ans.

Mercredi, 29 mai

Habel,

Pourquoi Maryse nous donne-t-elle un pareil sujet d'écriture : « Si je gagnais un million, je ... » ?

Je n'ai pas d'idées. Je regarde dehors. Le ciel est plein de nuages blancs qui ressemblent à des moutons. J'imagine un berger au milieu d'eux. Il a les traits de Tador.

Je reprends mon crayon et replace ma feuille. L'inspiration me vient.

MILLIARDAIRE

Après vérification, ce n'est pas un million, mais bien un milliard que je gagne.

Je n'ai pas besoin d'argent. Je possède un trésor bien plus précieux en la personne et l'amitié de Tador. Cet argent va me permettre de donner à d'autres enfants la même chance que moi j'ai.

Je recrute des milliers et des milliers de grands-papas et grands-mamans « Tador » et je les envoie partout dans le monde.

Ils prennent les enfants dans leurs bras, les bercent, les consolent, les cajolent, les écoutent, les soignent, les nourrissent, leur racontent des histoires, chassent leurs peurs, les endorment et les couchent dans des maisons chaudes et paisibles sur lesquelles ils veillent.

Avec eux, les enfants sont heureux et se sentent en sécurité. Ils jouent, rient, grandissent, retrouvent confiance en la vie, rêvent à l'avenir et apprennent à lire et à créer.

Ces enfants ne sont plus seuls. Ils ont quelqu'un pour les prendre par la main.

Vendredi, 31 mai

Habel,

Le dernier jour de mai ! Que de travail tu as fait au cours du mois !

Nous avons une plate-bande sur toute la longueur de la galerie. Tu as creusé, enlevé le gravier et les mauvaises herbes, installé des bordures, transporté de la bonne terre mêlée à du vieux fumier de cheval, désherbé et transplanté une quarantaine de plantes vivaces. Toutes proviennent de chez Tador et sont des plus résistantes ayant survécu à quinze années de négligence. Certaines ont même réussi à s'étendre dans le champ voisin.

Tu as aussi préparé un jardin potager qui n'attend qu'à être semé. Je ne t'ai pas beaucoup aidé. Tu attends de moi que j'en fasse l'entretien en arrosant, désherbant et binant. Compte sur moi, papa. Nos fleurs et nos légumes seront beaux. Pour eux, tu as placé un baril de plastique à l'arrière de la maison pour recueillir l'eau de pluie, la meilleure.

Le dernier soir de mai ! Que de joies et de souffrances ce mois m'a apportées !

Que me réserve juin ? Ce que la nature a de plus beau : le soleil, la chaleur, la verdure, les fleurs, les oiseaux, les papillons, la liberté. Ce que l'école a de meilleur : des apprentissages, des découvertes, des jeux, des amis, les vacances. Ce que Tador, toi et moi désirons de mieux : le bien-être, la sécurité, un environnement agréable.

Mercredi, 5 juin

Habel,

Le moment de présenter notre spectacle de marionnettes est venu. Maryse s'adresse aux élèves de cinquième et sixième années.

- Nous n'avons pas voulu vous imiter. Nos sketches sont bien différents des vôtres. Si ce moyen d'expression vous a permis de progresser en anglais, pourquoi la quatrième année ne pourrait-elle pas l'utiliser et en profiter tout comme vous ?

Cessez de vous comporter en envieux et développez plutôt l'entraide.

Je ne saisis pas complètement le sens de l'intervention de Maryse. Par contre, je comprends et j'approuve quand elle dit que Jamal se fie trop sur moi, ne fait pas assez d'efforts pour parler français et que désormais, il devra travailler avec Hector.

Je me sens libre. Je ne fais pas un bon professeur. J'aime partager l'ordinateur avec Estelle. Nous travaillons au même rythme.

Samedi, 8 juin

Papa,

Je m'éveille au chant des oiseaux, au parfum de la terre mouillée, au bruissement des feuilles et à la lumière caressante du soleil.

Il est à peine cinq heures, mais le matin est trop beau, trop doux pour que je n'aille pas le rejoindre tout de suite. De toute façon, tu vas dormir quelques heures encore et nous ne semons le jardin qu'en après-midi.

Je pars à pied avec Veloutine et emprunte la route pour me rendre à la carrière abandonnée, car les arbres n'ont pas encore fini de se sécher et laisseraient tomber sur moi les dernières gouttes de pluie reçues.

De loin, je vois briller le gravier des pentes. Un peu avant l'entrée donnant sur le lot des américains, Veloutine m'avertit que nous ne sommes pas seuls. Une voiture inconnue y est stationnée. Je m'approche et reconnaît Nelson Soucy. Je m'attends à voir Marielle, mais réalise tout à coup qu'il s'agit d'une autre femme. Veloutine jappe à nouveau. Je lui fais signe de se taire et m'éloigne. Nelson me rejoint.

- Tu ne dois dire à personne que tu m'as vu ici ni que j'étais avec quelqu'un.
Jamais. Jamais.
- Je ne dirai rien.
- Veux-tu des accessoires pour ta bicyclette ?
- Non.
- Un beau canif neuf ?
- Non.
- De l'argent pour acheter ce que tu veux ?
- Non.
- Tu veux quoi alors ?

Je regarde Nelson droit dans les yeux.

- Que vous tuiez le chien d'Harold.
- Je ne peux pas faire une chose pareille à mon frère.
- C'est cela ou je raconte tout à Marielle.
- Tu es le plus maudit jeune que je connaisse.
- Je veux que vous le fassiez tandis que mon père est au travail et moi, à l'école.
Personne ne pourra nous accuser.
- Tu ne veux quand même pas que je fasse ça devant lui.
Il faut que j'attende qu'il soit parti.

Et ton père travaille de jour quand ?

- La semaine du seize.
- Écoute-moi bien.

Si tu parles, je t'étrangle avec un collet à lièvre, je t'attache un morceau de fer au cou et je te jette au fond de l'étang des castors. Personne n'en saura rien et ton corps ne sera jamais retrouvé.

Tu m'as bien compris ?

- Oui.
Je ne parlerai pas.

Sur le coup, ces menaces m'ébranlent et me font courir à la maison par le chemin le plus court. Je ne puis pas entrer dans cet état, au cas où tu serais déjà levé. Il faut auparavant me calmer. Pourtant, je voudrais enlever mes vêtements mouillés.

Je monte dans mon arbre, habité par un sentiment nouveau, puissant et terrible : détenir le pouvoir sur un adulte. Quant à la peur, elle m'est familière, n'ayant que déformé son visage.

Le renouveau s'étale en surabondance partout autour de moi et peu à peu, apaise mon âme. Le soleil me réchauffe et me vivifie.

Papa, je t'ai vu embrasser et caresser tes blondes. Jamais tu ne m'as demandé le silence . Il est vrai que tu n'en avais pas deux à la fois.

Même si je ne crois plus aux menaces de Nelson, je n'utiliserai pas ce pouvoir contre lui. Ce n'est pas mon secret. C'est un secret d'adultes et c'est à Marielle de le découvrir elle-même. Je serai muet comme une tombe. Pour Alfred, c'était différent. Je devais révéler son secret.

Quand au chien d'Harold, je n'éprouve aucun remords à exiger sa mort. Faire tuer cet animal méchant ne m'apparaît pas odieux.

Lundi, 10 juin

Habel,

Je suis les conseils de Tador. Quand je sors le matin ou en soirée, je mets un gilet à manches longues et à capuchon coulissant et j'enfile mes bas sur mes pantalons. Presque à l'abri des petites bestioles piquantes ou mordantes, je n'ai à surveiller que mon visage et mes mains. Surtout, ne jamais me gratter.

Tador semble insensible à leurs attaques. De temps à autre, il passe la main sur ses bras velus et les insectes tombent. Je vois sur sa peau une succession de petits points rouges. Quand la chaleur est là, ce n'est pas lui qui va se priver d'avoir les bras à l'air. Il me rassure en me disant que le gros des envahisseurs ne reste que quelques semaines et n'est actif par beau temps qu'à certaines heures du jour.

Tu es sorti en fin de semaine.

Je suis allé les deux jours chez Grégory. Je répète *Valse de l'étoile solitaire* que je vais jouer au concert de fin d'année. J'ai peur de manquer mon coup même si Grégory tente de me persuader du contraire.

Peut-être parce qu'il doit mourir bientôt, j'ai été capable de fixer le chien noir. Sais- tu qu'une chatte errante s'est réfugiée dans la grange de Tador et qu'elle y a donné naissance à cinq merveilleux petits chatons ? J'ai commencé à l'appivoiser en allant lui porter du lait et de la nourriture que je prends à la maison ou chez Tador.

Samedi, 15 juin

Habel,

Nous avons eu hier une belle journée sportive et tout s'est bien déroulé, même la récréation du midi où nous étions peu encadrés.

Au début, nous étions gênés, mal à l'aise et nous restions plutôt groupés par école. Pour faire connaissance, les enseignants nous ont fait participer à quelques petits jeux drôles et rapidement, nous nous sommes mis à bavarder entre nous.

Dans les jeux d'équipe, notre école a été la plus forte et s'est méritée plusieurs médailles. Au niveau individuel, quelques élèves en ont aussi remportées.

Après le souper, tu viens me conduire chez Edmond. Nous jouons à la cachette. Les arbres, arbustes et plates-bandes s'ajoutent aux autres lieux pour nous rendre presque introuvables. Accroupi derrière un arbre en buisson, je découvre un nid avec quatre petits œufs turquoise. Quelle merveille ! Je ne dis rien. Edmond et les autres ne doivent pas savoir.

Aujourd'hui, Monsieur Lortie, Edmond et moi longeons la rivière en direction du nord. Le père d'Edmond conduit le véhicule tout terrain et nous deux, nous sommes assis dans la remorque. Nous allons couper du bois pour faire des piquets de clôture. La famille veut pratiquer l'agriculture biologique et élever quelques bêtes.

Lorsque le véhicule est immobilisé, je m'adresse à Monsieur Lortie.

- Je trouve étrange qu'il n'y ait pas de branches dans le bord de la rivière. On dirait que les deux rives sont une longue plage sans fin.
- C'est le sable de la mort que tu y vois. La rivière est

morte. L'eau qui y coule donne la mort.

Pendant des années, la mine y a jeté ses résidus et déversé ses eaux contaminées.

Même si les opérations ont cessé depuis environ vingt ans, rien de vivant ne peut y croître et personne ne s'y baigne.

- Je croyais qu'il n'y avait pas de pollution en Abitibi.

- Il y en a malheureusement, mais moins qu'ailleurs.

La région est jeune et comme l'on commence à se préoccuper d'environnement, ça ne devrait pas augmenter.

Tu viens me chercher à dix-neuf heures. Tu as rendez-vous.

Demain, c'est la fête des pères. En voulant te faire la surprise de ma carte confectionnée à l'école avec aide, je découvre dans ta chambre, derrière la radio, un petit paquet semblable au premier. Je vais voir dans tes bottes. Il n'y a plus rien. Je sais qu'il ne s'agit pas du même.

Dimanche, 16 juin

Toi, toi,

Pourquoi lui as-tu fait visiter toute la maison ? Pourquoi l'as-tu conduite jusque dans ma chambre ?

J'entre et vous entendez parler là-haut.

- Il faudrait installer des rideaux devant toutes ces fenêtres.
On dirait que l'étage est inoccupé.

Si, il est occupé. Par moi. Quelle effronterie pour se permettre de faire des remarques dès la première fois qu'elle entre chez nous ! Je me fiche de ce qu'elle pense. Vouloir camoufler le soleil, la lumière... Si moi je juge qu'il est nécessaire de m'y soustraire, les toiles sont là et suffisent.

Tu aurais pu attendre que je sois présent et me demander de vous accompagner. Que m'importe que tu la connaisses depuis plusieurs mois et qu'elle soit une amie de Josianne ! Ce n'est pas elle qui va me faire baisser les yeux et plier.

Je suis tellement en colère que je ne puis supporter d'être en sa présence plus longtemps. Je sors me réfugier dans le hangar, car il pleut. Je pense à l'arrivée prochaine de Norbert et à la conversation que je viens d'avoir avec Tador.

- Pourquoi les gens ne viennent-ils pas en grand nombre habiter ici ?
- Tu sais, on a fait mauvaise réputation à la région. Dans les années soixante, les autorités en place ont élaboré un plan pour fermer des rangs, des villages même. Des propriétaires ont été payés pour abandonner leurs terres et aller s'installer ailleurs, mais avant de partir ils devaient tout raser.

On s'employait à démoraliser les gens. On les menaçait d'être privés des services d'électricité, de téléphone et d'entretien des routes.

Plusieurs sont partis. D'autres ont tenu bon. Par la suite, le gouvernement a cessé de travailler à vider les campagnes.

- Je ne veux pas que tu partes.
- J'ai bien l'intention de mourir dans ma maison, mais avant, je voudrais voir la région prendre son essor et nos matières premières être transformées ici même. Il faudrait diversifier notre économie, créer de petites et moyennes entreprises ainsi que des coopératives. Avant tout, il nous faut croire en l'avenir.
- Comme tu parles bien Tador !
Lorsque je serai grand et que j'aurai beaucoup voyagé, je reviendrai travailler ici.

Moi qui étais si fier de t'apprendre que les petits chatons avaient les yeux ouverts, qu'ils commençaient à se promener et que leur mère me laissait les prendre dans mes mains et les caresser ! J'en ai été empêché par cette femme.

Et puis Moleilyn est un nom à coucher dehors !

Mercredi, 19 juin

Papa,

Si je me suis battu, c'est pour prendre la défense de Jules qui est innocent dans toute cette affaire. C'est plutôt moi le coupable, mais je ne puis le dire ni nommer mon complice. Je n'aime pas Jules, mais j'aime encore moins les fausses accusations.

Nous descendons de l'autobus. Je vois les gars s'en prendre à Jules, le jeter par terre et le rouer de coups. Je m'approche.

- Qu'a-t-il fait ?
- Hier, son père a tué le chien d'Harold Soucy.
- Quelqu'un l'a-t-il vu faire ?
- Non, mais on est certain que c'est lui.
- Pourquoi faire payer Jules ? C'est son père que vous devriez frapper et non lui.

Papa, ils ont lâché Jules pour s'attaquer à moi. Heureusement qu'Agnès est venue à mon secours.

Yolaine ne veut pas nous écouter, m'écouter. Tous ceux impliqués dans la bagarre se retrouvent avec une longue copie. C'est injuste pour Jules et pour moi qui avons été pris pour cible et qui n'avons que tenté de nous défendre.

Le chien est mort et c'est ce qui compte. Je vais maintenant pouvoir me rendre chez Grégory en toute quiétude.

Vendredi, 28 juin

Papa,

Je suis dans la grange chez Tador, étendu sur du foin avec la chatte et ses bébés blottis contre moi.

Tador entre, va chercher un ballot de foin et s'assoit près de nous.

- Jovito, il faut essayer de ne plus penser au garçon de Rachel.
Il a décidé de mettre fin à sa vie, mais la tienne continue.
Il faut reprendre tes randonnées à bicyclette, tes excursions dans la nature et tes autres activités. Il ne faut plus que tu retournes sous ce balcon.

- Es-tu fou ?

Vouloir me pendre, je n'aurais pas besoin d'aller jusque là. Une porte, une poutre ou un arbre ferait l'affaire.

Rassure-toi, je n'ai pas l'intention de faire comme lui.

Si je retourne sur les lieux, c'est pour essayer de comprendre et d'entrer en communication avec lui.

Je voudrais qu'il me dise pourquoi il ne s'est pas sauvé alors qu'il avait l'âge de le faire et que personne ne pouvait le ramener de force chez lui.

- Il s'est sauvé de la vie.
Laissons-le reposer en paix.
- Je voudrais qu'il m'explique comment c'est la mort et ce qui s'y passe.
- C'est une autre dimension.

Un autre monde plein de mystères.

Avant d'y passer, il faut vivre dans celui-ci. Vivre toute sa vie.

Jovito, depuis que je t'ai vu entrer dans la salle municipale, pâle, atterré, je m'inquiète pour toi et souffre de te voir aussi malheureux.

Sans voir personne, tu t'avances vers le cercueil et regarde longuement le mort. Des larmes abondantes coulent sur tes joues. Tu t'approches encore plus près et te mets à toucher son visage, ses

cheveux.

Rachel te prend dans ses bras. Quelqu'un vient pour t'arracher à elle.

- Je n'ai pas su consoler mon fils, laissez-moi consoler celui-ci.
- Tador, je ne savais plus quoi faire ni où aller. Quand j'ai vu que tu étais là, je suis entré.
- Il venait de se passer quelque chose ?
- Oui. C'est sûr que la mort du fils aîné de Rachel m'attriste et me pose plein d'interrogations, mais ce n'est pas cela qui me fait le plus mal.
- Raconte-moi.
Je t'écoute.

Nous sommes vendredi, la dernière journée d'école de l'année. Le spectacle, réussi du début à la fin, ravit l'assistance. Yolaine prend la parole.

- Je souhaite de bonnes vacances à chacun de vous ainsi qu'à vos parents. Reposez-vous, amusez-vous bien, faites des sorties agréables, découvrez des choses nouvelles et par-dessus tout soyez prudents. Et n'oubliez pas de lire à tous les jours.

Nous nous reverrons à la fin d'août sauf pour les sixièmes années à qui je souhaite le meilleur des succès à la polyvalente.

Avant de nous quitter, je veux souligner l'excellence d'un élève dans ses études, la musique et les sports et ce, pendant tout son élémentaire.

Applaudissons Grégory bien fort.

Merci Grégory de nous avoir fait profiter de tes nombreux talents.

Tu as été un modèle pour tous. Tu vas nous manquer.

De plus, depuis février, Grégory enseigne le piano à Jovito.

Vous allez entendre son élève, puis le maître lui-même.

Je joue bien et suis longuement applaudi. Grégory interprète le premier de ses trois morceaux. Des gens se lèvent et commencent à partir. Il ne reçoit pas tous les applaudissements mérités.

Nous sommes presque tous venus à l'école à bicyclette. Je le rejoins à l'arrière de l'école. Il m'attend.

- Je n'aurais jamais dû te montrer à jouer du piano.
Tu n'es plus mon ami.
- C'est une farce ?
- Non.
Je ne veux plus te voir ni te parler. Ne mets plus jamais les pieds chez nous et n'appelle surtout pas.
- Grégory, attends !
Tu le sais bien que c'est toi le meilleur...
Les gens étaient pressés de partir.
- Ôte-toi de devant moi.
Je suis content d'entrer au secondaire pour ne plus avoir à te rencontrer.
Ton père et toi n'êtes que des moins que rien.

Tador me prend les mains.

- Tu as gardé ton chagrin pour toi seul, pendant toute une semaine !
- Pourquoi Grégory ne veut-il plus que je sois son ami ?
Moi je veux qu'il soit encore mon ami.
- Tu ne peux pas le forcer à l'être. Grégory est libre de donner et de reprendre son amitié. C'est son choix.
- Est-ce parce que les gens m'ont applaudi plus que lui ?
- Ça se peut.
Il est peut-être envieux ou voit en toi un éventuel rival...
- Tu comprends maintenant pourquoi j'étais incapable de répondre à la demande de Rachel et de chanter l'Ave Maria à l'église.
Je n'ai pas voulu t'accompagner au service funèbre parce que j'avais peur de n'être pas capable de soutenir le regard méprisant de Grégory.
- Jovito, moi ton vieil ami, je comprends ta peine.

Parce que tu l'as partagée avec moi, elle va devenir plus légère.

Et tu sais, le temps arrange bien les choses.

Tu as d'autres amis : Edmond, Jamal qui t'a invité chez lui et Norbert qui arrive dans deux jours.

Je n'étais pas le seul à me faire du souci à ton sujet : Yolaine qui n'a pu t'annoncer ta promotion en cinquième année parce que tu demeurais introuvable et ton père, surtout ton père.

Pourquoi ne lui as-tu rien dit ?

- Je pensais qu'il ne comprendrait pas. Je sais qu'il s'en fait pour moi. Il est prêt à tout pour que je sois heureux. Il est allé voir Sœur Martha pour qu'elle commence ma préparation au baptême.

Elle a accepté et dit que je peux pratiquer le piano au presbytère tous les jours si je le désire. Elle s'est même offerte à superviser mon travail de mathématiques.

Tador, veux-tu être mon parrain ?

- Si je m'attendais à une telle demande !
Ça me fait plaisir que tu penses à moi, mais tu sais que je vais rarement à l'église.
- Mais tu crois en Dieu, tu pries et tu lis la bible.
- As-tu pensé aussi que je commence à me faire vieux ?
- Tu seras encore là lorsque je serai grand. Il n'y a qu'en toi que j'ai confiance et qu'à toi que je puis le demander.
- Si le fait d'être ton parrain contribue à ton bonheur, je veux bien l'être.
- Merci, Tador.
Tu vas être fier de ton filleul.
- Jovito, il faut rassurer ton père.
- Fais-le.
- Non. Il faut que ce soit toi.
- Je vais lui dire quoi ?
- La vérité.

302 La fin de votre amitié, Grégory et toi.

ÉPILOGUE

Jovito,

Toi mon fils, l'être merveilleux que tu es, dans ma solitude, j'apprends à te connaître. Toi, ma joie, ma fierté et ma raison de vivre. Tu as tout mon amour et toutes mes pensées.

Tes lettres sont mon réconfort et mon bien le plus précieux. Je les lis et les relis sans me lasser. Elles m'ont inquiété, fait mal, peur, mais fait aussi beaucoup de bien. A travers elles, je me suis émerveillé avec toi, j'ai partagé ta joie, j'ai admiré ta force, ton courage et ta détermination et je me suis réjoui de tes nombreux projets.

Tes lettres ont arraché mon masque et laissé voir l'enfant que je n'ai pu être. Avant toi, ta mère m'avait révélé que la vie n'est pas seulement souffrir, endurer, refouler, survivre, mais aussi joie, paix, amour, rêve. J'ai retrouvé le même message chez toi. Tes lettres m'ont fait verser des larmes apaisantes et ont répandu un baume sur mon âme mise à nu.

Sans l'accusation de trafic de drogue ajoutée à celle de voie de fait ayant causé des lésions portée contre moi par Moleilyn, je n'aurais peut-être jamais connu l'existence de tes lettres ni entré en leur possession.

Elle a regretté amèrement. La drogue qu'à trois reprises, j'ai caché à la maison était celle que son frère m'avait remise au travail craignant des fouilles. Je l'ai fait pour lui venir en aide ainsi qu'à sa jeune épouse et ses trois enfants.

Tout s'est passé si vite en ce soir du 30 juin. Je reviens du travail. Moleilyn est venue m'attendre à la maison. En descendant de l'auto, je la vois te tenant par les cheveux et te plongeant la tête dans l'eau

du baril d'arrosage. Tu te débats, mais elle est la plus forte. Elle veut te faire excuser. Je crois qu'elle veut te noyer. Je m'élance et la frappe à plusieurs reprises. Si tu ne t'étais pas interposé entre nous, je l'aurais tuée.

Tu assistes à mon arrestation et à la perquisition de notre maison.

Des extraits de tes lettres sont lus en cour. M'étant adressées et ayant conservé mon autorité parentale, j'ai pu obtenir qu'elles me soient remises.

Lors de nos rencontres, nous échangeons sur notre vie de tous les jours et nos projets personnels. Les cours par correspondance que je suis t'intéressent. Souvent, nous regardons mes livres ou tu corriges les fautes dans mes travaux. J'achève mon secondaire et toi, tu en es à mi-parcours.

Dans quelque mois, je sortirai de prison. Je retournerai vivre dans notre maison que tu n'as pas complètement quittée. Même si tu vis chez Norbert, tu sens le besoin de revenir chez toi. A mon retour, si c'est ton désir, tu pourras continuer de te partager entre les deux maisons. Je ne remercierai jamais assez Tador de croire en moi et de m'attendre.

Tu réussis brillamment tes études et continues l'apprentissage du piano. Tu chantes dans la chorale et n'es plus intimidé par Grégory qui fait son chemin et toi le tien. Tu fais même de l'équitation, mais avec un autre cheval que Frilou. Je suis fier de toi et te félicite pour toutes ces réalisations.

Il me faut aborder le passé avec toi, mais je suis encore incapable de le faire de vive voix. Je vais donc t'écrire l'essentiel de ce passé que tu veux connaître et moi, oublier à jamais. Tu as le droit de savoir.

Oui, tu as des grands-parents. Je suis le deuxième d'une famille de cinq enfants. A ma naissance, ma mère a éprouvé une profonde répulsion à mon égard. Elle le manifestait en m'isolant, me négligeant et me frappant. J'étais son souffre-douleur. Mes traits lui rappelaient trop un oncle détesté.

Mon père, au lieu de me protéger et de rappeler à ma mère ses devoirs envers moi, est devenu aussi cruel qu'elle.

A trois ans, suite aux plaintes portées par la parenté et des voisins, j'ai été placé dans une famille d'accueil où j'ai été bien traité. J'ai dû la quitter à cause de la maladie de celle que j'étais venu à considérer comme ma véritable mère.

De sept à onze ans, j'ai vécu dans une famille où le père abusait sexuellement de moi. Au début, j'en ai parlé à mes parents que je voyais un dimanche après-midi par mois. Ils ne m'ont pas cru et ont raconté mes confidences à mon agresseur. J'ai payé cher cette dénonciation, car des sévices corporels se sont ajoutés à ce que je subissais déjà.

Je suis sorti de là parce que, contrairement à moi, d'autres garçons ont été crus. Écorché vif, révolté, je ne pouvais plus croire en personne ni faire confiance à qui que ce soit. Après quelques mois, je quittais une famille pour une autre à cause de mon comportement problématique. En treize ans, j'ai séjourné dans dix-sept familles d'accueil.

De seize à dix-huit ans, je suis venu vivre à Montréal dans un centre pour jeunes mésadaptés. C'est là que j'ai connu mon ange gardien natif de l'Abitibi. Patiemment, il a tenté de recoller les morceaux de ma vie brisée. Il m'a empêché d'être récupéré par le monde du crime organisé.

A ma sortie du centre, j'ai occupé quelques petits emplois. A vingt ans, je suis parti à l'aventure et me suis retrouvé à Vancouver. C'est là qu'une étoile, en la personne de ta mère, est apparue dans le ciel de ma vie. Elle venait poursuivre ses études dans cette ville.

Nous nous aimions. Peu de temps après notre rencontre, elle est devenue enceinte. Elle était heureuse de l'être, mais l'a caché à sa famille qui vivait au Honduras. Même ta naissance est demeurée secrète. Ta mère avait peur que ses parents te réclament et te gardent avec eux.

Jovito, je vais aborder ici le moment le plus triste de nos trois vies.

Tu as presque deux ans. Nous déambulons dans une rue étroite. Je tiens ta poussette. Il fait beau. Nous sommes heureux. Dania est resplendissante. Elle veut visiter une boutique de l'autre côté de la rue. Je la laisse aller seule. Jovito, elle a traversé au mauvais moment. Et ce fut l'impact. La mort pour elle, le désespoir pour moi.

Si nous étions allés tous les trois, elle ne serait peut-être pas morte. Le remords m'habite encore. Je me sens responsable de sa mort.

J'ai communiqué avec sa famille pour le rapatriement du corps, mais sans jamais mentionner ton nom. Quand des amis de ta mère m'ont dit que je devais absolument le faire, je suis parti précipitamment avec toi, n'apportant que quelques vêtements et nos souvenirs les plus précieux. Jovito, nous n'avons rien du passé parce que le sac a été volé ou perdu. Je n'ai pas osé le réclamer ne voulant pas être retracé. Je suis revenu à Montréal.

Si tu veux connaître immédiatement tes grands-parents maternels, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour t'aider à les joindre.

Par contre, je ne ferai rien pour mon père et ma mère même s'ils ont

été de bons parents pour mes frères et sœurs. J'ai cheminé, mais je suis incapable de leur pardonner. Ils n'ont pas pris soin de leur fils, comment pourraient-ils veiller sur leur petit-fils ? A dix-huit ans, si tu me le demandes, je te donnerai leurs noms et leur adresse. Pas plus.

Jovito, je n'ai pas de leçon à te donner. Je me suis moi-même sauvé à quelques reprises. Prends le temps de bien préparer ton départ et sois prudent pour éviter de tomber dans les pièges tendus un peu partout. Et puis, rien ne presse.

J'ai tout fait pour te garder avec moi et t'éviter le triste sort que j'ai connu, même si je n'ai pas su, au long de ton enfance, te démontrer mon amour. Me permettras-tu d'essayer pendant ton adolescence et ta vie d'homme ?

Ton père

Habel

TABLE DES MATIÈRES

Octobre

Mercredi, 4 octobre, 8
Jeudi, 5 octobre, 9
Vendredi, 6 octobre, 11
Samedi, 7 octobre, 14
Dimanche, 8 octobre, 15
Lundi, 9 octobre, 17
Mardi, 10 octobre, 21
Mercredi, 11 octobre, 23
Jeudi, 12 octobre, 26
Vendredi, 13 octobre, 28
Samedi, 14 octobre, 30
Dimanche, 15 octobre, 31
Lundi, 16 octobre, 34
Mardi, 17 octobre, 38
Mercredi, 18 octobre, 41
Jeudi, 19 octobre, 43
Vendredi, 20 octobre, 46
Samedi, 21 octobre, 49
Dimanche, 22 octobre, 51
Lundi, 23 octobre, 53
Mardi, 24 octobre, 56
Mercredi, 25 octobre, 58
Jeudi, 26 octobre, 59
Vendredi, 27 octobre, 61
Samedi, 28 octobre, 63
Dimanche, 29 octobre, 64
Lundi, 30 octobre, 67
Mardi, 31 octobre, 69

Novembre

Mercredi, 1er novembre, 72

Jeudi, 2 novembre, 73
Vendredi, 3 novembre, 77
Samedi, 4 novembre, 79
Dimanche, 5 novembre, 81
Lundi, 6 novembre, 83
Mardi, 7 novembre, 85
Mercredi, 8 novembre, 87
Jeudi, 9 novembre, 89
Vendredi, 10 novembre, 91
Dimanche, 12 novembre, 93
Lundi, 13 novembre, 96
Mardi, 14 novembre, 98
Mercredi, 15 novembre, 99
Jeudi, 16 novembre, 102
Vendredi, 17 novembre, 103
Samedi, 18 novembre, 106
Dimanche, 19 novembre, 108
Lundi, 20 novembre, 110
Mardi, 21 novembre, 111
Mercredi, 22 novembre, 112
Jeudi, 23 novembre, 113
Vendredi, 24 novembre, 114
Samedi, 25 novembre, 115
Dimanche, 26 novembre, 118
Lundi, 27 novembre, 119
Mardi, 28 novembre, 121
Mercredi, 29 novembre, 122
Jeudi, 30 novembre, 123

Décembre

Vendredi, 1er décembre, 124
Samedi, 2 décembre, 126
Dimanche, 3 décembre, 127
Lundi, 4 décembre, 128

Mardi, 5 décembre, 129
Mercredi, 6 décembre, 129
Jeudi, 7 décembre, 131
Vendredi, 8 décembre, 132
Samedi, 9 décembre, 133
Dimanche, 10 décembre, 134
Lundi, 11 décembre, 136
Mardi, 12 décembre, 137
Mercredi, 13 décembre, 138
Jeudi, 14 décembre, 141
Samedi, 16 décembre, 142
Dimanche 17 décembre, 144
Lundi, 18 décembre, 145
Mardi, 19 décembre, 146
Mercredi, 20 décembre, 147
Vendredi, 22 décembre, 149
Samedi, 23 décembre, 152
Jour de Noël, 153
Mardi, 26 décembre, 155
Mercredi, 27 décembre, 159
Jeudi, 28 décembre, 161
Vendredi, 29 décembre, 162
Samedi, 30 décembre, 163

Janvier

Lundi, 1er janvier, 164
Mercredi, 3 janvier, 167
Jeudi, 4 janvier
Vendredi, 5 janvier, 170
Mercredi, 10 janvier, 171
Vendredi, 12 janvier, 172
Samedi, 13 janvier, 174
Dimanche, 14 janvier, 176
Lundi, 15 janvier, 177

Mardi, 16 janvier, 178
Jeudi, 18 janvier, 180
Vendredi, 19 janvier, 181
Samedi, 20 janvier, 182
Dimanche, 21 janvier, 184
Lundi, 22 janvier, 185
Mercredi, 24 janvier, 186
Jeudi, 25 janvier, 187

Février

Vendredi, 2 février, 189
Lundi, 5 février, 191
Mardi, 6 février, 192
Mercredi, 7 février, 193
Vendredi, 9 février, 194
Samedi, 10 février, 195
Dimanche, 11 février, 197
Lundi, 12 février, 198
Mercredi, 14 février, 200
Vendredi, 16 février, 202
Dimanche, 18 février, 204
Mardi, 20 février, 205
Mercredi, 21 février, 206
Jeudi, 22 février, 207
Vendredi, 23 février, 208
Samedi, 24 février, 208
Dimanche, 25 février, 210
Mardi, 27 février, 211
Jeudi, 29 février, 214

Mars

Vendredi, 1er mars, 216
Dimanche, 3 mars, 218
Lundi, 4 mars, 217

Mardi, 5 mars, 220
Mercredi, 6 mars, 222
Vendredi, 8 mars, 223
Dimanche, 10 mars, 225
Mardi, 12 mars, 226
Mercredi, 13 mars, 228
Jeudi, 14 mars, 229
Vendredi, 15 mars, 231
Lundi, 18 mars, 233
Mercredi, 20 mars, 234
Vendredi, 22 mars, 235
Mardi, 26 mars, 237
Jeudi, 28 mars, 239
Vendredi, 29 mars, 241
Samedi, 30 mars, 242
Dimanche, 31 mars, 243

Avril

Lundi, 1er avril, 245
Mardi, 2 avril, 247
Mercredi, 3 avril, 250
Mardi, 9 avril, 253
Mercredi, 10 avril, 255
Dimanche, 14 avril, 257
Lundi, 15 avril, 260
Mercredi, 17 avril, 262
Vendredi, 19 avril, 263
Dimanche, 21 avril, 265
Lundi, 22 avril, 266
Samedi, 27 avril, 268
Dimanche, 28 avril, 269
Lundi, 29 avril, 270

Mai

Vendredi, 3 mai, 271
Dimanche, 5 mai, 272
Lundi, 6 mai, 274
Mercredi, 8 mai, 275
Jeudi, 9 mai, 276
Dimanche, 12 mai, 277
Mercredi, 15 mai, 278
Vendredi, 17 mai, 280
Dimanche, 19 mai, 281
Vendredi, 24 mai, 283
Dimanche, 26 mai, 285
Mercredi, 29 mai, 288
Vendredi, 31 mai, 289

Juin

Mercredi, 5 juin, 290
Samedi, 8 juin, 290
Lundi, 10 juin, 293
Samedi, 15 juin, 294
Dimanche, 16 juin, 296
Mercredi, 19 juin, 298
Vendredi, 28 juin, 299

Épilogue, 303

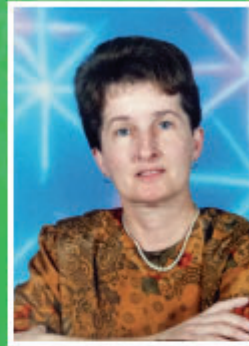
Jovito vient d'avoir dix ans et la vie l'a déjà marqué. Il a fugué à quelques reprises et rêve du jour où il pourra se sauver pour de bon. Ne pouvant mettre un visage sur le mot «maman», il vit seul avec un père froid qui semble ne se souvenir de rien et dont il a peur.

Parachuté de la grande ville à la campagne à cause du nouvel emploi de son père, Jovito s'attache immédiatement à son nouvel environnement.

Il a conscience d'entamer une nouvelle étape de sa vie et ne veut rien oublier de celle-ci. Il veut aussi que plus tard son père sache qui il est. Il décide donc d'écrire son vécu sous forme de lettres adressées à son père et de les tenir secrètes.

Pendant neuf mois, il nous fait partager son palpitant vécu et le passé dont il a souvenance. Sa candeur, sa franchise, son sens de l'émerveillement font vibrer notre cœur. À travers ses difficultés, l'espoir est présent et il sait nous en convaincre. Nous croyons en lui car il est un battant.

Le dénouement aussi tragique qu'imprévu lève le voile sur l'enfance du père et la toute première du fils.



Enseignante à la retraite, Madeleine Miron écrit depuis l'adolescence.

Elle a à son actif huit recueils de poèmes et trois ouvrages en prose. Elle travaille actuellement à mettre la touche finale à deux recueils de poèmes et à poursuivre l'écriture du deuxième tome de son roman intitulé « Mathilde Imbeault ».

Née en 1942 au début de la colonisation de l'Abitibi, Madeleine Miron réside toujours sur la terre ancestrale défrichée par ses parents.